

EXPLICATIONS DE DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SAINTE.

PARTIE 1

A HÉDIBIA

Quoique je n'aie jamais eu l'honneur de vous voir, et que je ne vous connaisse que par la réputation que vous vous êtes acquise dans le monde par l'ardeur de votre foi, cependant vous m'écrivez des extrémités des Gaules et vous venez me chercher jusqu'au fond du désert de Bethléem, pour m'engager à répondre aux questions que vous me proposez sur l'Écriture sainte, et sur lesquelles vous m'avez envoyé un petit mémoire par mon fils Apodemius. N'avez-vous pas dans votre province des personnes consommées dans la science de la loi de Dieu, et capables de vous instruire et d'éclaircir vos doutes ? Mais peut-être ne cherchez-vous pas tant à vous instruire vous-même qu'à éprouver ma capacité; et après avoir consulté les autres sur les difficultés qui vous arrêtent vous voulez encore savoir ce que j'en pense. Vos ancêtres Patère et Delphide, dont l'un a enseigné la rhétorique à Rome, avant que je fusse au monde, et l'autre durant ma jeunesse a illustré toutes les Gaules par les beaux ouvrages qu'il a composés tant en prose qu'en vers, tout muets qu'ils sont dans leur tombeau, me font de justes reproches de la liberté que je prends de donner des instructions à une personne de leur famille. Ils excellaient, je l'avoue, dans l'éloquence et dans les lettres humaines; mais je puis dire aussi, sans craindre de rien dérober à leur gloire, qu'ils n'étaient guère versés dans la science de la loi de Dieu, dont personne ne peut être instruit que par le Père des lumières «qui éclaire tout homme venant en ce monde,» et qui se trouve au milieu des fidèles assemblés en son nom.

Je vous déclare donc, sans craindre qu'on m'accuse de vanité, que dans cette lettre je ne me servirai point de ces termes pompeux «qu'enseigne la sagesse humaine que Dieu doit détruire un jour,» mais de ceux qu'enseigne la foi, traitant spirituellement les choses spirituelles, afin que «l'abîme» de l'Ancien Testament «attire l'abîme» de l'Évangile «au bruit que font les eaux,» c'est-à-dire : les prophètes et les apôtres, et que la «vérité» du Seigneur s'élève jusqu'à ces «nuées» à qui il a commandé de ne point pleuvoir sur les Juifs incrédules et d'arroser au contraire les terres des gentils, de «remplir le torrent des épines» et d'adoucir les eaux de la mer Morte. Priez donc le véritable Elisée de vivifier les eaux mortes et stériles qui sont en moi, et d'assaisonner le mets que je vous présente avec le sel des apôtres, à qui il a dit «Vous êtes le sel de la terre,» parce qu'on n'offre point à Dieu de sacrifice qui ne soit assaisonné avec le sel. Ne cherchez pas ici le faux éclat de cette éloquence mondaine que Jésus Christ «a vu tomber du ciel comme un éclair,» jetez plutôt les yeux sur cet «homme de douleur qui n'a ni beauté ni agrément,» et qui sait ce que c'est que de souffrir, et croyez qu'en répondant aux questions que vous me proposez, ce n'est pas sur mon érudition et ma capacité que je compte, mais sur la promesse de celui qui a dit : «Ouvrez votre bouche et je la remplirai.»

Première question

Vous me demandez comment on peut devenir parfait, et de quelle manière doit vivre une veuve qui n'a point d'enfants.

C'est la question qu'un docteur de la loi faisait à Jésus Christ : «Maître,» lui disait-il, «que faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle ?» Le Seigneur lui répondit : «Savez-vous les commandements ?» — «Quels commandements ?» lui répliqua le docteur. Jésus lui dit «Vous ne tuerez point; vous ne commettrez point d'adultère; vous ne déroberez point; vous ne rendrez point de faux témoignage. Honorez votre père et votre mère, et aimez votre prochain comme vous-même.» Ce docteur lui ayant répondu : «J'ai gardé tous ces commandements dès ma jeunesse,» Jésus Christ ajouta : «Il vous manque encore une chose : si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et le donnez aux pauvres; puis venez et me suivez.»

Pour répondre donc, madame, à la question que vous me proposez, je me servirai des propres paroles de Jésus Christ. Si vous voulez être parfaite, porter votre croix, suivre le Sauveur et imiter saint Pierre qui disait : «Vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté pour vous suivre,» allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et suivez le Sauveur. Jésus Christ ne dit pas : Donnez-le à vos enfants, à vos frères, à vos parents, auxquels, quand même vous en auriez, vous seriez toujours obligée de préférer le Seigneur; mais, «Donnez-le aux pauvres,» ou plutôt à Jésus Christ, que vous secourez en la personne des pauvres; lequel, étant riche, s'est fait pauvre pour l'amour de nous, et qui dit dans le psaume trente-neuvième : «Pour moi, je suis pauvre et dans l'indigence, et le Seigneur prend soin de moi.» Aussi est-ce de, lui qu'il est écrit dès le commencement du psaume suivant : «Heureux celui qui est attentif aux besoins du pauvre et de l'indigent.» Cette attention est nécessaire afin de pouvoir discerner ceux qui sont vraiment pauvres; car on ne doit point mettre de ce nombre ceux qui, couverts de haillons et vivant dans l'indigence, ne laissent pas de vivre en même temps dans le crime et le désordre. Les véritables pauvres sont ceux dont parle l'apôtre saint Paul lorsqu'il dit : «Ils nous recommandèrent seulement de nous ressouvenir des pauvres.» C'était pour le soulagement de ces pauvres que saint Paul et saint Barnabé avaient soin de faire recueillir les aumônes, le premier jour de la semaine, dans les assemblées des gentils convertis à la foi, et qu'ils prenaient la peine eux-mêmes, sans vouloir s'en décharger sur d'autres, de porter à ceux qui avaient été dépouillés de leurs biens pour Jésus Christ, qui souffraient la persécution, et qui avaient dit à leur père et à leur mère, à leur femme et à leurs enfants : «Nous ne vous connaissons point.» Ce sont ces véritables pauvres qui ont accompli la volonté du Père céleste et dont le Sauveur a dit : «Ceux-là sont ma mère et mes frères qui font la volonté de mon Père.»

Je ne prétends point par là empêcher qu'on ne fasse l'aumône aux Juifs, aux gentils et à tous les autres pauvres, de quelque nation qu'ils soient; mais l'on doit toujours préférer les chrétiens aux infidèles, et parmi les chrétiens mêmes, l'on doit mettre une grande différence entre un pauvre dont la vie est pure et les mœurs innocentes, et celui qui mène une vie corrompue et déréglée. De là vient que l'apôtre saint Paul, exhortant les fidèles dans la plupart de ses épîtres à faire la charité à tous les pauvres, leur recommande de l'exercer principalement envers ceux qu'une même foi a rendus domestiques du Seigneur, c'est-à-dire : qui nous sont unis par les liens d'une même religion, et qui ne rompent point une union si sainte par le dérèglement et la corruption de leurs mœurs. Si saint Paul nous commande de donner à manger à nos ennemis lorsqu'ils ont faim, de leur donner à boire lorsqu'ils ont soif, et d'amasser par là des charbons de feu sur leur tête, combien plus sommes-nous obligés de nous acquitter de ces devoirs de charité envers ceux qui ne sont point nos ennemis et qui font profession d'une vie sainte et chrétienne ? Au reste il faut prendre en bonne part et non pas dans un mauvais sens ce que dit l'Apôtre : «En agissant de la sorte, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête.» Il veut dire par là qu'en faisant du bien à nos ennemis nous surmontons par ces manières honnêtes et obligeantes leur malice et leur haine, nous amollissons la dureté de leur coeur, nous en bannissons l'aigreur et la passion pour y faire place à l'amitié et à la tendresse, et nous amassons ainsi sur leur tête ces «charbons» dont il est écrit : «Une main puissante lance des flèches très pointues avec des charbons dévorants.» Car, de même que ce Séraphin dont parle Isaïe purifia les lèvres de ce prophète avec un charbon de feu qu'il avait pris sur l'autel, ainsi nous purifions par notre charité les péchés de nos ennemis, surmontant le mal par le bien, bénissant ceux qui nous maudissent, et imitant notre Père céleste qui «fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et fait pleuvoir sur les justes et sur les pécheurs.» Comme donc vous n'avez point d'enfants, «employez les richesses injustes à vous faire plusieurs amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels.» Ce n'est pas sans raison que l'Evangile appelle les biens de la terre «des richesses injustes,» car elles n'ont point d'autre source que l'injustice des hommes, et les uns ne peuvent

les posséder que par la perte et la ruine des autres. Aussi dit-on communément, ce qui me paraît très véritable, que ceux qui possèdent de grands biens ne sont riches que par leur propre injustice, ou par celle de ceux dont ils sont les héritiers.

Ce docteur de la loi ayant entendu dire à Jésus Christ que pour être parfait il fallait renoncer à toutes les richesses qu'on possédait, et ne pouvant se résoudre à prendre ce parti parce qu'il était fort riche, alors le Sauveur, se tournant vers ses disciples, leur dit : «Qu'il est difficile que les riches puissent entrer dans le royaume des cieux !» Il ne dit pas : il est impossible, mais : il est difficile, quoique l'exemple qu'il apporte marque une impossibilité absolue. «Il est plus aisé,» dit-il, «qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume de Dieu.» Or, cela est plutôt impossible que difficile, car il ne se peut jamais faire qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille; et par conséquent jamais un homme riche ne pourra entrer dans le royaume des cieux. Mais comme le chameau est un animal tordu et bossu, et qu'il porte ordinairement de pesants fardeaux, de même, lorsque nous nous engageons dans des routes malheureuses qui conduisent au péché, que nous nous écartons de la voie droite que Jésus Christ nous a marquée, et que nous sommes chargés du poids des richesses ou du fardeau de nos crimes, il est impossible que nous puissions entrer dans le royaume de Dieu; mais si nous voulons nous décharger de ce poids accablant et prendre les ailes de la colombe, alors nous nous envolerons, nous trouverons du repos, et on nous dira : «Quand vous seriez comme à demi morts au milieu des plus grands périls, vous deviendrez comme la colombe, dont les ailes sont argentées et dont l'extrémité du dos représente l'éclat de l'or.» Corrigeons-nous de ces défauts qui nous rendaient autrefois si difformes; déchargeons-nous de ce pesant fardeau dont nous étions accablés; couvrons-nous de cet or éclatant, qui représente le sens spirituel des divines Ecritures, et de ces «ailes argentées», qui en marquent le sens littéral; et alors nous pourrions entrer dans le royaume de Dieu. Les apôtres représentent à Jésus Christ qu'ils ont abandonné tout ce qu'ils possédaient, et ne craignent pas même de lui demander la récompense que mérite un si parfait détachement; et le Seigneur leur répond : «Quiconque abandonnera pour mon nom sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, en recevra le centuple, et aura pour héritage la vie éternelle.» Quel bonheur d'avoir Jésus Christ même pour débiteur, et de recevoir de lui un trésor infini pour le peu de choses qu'on a quittées, des biens éternels pour des biens passagers, des biens durables et solides pour de fragiles et périssables richesses qui nous échappent malgré nous!

Que si une femme veuve, surtout si elle est de qualité, a des enfants, elle ne doit pas les laisser dans l'indigence; mais il est juste aussi qu'elle ait sa part des biens qu'elle leur laisse; elle doit premièrement prendre soin des intérêts de son âme, et la regarder comme l'un de ses enfants; elle doit partager avec eux le bien qu'elle leur donne et ne leur pas abandonner tout; ou plutôt elle doit le partager entre Jésus Christ et eux. Vous me direz peut-être que cela est bien difficile, et qu'on ne peut traiter des enfants de la sorte sans révolter la nature et combattre les sentiments les plus tendres qu'elle inspire; mais le Seigneur vous répond : «Que celui qui est capable d'une telle résolution la prenne;» il vous dit : «Si vous voulez être parfaite, allez, vendez tout ce que vous possédez, etc.» Il ne vous fait point une loi de cette perfection; il vous laisse la liberté de prendre sur cela tel parti qu'il vous plaira. Voulez-vous être parfaite et vous élever au comble de la vertu ? imitez les apôtres, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et suivez le Seigneur. Séparée de toutes les créatures et dépouillée de tout ce que vous possédiez au monde, suivez la croix toute nue et n'ayez qu'elle en partage. Ne voulez-vous point être parfaite, et vous contentez-vous de demeurer au second degré de la vertu ? abandonnez tout ce que vous avez, donnez-le à vos enfants et à vos parents. On ne vous fait point un crime de ce que vous vous bornez à ce qu'il y a de moins parfait, pourvu que d'ailleurs vous tombiez d'accord que c'est avec justice qu'on vous préfère celle qui tend à la perfection.

Vous ne manquerez pas de me dire qu'une vertu si sublime n'appartient qu'aux hommes et aux apôtres, mais qu'il est impossible qu'une femme de qualité, qui a besoin de mille choses pour se soutenir dans son état, vende tout ce qu'elle possède. Ecoutez donc ce que dit l'apôtre saint Paul : «Je n'entends pas que les autres soient soulagés et que vous soyez surchargés, mais que, pour ôter l'inégalité, votre abondance supplée à leur pauvreté, afin que votre pauvreté soit aussi soulagée par leur abondance.» C'est pour cela que Jésus Christ nous dit dans l'Évangile : «Que celui qui a deux robes en donne une à celui qui n'en a point.» Mais si l'on vivait parmi les glaces de la Scythie et les neiges des Alpes, où non seulement deux et trois robes, mais les peaux même des bêtes suffisent à peine pour se garantir du froid de ces rigoureux climats, serait-on obligé de se dépouiller pour revêtir les autres ? Par «une robe» on doit entendre : tout ce qui est nécessaire pour nous vêtir et pour subvenir aux nécessités de la nature, qui nous a fait naître tout nus; et par «les provisions d'un seul jour» on doit entendre : tout ce qui est nécessaire pour nous nourrir.

C'est dans ce sens qu'on doit expliquer ce commandement de l'Évangile : «N'ayez point d'inquiétude pour le lendemain,» c'est-à-dire : pour l'avenir; et ce que dit l'Apôtre : «Pourvu que nous ayons de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contents.» Si vous avez en cela du superflu, donnez-le aux pauvres; c'est une obligation indispensable pour vous. Ananie et Saphire méritèrent d'être condamnés par l'apôtre saint Pierre, parce qu'ils s'étaient réservé une partie de leur bien par une timide prévoyance. Est-ce donc un crime, me direz-vous, que de ne pas donner tout son bien ? Non, mais l'Apôtre les punit de mort parce qu'ils avaient menti au saint Esprit, et qu'en se réservant ce qui leur était nécessaire pour vivre, et affectant de renoncer parfaitement à toutes les choses de la terre, ils ne cherchaient que l'approbation et la vaine estime des hommes. Au reste il nous est libre de donner ou de ne pas donner; mais celui qui pour être parfait renonce à tous les biens de la vie présente doit s'attendre de voir un jour sa pauvreté récompensée par la possession des biens futurs.

Pour ce qui est de la vie que doit mener une veuve, l'Apôtre nous en prescrit les règles en peu de mots lorsqu'il dit : «La veuve qui vit dans les délices est morte, quoiqu'elle paraisse vivante.» Je crois aussi avoir traité cette matière à fond dans les deux ouvrages que j'ai dédiés à Furia et à Salvina.

Seconde question

Comment doit-on entendre ce que le Sauveur dit dans saint Matthieu : «Or je vous dis que je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'à ce jour auquel je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père ?»

Ce passage a donné lieu à la fable qu'ont inventée quelques auteurs, qui prétendent que Jésus Christ doit régner durant mille ans d'une manière sensible et corporelle, et boire de ce vin dont il n'aura point bu depuis la dernière cène qu'il vit avec ses apôtres jusqu'à la fin du monde. Mais pour nous, nous croyons que le pain que le Seigneur rompit et donna à ses disciples n'est autre chose que le corps du Sauveur, comme il les en assura lui-même en leur disant : «Prenez et mangez; ceci est mon corps;» et que le calice est celui dont il leur dit encore : «Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés.» C'est de ce calice que parle le prophète-roi lorsqu'il dit : «Je prendrai le calice du Seigneur;» et ailleurs : «Que votre calice, qui a la force d'enivrer, est admirable !»

Si donc «le pain» qui est descendu du ciel est le corps du Seigneur, et si «le vin» qu'il donna à ses disciples «est son sang, le sang de la nouvelle alliance, qui a été répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés,» rejetons les fables des Juifs, et montons avec le Seigneur dans cette grande chambre haute toute meublée et préparée, où il fit la Pâques avec ses apôtres; et là, recevons de sa main le calice du Nouveau Testament; faisons-y la Pâques avec lui, et enivrons-nous de ce vin qu'il nous présente, et dont la nature est de rendre sobres ceux qui en boivent. Car le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et dans le manger, mais dans la justice, dans la joie et dans la paix que donne le saint Esprit. Ce n'est pas Moïse, c'est notre Seigneur Jésus Christ qui nous a donné le véritable pain. Il est tout à la fois et le convive et la viande que nous mangeons à sa table; il y mange et il y est mangé; c'est son sang que nous buvons, et nous ne saurions le boire sans lui. Dans les sacrifices que nous lui offrons tous les jours nous foulons les raisins de cette vraie vigne, de cette «vigne de force», qui veut dire : choisie, et nous en buvons le vin nouveau dans le royaume de son père, non pas dans la vieillesse de la lettre, mais dans la nouveauté de l'esprit, chantant ce cantique nouveau que nul ne peut chanter que dans le royaume de l'Église, qui est le royaume du Père céleste. C'est de ce pain que le patriarche Jacob souhaitait de manger lorsqu'il disait : «Si le Seigneur mon Dieu demeure avec moi, et me donne du pain pour me nourrir et des habits pour me vêtir, etc.» Car nous tous qui sommes baptisés en Jésus Christ, nous sommes aussi revêtus de Jésus Christ. Nous mangeons le pain des anges, et nous entendons le Seigneur qui nous dit : «Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père qui m'a envoyé et d'accomplir son oeuvre.» Faisons donc aussi la volonté du père qui nous a envoyés; accomplissons son oeuvre, et Jésus Christ boira son sang avec nous dans le royaume de l'Église.

Troisième question

Pourquoi les évangélistes parlent-ils diversement de la résurrection de notre Seigneur et de la manière dont il apparut à ses apôtres ?

Vous me demandez d'abord pourquoi saint Matthieu dit que notre Seigneur ressuscita «le soir du dernier jour de la semaine, le premier jour de la suivante commençant à peine à luire;» et que saint Marc au contraire dit qu'il ressuscita le matin : «Jésus,» dit-il, «étant ressuscité le matin du premier jour de la semaine, apparut à Marie Madeleine, dont il avait chassé sept démons; et elle s'en alla le dire à ceux qui avaient été avec lui, et qui étaient alors dans l'affliction et dans les larmes; mais lui ayant oui dire qu'il était vivant et qu'elle l'avait vu, ils ne la crurent point.»

On peut résoudre cette difficulté en deux manières; car, ou nous rejetons ce passage de saint Marc, à cause que le chapitre ¹ d'où il est tiré ne se trouve point à la fin de la plupart des évangiles qui portent son nom, ni de presque tous les exemplaires grecs, et que d'ailleurs il renferme des choses qui ne s'accordent point avec les autres évangélistes; ou bien l'on doit répondre que saint Matthieu et saint Marc ont tous deux dit la vérité, celui-là en disant que notre Seigneur ressuscita le soir du dernier jour de la semaine, et celui-ci que Marie Madeleine le vit le matin du premier jour de la semaine suivante; car, pour bien entendre ce passage de saint Marc, voici comment il le faut lire : «Jésus étant ressuscité,» et, après avoir fait ici une petite pause, ajouter ce qui suit : «le matin du premier jour de la semaine il apparut à Marie-Madeleine;» en sorte que, étant ressuscité, selon saint Matthieu, «le soir du dernier jour de la semaine,» il apparut, selon saint Marc, à Marie Madeleine, «le matin du premier jour de la semaine suivante;» ce qui revient à ce que dit saint Jean, que Jésus Christ se fit voir le matin du jour suivant.

¹ Par le mot capitulum qui est dans le texte latin, et que nous avons traduit par celui de chapitre, on ne doit pas entendre le dernier chapitre de saint Marc tout entier, mais seulement les douze derniers versets de son évangile.

Quatrième question

Comment accorder ce que dit saint Matthieu, que Marie Madeleine vit Jésus Christ «le soir du dernier jour de la semaine,» avec ce que dit saint Jean, que «le matin du premier jour de la semaine» elle pleurait près du sépulcre ?

Par «le premier jour» de la semaine on doit entendre : le dimanche, parce que les Juifs comptaient la semaine par le jour du sabbat, et par le premier, le second, le troisième, le quatrième, le cinquième et le sixième jour du sabbat, que les païens marquent par le nom des idoles et des planètes. De là vient que l'apôtre saint Paul ordonne aux fidèles de Corinthe d'amasser «le premier jour de la semaine» les aumônes qu'ils destinaient au soulagement des pauvres. Il ne faut donc pas s'imaginer que saint Matthieu et saint Jean ne s'accordent pas ensemble : ils n'ont fait que donner à une même heure, qui est celle de minuit et du chant du coq, des noms différents; car saint Matthieu dit que notre Seigneur apparut à Marie Madeleine «le soir du dernier jour de la semaine,» c'est-à-dire : lorsqu'il était déjà tard, et la nuit étant non seulement commencée, mais même fort avancée et presque passée. Aussi ajoute-t-il, comme pour s'expliquer lui-même, que le jour de la semaine suivante commençait déjà un peu à paraître. Pour ce qui est de saint Jean, il ne dit pas absolument : «Le premier jour de la semaine, Marie Madeleine vint dès le matin au sépulcre;» mais il ajoute : «lorsqu'il faisait encore obscur.» Ainsi ils s'accordent tous les deux pour le temps, qui est celui du chant du coq et de minuit, dont l'un a marqué le commencement et l'autre la fin. Il me semble même que le texte de saint Matthieu, qui a écrit son évangile en hébreu, porte «lorsqu'il était déjà tard,» et non pas «le soir;» ce que l'interprète, qui n'entendait pas bien le véritable sens de ce mot, a traduit par celui de «soir,» au lieu de dire «lorsqu'il était déjà tard.» En effet, dans l'usage ordinaire de la langue latine le mot *serò* signifie : tard; et nous avons coutume de nous en servir lorsque, par exemple, nous disons à quelqu'un : Vous êtes venu trop tard; faites au moins tard ce que vous auriez déjà dit avoir fait il y a longtemps.

Que si on nous objecte comment il se peut faire que Marie Madeleine, après avoir vu le Seigneur ressuscité, vienne encore, comme le marque l'Évangile, pleurer auprès du sépulcre, il faut répondre que, pénétrée, qu'elle était d'un vif sentiment de reconnaissance, de toutes les grâces que Jésus Christ lui avait faites, elle courut plusieurs fois à son sépulcre, ou seule ou en la compagnie des autres femmes et que tantôt elle adora celui qu'elle voyait, tantôt elle pleura celui qu'elle cherchait. Quelques-uns néanmoins croient qu'il y a eu deux Maries Madeleines, toutes deux natives du bourg de Magdelon, et que celle qui, selon saint Matthieu, vit Jésus Christ ressuscité, est différente de celle qui, selon saint Jean, le chercha avec tant d'inquiétude. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Évangile fait mention de quatre femmes appelées Marie : la première est la mère de notre Seigneur; la seconde est Marie, femme de Cléophas et tante de Jésus Christ du côté de sa mère; la troisième est Marie, mère de Jacques et de José, et la quatrième Marie Madeleine. Quelques-uns néanmoins confondent la mère de Jacques et de José avec la tante de Jésus Christ. D'autres, pour se débarrasser de cette difficulté, disent qu'à la vérité saint Marc parle de l'une des Marie, mais qu'il ne lui a point donné le surnom de Madeleine, et que ce sont les copistes qu'il l'ont ajouté mal à propos. Pour moi, il me semble qu'on peut répondre à cette difficulté d'une manière plus simple et moins embarrassée en disant que ces saintes femmes, ne pouvant souffrir l'absence de Jésus Christ, furent en mouvement toute la nuit, et, allèrent non seulement une et deux fois, mais à tout moment le chercher à son tombeau, surtout leur sommeil ayant été troublé et interrompu par le tremblement de terre, par le bruit des pierres qui se fendaient, par l'éclipse du soleil, par la confusion et le dérangement de toute la nature, et encore plus par l'empressement extrême qu'elles avaient de voir le Sauveur.

Cinquième question

Comment peut-on concilier ce que dit saint Matthieu, que, le soir du dernier jour de la semaine, Marie Madeleine, accompagnée d'une autre Marie, se prosterna aux pieds du Sauveur; et ce que nous lisons dans saint Jean, que Jésus. lui dit : «Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ?»

Marie Madeleine, avec l'autre, avait déjà vu Jésus Christ ressuscité et s'était prosternée à ses pieds; mais l'inquiétude que lui donnait l'absence du Sauveur ne lui permettant pas de demeurer tranquille en son logis, elle était revenue au sépulcre durant la nuit; et voyant qu'un avait ôté la pierre avec laquelle on l'avait fermé, elle courut dire à saint Pierre et à cet autre disciple que Jésus aimait tendrement qu'on avait enlevé le Seigneur du sépulcre, et qu'elle ne savait pas où on l'avait mis. Cette femme faisait paraître tout à la fois et sa piété et son erreur : sa piété, en ce qu'elle cherchait avec tant d'empressement celui dont elle connaissait la majesté; son erreur, en ce qu'elle disait qu'on avait enlevé le Seigneur. Saint Pierre et saint Jean entrèrent ensuite dans le sépulcre, et ayant vu d'un côté les linceuls et de l'autre le suaire dont on avait enveloppé la tête du Sauveur, ils furent convaincus de la résurrection de leur divin maître, dont le corps n'était plus dans le tombeau. Mais «Marie se tint dehors, pleurant près du sépulcre, et s'étant baissée,» pour regarder dedans, «elle y aperçut deux anges vêtus de blanc, assis au lieu où avait été le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds,» pour lui faire voir qu'il était impossible que les hommes eussent pu enlever un corps que les anges gardaient, et le ravir à ces illustres et puissants défenseurs. Ces anges qu'elle voyait lui dirent : «Femme, pourquoi pleurez-vous ?» de même que Jésus Christ avait dit autrefois à sa mère : «Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? mon heure n'est pas encore venue ?» En l'appelant «femme» ils lui reprochent l'inutilité de ses larmes; «pourquoi pleurez-vous ?» lui disent-ils. Mais Madeleine était, tellement saisie et hors d'elle-même et sa foi, étonnée des prodiges qu'elle voyait, était, pour ainsi dire, enveloppée d'un nuage si épais que, sans s'apercevoir qu'elle parlait à des anges, elle leur répondit : «Je pleure parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et que je ne sais où ils l'ont mis.» Ô Marie, si vous êtes persuadée qu'il est le Seigneur, et le vôtre en particulier, comment pouvez-vous croire qu'ils l'aient enlevé ? «Vous ne savez,» dites-vous, «où ils l'ont mis;» comment pouvez-vous l'ignorer, vous qui venez de l'adorer, il n'y a qu'un moment ? Elle voit les anges sans les connaître, saisie qu'elle est de crainte et d'étonnement; et uniquement occupée du désir de voir le Seigneur, elle tourne la tête et jette les yeux de tous côtés. Enfin, ayant regardé derrière elle, «elle vit Jésus debout, sans savoir néanmoins que ce fût lui.» Ce n'est pas que Jésus Christ, comme le prétendent Manès et quelques autres hérétiques, eût changé de figure afin de paraître quand il le voulait sous des formes différentes; mais c'est que Madeleine, surprise et étonnée de tous les prodiges qu'elle voyait, prit pour un jardinier celui qu'elle cherchait avec tant d'inquiétude et d'empressement. Jésus donc lui dit, comme avaient fait les anges : «Femme, pourquoi pleurez-vous ? «Et il ajouta : «Qui cherchez-vous ?» Marie lui répondit : «Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai.» Ce n'est point par le mouvement d'une véritable foi qu'elle donne au Sauveur le nom de «seigneur : «c'est son humilité et la crainte dont elle est saisie qui l'oblige à traiter un jardinier avec tant de respect et d'honnêteté.

Mais remarquez, je vous prie, jusqu'où va son erreur et son aveuglement : elle s'imagine que ce jardinier a pu enlever lui seul le corps de Jésus Christ, qui était gardé par une compagnie de soldats et dont le sépulcre était sous la protection des anges, et oubliant sa faiblesse naturelle, elle se persuade que, seule et effrayée comme elle est, elle aura néanmoins assez de force pour emporter le corps d'un homme d'un âge parfait, et qui, sans parler du reste, avait été embaumé avec cent livres de myrrhe. Jésus l'ayant appelée par son nom, afin qu'elle connût du moins la voix de celui dont elle ne reconnaissait pas le visage, cette femme, toujours occupée de son erreur, rappelle, non pas «seigneur,» mais rabbi, c'est-à-dire : maître. Quel renversement d'esprit ! quel travers d'imagination ! Elle donne à un prétendu jardinier le nom de «seigneur,» et à Jésus Christ ressuscité celui de «maître.» Comme donc elle cherchait parmi les morts un homme qui était plein de vie, courant de côté et d'autre sans consulter sa faiblesse, n'ayant pour guide qu'une imagination égarée, et cherchant le corps mort de celui qu'elle avait vu vivant et aux pieds duquel elle s'était prosternée pour l'adorer, le Seigneur lui dit : «Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père;» c'est-à-dire : Puisque vous me cherchez comme un homme mort, vous ne méritez pas de me toucher vivant. Si vous croyez que je ne suis pas encore monté vers mon Père, et que les hommes sont venus furtivement enlever mon corps, vous êtes indigne de me toucher; ce que Jésus Christ lui disait, non pas pour refroidir son zèle et réprimer l'empressement avec lequel elle le cherchait, mais pour lui montrer que ce corps fragile et mortel dont il s'était revêtu était alors environné de toute la gloire et de tout l'éclat de la divinité, et

qu'elle ne devait plus souhaiter de voir le Seigneur d'une manière corporelle et sensible, puisque sa foi, si elle eût été bien épurée, devait lui apprendre qu'il régnait maintenant avec son Père. En effet la foi des apôtres paraît bien plus vive et bien plus animée, puisque sans avoir vu comme Madeleine ni les anges ni le Sauveur, contents de n'avoir plus trouvé son corps dans le sépulcre, ils crurent aussitôt qu'il était véritablement ressuscité.

Quelques-uns croient que Marie Madeleine, comme le rapporte saint Jean, vint premièrement au sépulcre, et qu'elle aperçut qu'on avait ôté la pierre qui en fermait l'entrée; et qu'étant ensuite revenue avec saint Pierre et saint Jean, elle y resta seule, et que faisant voir en cela son peu de foi, elle s'attira les justes reproches que lui fit le Seigneur; qu'après cela, étant revenue en son logis, elle retourna encore une fois au sépulcre avec l'autre Marie, et que l'ange lui ayant appris que Jésus était ressuscité, elle sortit du lieu où on l'avait enseveli et l'adora, se prosternant à ses pieds dans le temps qu'il leur dit : «Le salut vous soit donné.» – «Elles s'approchèrent du Sauveur,» dit l'Evangile, «lui embrassèrent les pieds, et l'adorèrent.» Leur foi dans ce moment devint si vive et si ardente qu'elles furent jugées dignes d'aller apprendre aux apôtres cette heureuse et agréable nouvelle, Jésus Christ leur ayant dit d'abord : «Ne craignez point; et ensuite. «Allez dire à mes frères qu'ils aillent en Galilée : c'est là qu'ils me verront.»

Sixième question

Comment saint Pierre et saint Jean ont-ils pu si aisément entrer dans le sépulcre, qui était gardé par une compagnie de soldats, sans qu'aucun de ces gardes se soit mis en devoir de leur en défendre l'entrée ?

Voici la raison que saint Matthieu nous en donne : «La semaine étant passée,» dit-il «et le premier jour de la suivante commençant à peine à luire, Marie Madeleine et une autre Marie vinrent pour voir le sépulcre. Et tout d'un coup il se fit un grand tremblement de terre; et un ange du Seigneur descendit du ciel et vint renverser la pierre qui fermait le sépulcre, et s'assit dessus. Son visage était brillant comme un éclair et ses vêtements blancs comme la neige; et les gardes en furent tellement saisis de frayeur qu'ils restèrent comme morts.» Saisis donc qu'étaient ces soldats d'une frayeur si grande qu'ils paraissaient comme morts, il est à croire ou qu'ils abandonnèrent le sépulcre, ou que la crainte les avait tellement étourdis et troublés qu'ils n'avaient pas la hardiesse de s'opposer, je ne dis pas aux hommes, mais aux femmes même qui voulaient y entrer; car cette pierre qu'on avait ôtée de l'entrée du sépulcre, ce tremblement de terre si grand et si extraordinaire que tout en fut ébranlé, et qui semblait menacer l'univers d'un bouleversement général; cet ange qui était descendu du ciel, et dont le visage était si éclatant qu'il ressemblait non pas à ces flambeaux artificiels que les hommes ont coutume d'allumer pour leurs usages, mais à un éclair qui répand partout son éclat et sa lumière; tous ces objets effrayants, qu'ils pouvaient aisément apercevoir même durant la nuit, avaient jeté dans leur âme la crainte et la frayeur; en sorte que saint Pierre et saint Jean entrèrent sans peine et sans obstacle dans le sépulcre. D'ailleurs Marie Madeleine, qui leur avait appris la nouvelle de la résurrection du Sauveur, avait déjà remarqué qu'on avait enlevé son corps du tombeau et ôté la pierre qui en fermait l'entrée. Au reste il ne faut pas s'imaginer que l'ange soit descendu exprès du ciel pour ôter cette pierre et ouvrir le sépulcre à Jésus Christ; mais le Seigneur étant ressuscité à l'heure qu'il voulut, et qu'aucun homme n'a jamais connue, cet esprit céleste vint apprendre aux fidèles ce qui s'était passé, et faire voir par sa présenté, et par le renversement de la pierre, que le corps de Jésus n'était plus dans le sépulcre; ce que l'on pouvait aisément découvrir à la faveur de cette brillante lumière qui sortait de son visage, et qui faisait disparaître toute l'horreur des ténèbres de la nuit.

Septième question

Comment accorder ce que nous lisons dans saint Matthieu et dans saint Marc, que les femmes qui étaient allées au sépulcre avaient eu ordre de dire aux apôtres qu'ils eussent à aller en Galilée et que là ils verraient le Seigneur, avec ce que disent saint Luc et saint Jean, qu'il se fit voir à Jérusalem ?

Il y a bien de la différence entre la manière dont le Sauveur apparut aux onze apôtres, «lorsque la crainte qu'ils avaient des Juifs les obligeant à se tenir cachés, il entra dans le lieu où ils étaient, les portes étant fermées, et qu'il leur montra les plaies de ses mains et de son côté,» pour les convaincre qu'il n'était pas un esprit comme ils se l'imaginaient; et entre celle dont il se montra à eux lorsqu'il leur fit voir, comme dit saint Luc, «par beaucoup de preuves, qu'il était vivant, leur apparaissant pendant quarante jours, et leur parlant du royaume de Dieu; et qu'en mangeant avec eux il leur commanda de ne point partir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père.» Car dans l'une il se faisait voir à ses apôtres pour les consoler et dissiper leur crainte, ne se montrant à eux que pour peu de temps, et disparaissant aussitôt à leur yeux, au lieu que dans l'autre il conversait avec ses disciples si longtemps et avec tant de familiarité qu'il mangeait même avec eux. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit que Jésus Christ se fit voir en même temps à plus de cinq cents de ses disciples. Nous lisons aussi dans saint Jean que, lorsque les apôtres pêchaient, il parut sur le rivage et mangea «un morceau de poisson rôti et un rayon de miel, leur faisant voir par là d'une manière très sensible qu'il était véritablement ressuscité. Or nous ne voyons point qu'il a rien fait de semblable à Jérusalem.

Huitième question

Comment doit-on expliquer ces paroles de saint Matthieu : «Jésus, jetant un grand cri, rendit l'esprit; en même temps le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps des saints qui étaient dans le sommeil de la mort ressuscitèrent; et, sortant de leurs tombeaux après sa résurrection, ils vinrent en la ville sainte, et furent vus de plusieurs personnes ?»

J'ai déjà expliqué ce passage dans mes commentaires sur saint Matthieu. Il faut remarquer d'abord qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse quitter la vie et la reprendre quand il lui plaît. De là vient que le centenier voyant que Jésus Christ, après avoir dit : «Mon Père, je remets mon âme entre vos mains,» avait aussitôt rendu l'esprit volontairement, touché d'un si grand prodige, il s'écria : «Cet homme était vraiment le fils de Dieu.»

«Le voile du temple se déchira en deux,» ce qui vérifie ce que rapporte Joseph, que les anges qui gardaient le temple avaient dit : «Sortons d'ici.» L'évangile que saint Matthieu a écrit en hébreu ne dit pas que le voile se déchira, mais que le haut du portail, qui était d'une prodigieuse grandeur, fut entièrement renversé. «La terre trembla,» ne pouvant soutenir le poids de son Dieu attaché en croix. «Les pierres se fendirent,» pour faire voir jusqu'où allait la dureté des Juifs qui refusaient de reconnaître le Fils de Dieu qu'ils voyaient de leurs yeux. «Les sépulcres s'ouvrirent,» pour nous marquer que nous devons ressusciter un jour. «Et plusieurs corps des saints, sortant de leurs tombeaux, vinrent en la ville sainte, et furent vus de plusieurs personnes.» Par cette «ville sainte,» on doit entendre Jérusalem, et il ne faut pas la confondre avec toutes les autres villes où l'on adorait les idoles; car il n'y avait que cette ville-là seule qui eût un temple consacré au Seigneur, et où l'on fit profession de la véritable religion et de n'adorer que Dieu seul. Ces saints, qui «sortaient de leurs tombeaux,» ne se firent pas voir indifféremment à tout le monde, mais seulement à plusieurs personnes qui s'étaient déclarées pour Jésus Christ ressuscité.

Expliquons maintenant cet endroit dans un sens spirituel. «Jésus Christ expira en jetant un grand cri; et en même temps le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas,» afin que toutes les nations pussent voir à découvert tous les mystères de la loi qui auparavant leur étaient cachés. Ce voile se déchire «en deux,» pour exposer à nos yeux tout ce que renferment l'Ancien et le Nouveau Testament. Il se déchire «depuis le haut jusqu'en bas,» pour nous découvrir tout ce qui s'est fait depuis le commencement du monde et la création de l'homme, ainsi que l'Histoire Sainte nous le rapporte, et tout ce qui se fera jusqu'à la consommation des siècles.

Mais il faut examiner si c'est le voile² extérieur ou le voile intérieur qui se déchira à la mort du Sauveur. Pour moi, il me semble que c'est celui qui était dans le temple et à l'entrée du tabernacle, et qu'on appelait le voile extérieur; car «maintenant nous ne voyons et ne connaissons les choses que d'une manière très imparfaite; mais quand nous serons dans un état parfait,» alors le voile extérieur se déchirera, et nous verrons à découvert tous les mystères de la maison de Dieu qui nous sont maintenant cachés; et nous saurons ce que c'est que ces deux chérubins, cet oracle, et ce vase d'or dans lequel on avait renfermé la manne. «Nous ne voyons maintenant que comme en un miroir et en des énigmes.» Il est vrai que le voile qui nous cachait ce qu'il y a d'historique dans l'Écriture sainte étant déchiré, nous pouvons entrer dans le parvis du tabernacle du Seigneur; mais néanmoins ses secrets et tous les mystères de la Jérusalem céleste sont toujours voilés pour nous, et nous ne saurions les pénétrer.

«La terre trembla» à la mort du Sauveur, et l'on vit alors l'accomplissement de ce que dit le prophète Aggée : «Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, et le désiré de toutes les nations viendra;» afin que plusieurs viennent d'Orient et d'Occident prendre place dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob. «Les pierres se fendirent,» c'est-à-dire que la mort de Jésus Christ toucha les gentils et rompit toute la dureté de leurs cœurs. Par ces «pierres», l'on peut encore entendre : les prophètes, qui aussi bien que les apôtres ont porté ce nom par rapport à Jésus Christ, qui est la véritable «pierre». Or ces pierres se sont «fendues,» afin que les gentils vissent à découvert toutes les prophéties que le voile épais de la loi leur cachait. Ces «sépulcres» dont Jésus Christ a dit dans l'Évangile vous êtes semblables à des sépulcres blanchis par dehors, mais qui au dedans sont pleins d'ossements de morts, «ces sépulcres,» dis-je, «s'ouvrirent» afin que ceux qui auparavant étaient morts dans leur infidélité, «sortant de leurs tombeaux,» et reprenant une nouvelle vie avec Jésus Christ vivant et ressuscité, entrassent dans

² Le voile intérieur couvrait fâche d'alliance et séparait le Saint d'avec le Saint des saints. Num. 26, 33. Le voile extérieur était à l'entrée du tabernacle. Ibid. V. 36.

la Jérusalem céleste, pour être citoyens non plus de la terre, mais du ciel, et qu'en mourant avec l'homme terrestre ils «ressuscitassent avec l'homme céleste.

Au reste, pour revenir au sens littéral de ce passage, on ne doit point s'étonner de ce qu'après la mort du Sauveur on appelle Jérusalem «la ville sainte,» puisque, jusqu'à son entière ruine, les apôtres n'ont point fait difficulté d'entrer dans le temple, et, d'observer même les cérémonies de la loi, de peur de scandaliser ceux d'entre les Juifs qui avaient embrassé la foi de Jésus Christ. Nous voyons même que le Sauveur aima tant cette ville que les malheurs dont elle était menacée lui tirèrent les larmes des yeux, et qu'étant attaché à la croix, il dit à son père : «Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font.» Aussi sa prière, fut-elle exaucée, puisque peu de temps après sa mort les Juifs crurent en lui par milliers, et que Dieu accorda à cette malheureuse ville quarante-deux ans pour faire pénitence. Mais enfin ses citoyens n'en ayant pas profité et persistant toujours dans leur malice, Vespasien et Tite, semblables à ces deux ours dont parle l'Écriture,³ sortis du milieu des bois, ont tué et déchiré ces «enfants» qui blasphémaient et insultaient le véritable Elisée lorsqu'il «montait» à la maison de Dieu (car c'est ce que signifie *Bethel* en hébreu). Or, depuis ce temps-là Jérusalem n'a plus été appelée «la ville sainte; mais ayant perdu avec sa sainteté le nom qu'elle portait autrefois, on l'a appelée dans un sens spirituel «Égypte» et «Sodome,» et à sa place l'on a bâti une nouvelle ville «qu'un fleuve réjouit par l'abondance de ses eaux,» et du milieu de laquelle sort une fontaine qui a corrigé l'amertume des eaux de toute la terre; de sorte que les malheureux Juifs, dépouillés de leur ancienne gloires sont réduits à gémir sur les ruines de leur temple, tandis que les chrétiens ont le plaisir de voir bâtir tous les jours de nouvelles églises, et qu'ils disent aux habitants de Sion : «Le lieu où je suis est trop étroit en quoi l'on voit l'accomplissement de ce que dit le prophète Isaïe : «Son sépulcre sera glorieux.»

³ Saint Jérôme fait ici allusion à ce qui est écrit au chap. 2 du quatrième livre des Rois, qu'Elizée allant à Bethel, de petits enfants sortis de la ville se moquèrent de lui en disant : «Monte, chauve, monte, chauve;» et que ce prophète leur ayant donné sa malédiction, deux ours sortirent des bois et déchirèrent quarante-deux de ces enfants.

Neuvième question

Comment le Sauveur donne-t-il le saint Esprit à ses apôtres en soufflant sur eux, ainsi que le rapporte saint Jean, puisque, selon saint Luc, il leur promet de le leur envoyer après son ascension ?

L'on peut aisément résoudre cette difficulté si l'on considère, comme dit saint Paul, que le saint Esprit nous communique plusieurs sortes de grâces. «Il y a diversité de dons spirituels,» dit cet apôtre dans sa première épître aux fidèles de Corinthe, mais il n'y a qu'un même Esprit; il y a diversité de ministères, mais il n'y a qu'un même Seigneur; il y a diversité d'opérations surnaturelles, mais il n'y a qu'un même Dieu qui opère tout en tous. Or les dons du saint Esprit qui se font connaître au dehors sont donnés à chacun pour l'utilité de l'Église; l'un reçoit du saint Esprit le don de parler dans une haute sagesse; un autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science; un autre reçoit la foi par le même Esprit; un autre reçoit du même Esprit la grâce de guérir les maladies; un autre le don de faire des miracles, un autre le don de prophétie, un autre le discernement des esprits, un autre le don de parler diverses langues, un autre l'interprétation des langues. Or c'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun ces dons selon qu'il lui plaît.» Le Seigneur donc, comme le rapporte saint Luc dans son évangile, avait dit à ses apôtres après sa résurrection : «Je vais envoyer sur vous le don de mon père qui vous a été promis; mais cependant demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en-haut;» et dans les Actes des apôtres, selon le même évangéliste, il leur commanda de ne point sortir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, «que vous avez,» leur dit-il, «ouïe de ma bouche; car Jean a baptisé dans l'eau, mais dans peu de jours vous serez baptisés dans le saint Esprit.» Saint Jean rapporte aussi sur la fin de son évangile que le jour même que Jésus Christ ressuscita, c'est-à-dire le dimanche, il entra dans le lieu où étaient les apôtres, les portes étant fermées, et que leur ayant dit pour la deuxième fois : «La paix soit avec vous,» il ajouta : «Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même. Après quoi il souffla sur eux et leur dit : «Recevez le saint Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.»

Le premier jour donc de la résurrection du Sauveur, les apôtres reçurent la grâce du saint Esprit pour remettre les péchés, pour baptiser, pour faire les hommes enfants de Dieu, et pour communiquer aux fidèles l'esprit d'adoption, selon ce que Jésus Christ lui-même leur avait dit : «Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.» Mais au jour de la Pentecôte le Sauveur leur promet des dons plus excellents, à savoir qu'ils seront baptisés dans le saint Esprit et revêtus de la force d'en-haut, pour prêcher son Évangile à toutes les nations, selon ce que nous lisons au psaume soixante-septième : «Le Seigneur donnera sa parole aux héraults de sa gloire, afin qu'ils l'annoncent avec une grande force;» de manière qu'ils devaient alors recevoir le don de guérir les maladies, de faire des miracles et de parler diverses langues, destinés qu'ils étaient pour prêcher l'Évangile à plusieurs nations, afin que dès lors on pût connaître à quels peuples chacun des apôtres devait annoncer les vérités évangéliques. De là vient que l'apôtre saint Paul, qui avait porté l'Évangile dans cette vaste étendue de pays qui est depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie, et qui se à passer par Rome pour aller en Espagne, remercie Dieu de ce qu'il avait reçu le don des langues plus que tous les autres apôtres, parce qu'étant destiné à prêcher l'Évangile à plusieurs nations, il devait aussi parler plusieurs langues.

Or, ce fut le dixième jour après son ascension, comme le rapporte saint Luc, que le Sauveur s'acquitta de la promesse qu'il avait faite à ses apôtres de leur envoyer le saint Esprit. «Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis,» dit cet historien sacré, «les disciples étant tous ensemble dans un même lieu, on entendit tout à coup un grand bruit comme d'un vent violent et impétueux qui venait du ciel, et qui remplit toute la maison où ils étaient assis. En même temps ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Aussitôt ils furent tous remplis du saint Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le saint Esprit leur mettait les paroles à la bouche. Et alors l'on vit l'accomplissement de ce que dit le prophète Joël : «Dans les derniers temps,» dit le Seigneur, «je répandrai mon Esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront; vos vieillards auront des songes, et vos jeunes gens auront des visions.» Ce mot, «je répandrai,» marque une abondance de grâces, et revient à ce que le Seigneur avait promis à ses apôtres, que dans peu de jours ils seraient «baptisés dans le saint Esprit.» En effet ce baptême fut si abondant qu'il remplit toute la maison où les disciples étaient assis, et que le feu du saint Esprit, trouvant dans leurs cœurs des dispositions favorables à ses desseins, leur communiqua le don des langues et purifia leurs lèvres, afin qu'ils prêchassent

l'Évangile de Jésus Christ dans toute sa pureté, de même qu'un séraphin avait purifié celles d'Isaïe qui se plaignait d'avoir les lèvres impures et souillées.

Nous lisons dans ce prophète qu'à la voix des deux séraphins qui étaient autour du trône de Dieu, le dessus de la porte du temple fut ébranlé et que toute la maison fut remplie de fumée, c'est-à-dire d'erreur, de ténèbres et d'ignorance. Mais au commencement de l'Évangile, et dès la naissance du christianisme, le saint Esprit remplit toute l'Église, afin d'effacer par sa chaleur et par sa grâce les péchés de tous les fidèles, et de purifier par le feu de cet Esprit saint, que Jésus Christ avait promis de répandre sur ses apôtres, les lèvres de ceux qui devaient porter son nom par toute la terre.

Lors donc que saint Jean dit que le Sauveur donna le saint Esprit à ses apôtres le premier jour de sa résurrection, et saint Luc qu'il ne le leur envoya que cinquante jours après, il ne faut pas s'imaginer que ces deux évangélistes ne s'accordent pas ensemble : ils veulent seulement par là nous marquer les différents degrés de grâces que Jésus Christ communiqua à ses apôtres, qui, ayant reçu d'abord le pouvoir de remettre les péchés, reçurent ensuite la puissance de faire des miracles, et tous les autres dons détaillés par saint Paul et dont nous avons parlé ci-dessus mais particulièrement celui de parler diverses langues, qui leur était encore plus nécessaire que les autres afin que, dans le ministère dont ils étaient chargés d'annoncer l'Évangile de Jésus Christ à toutes les nations de la terre, ils n'eussent pas besoin de se servir d'interprète. De là vient que les Licaoniens, ayant entendu saint Paul et saint Barnabé parler en leur langue, les prirent pour des dieux qui s'étaient revêtus d'une forme humaine.

Pour ce qui est de cette «vertu d'en-haut» dont Jésus Christ avait promis de «revêtir» ses disciples, ce n'est autre chose que la grâce du saint Esprit, qui, ayant pris possession du cœur des apôtres, leur inspirait tant de force et de courage qu'ils ne craignaient ni les tribunaux des juges ni la pourpre des rois. C'est ce que le Sauveur leur avait promis avant sa Passion, en leur disant : «Lorsqu'on vous livrera entre les mains des hommes, ne vous mettez point en peine comment vous leur parlerez, ni de ce que vous leur direz, car ce que vous leur devez dire vous sera donné à l'heure même, puisque ce n'est pas vous qui parlez, mais que c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous.» Pour moi, je ne crains point de dire que, depuis que les apôtres eurent cru en Jésus Christ, ils eurent toujours le saint Esprit, sans la grâce duquel ils n'auraient jamais pu faire tous les miracles qu'ils faisaient; mais cette grâce avait ses bornes et ses mesures. C'est pour cela que Jésus Christ disait à haute voix dans le temple

«Si quelqu'un a soif, qu'il revienne à moi et qu'il boive; si quelqu'un croit en moi, il sortira des fleuves d'eau vive de son cœur;» comme dit l'Écriture; ce qu'il entendait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui; et l'évangéliste ajoute au même endroit : «Car le saint Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié.» Ce n'est pas à dire qu'il n'y eût point de saint Esprit, puisque le Sauveur lui-même disait : «Si je chasse les démons par le saint Esprit;» mais c'est que cet Esprit saint qui était dans le Fils de Dieu n'avait pas encore rempli tout le cœur des apôtres. De là venait cette crainte dont, ils furent saisis à la Passion du Sauveur, et qui les porta à le renoncer et à jurer qu'ils ne le connaissaient point; mais après avoir été baptisés dans le saint Esprit, remplis qu'ils étaient de la grâce qu'il avait répandue dans leurs cœurs, ils disent hardiment aux princes des Juifs : «Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes.» Alors on les voit ressusciter les morts, triompher au milieu des tourments, répandre leur sang pour Jésus Christ, et se couronner de leurs propres supplices.

Les apôtres donc n'avaient point encore le saint Esprit et les grâces spirituelles ne coulaient point de leur cœur, parce que le Seigneur n'était pas encore glorifié, Mais quelle est cette gloire qu'il attendait ? Il nous l'explique lui-même dans l'Évangile lorsqu'il dit «Mon père, glorifiez-moi de cette gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût.» La gloire du Sauveur est la croix où il triomphe il y est attaché comme homme, et il y est glorifié comme Dieu. Voulez-vous des preuves de sa gloire ? alors on vit le soleil disparaître, la lune se changer en sang, la terre s'ébranler par des secousses extraordinaires, l'enfer s'ouvrir, les morts marcher, les pierres se fendre. C'est de cette gloire que Jésus Christ parle par la bouche du prophète-roi lorsqu'il dit : «Levez-vous, ma gloire; excitez-vous, mon luth et ma harpe;» et cette gloire, c'est-à-dire : son humanité sainte, lui répond : «Je me lèverai du grand matin,» afin de vérifier par là le titre du psaume vingt et unième qui porte : *Pour le secours du matin*. Quand je parle de la sorte, je ne prétends pas distinguer en Jésus Christ le Dieu d'avec l'homme, et faire du Fils de Dieu deux personnes différentes, comme les nouveaux hérétiques nous en accusent faussement. Il n'y a en Jésus Christ qu'une seule et même personne, qui est tout à la fois et Fils de Dieu et Fils de l'homme; mais dans tout ce que nous a dit ce divin Sauveur il y a des choses qui n'ont rapport qu'à la gloire de sa divinité, et d'autres qui ne regardent que notre propre salut. Car c'est pour nous que, «ne croyant pas que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu, il s'est néanmoins anéanti lui-même en prenant la

forme et la nature de serviteur, et se rendant obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix;» c'est pour nous que «le Verbe a été fait chair et qu'il a habité parmi nous.»

Le Seigneur ayant donc dit à ses disciples «Je m'en vais, et je vous enverrai un autre consolateur;» et saint Luc ensuite nous assurant que les apôtres ont reçu ce que Jésus Christ leur avait promis, je m'étonne que Montan et les deux femmes insensées⁴ qui suivent son parti et ses erreurs, eux qui ne sont que des avortons de prophètes, prétendent que cette promesse du Sauveur n'a été accomplie que longtemps après en leurs personnes; car c'est aux apôtres que le Sauveur a dit : «Je vais envoyer sur vous le don de mon Père qui vous a été promis. Cependant demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en-haut.» C'est sur les apôtres, et non pas sur Montan, Prisca et Maxilla, que Jésus Christ a soufflé en leur donnant le saint Esprit; c'est aux apôtres qu'il a dit : «Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez;» c'est aux apôtres qu'il a commandé de ne point partir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse de son Père, promesse dont saint Luc nous fait voir ensuite l'accomplissement lorsqu'il dit : «Ils furent tous remplis du saint Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le saint Esprit leur mettait les paroles à la bouche; car le saint Esprit souffle où il veut.» Lorsque Jésus Christ promet à ses apôtres de leur envoyer «un autre consolateur,» il donne assez à connaître qu'il était lui-même le Consolateur de ses apôtres; et c'est l'idée que l'apôtre saint Paul nous donne aussi de Dieu le Père quand il l'appelle le «Dieu des miséricordes et de toute consolation.» Or si le Père est «Consolateur,» si le Fils est «Consolateur,» si le saint Esprit est «Consolateur,» et si l'on baptise les fidèles au nom du Père, du Fils et du saint Esprit, qui ne sont qu'un seul Dieu, il s'ensuit que, n'ayant qu'un même nom de Dieu et de consolateur, ils n'ont aussi qu'une même nature.

Au reste les prophètes ont reçu le saint Esprit aussi bien que les apôtres. De là vient que David disait : «Ne retirez pas de moi votre Esprit saint.» Nous lisons aussi dans l'Écriture sainte que Daniel était animé de l'Esprit de Dieu, et que c'était par l'inspiration du saint Esprit que David disait : «Le Seigneur a dit à mon seigneur : «Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied.» Ce n'est que par les lumières de cet Esprit saint que les prophètes ont pu prédire les choses à venir. «C'est par la parole du Seigneur,» dit le psalmiste, «que les cieus ont été affermis, et c'est le souffle de sa bouche qui fait toute leur vertu.» Tout ce qui appartient au Père et au Fils appartient aussi au saint Esprit. Quand il est envoyé, c'est le Père et le fils qui l'envoient. L'Écriture sainte l'appelle en mille endroits «l'esprit de Dieu le Père et l'esprit de Jésus Christ.» De là vient, comme il est rapporté dans les Actes des apôtres, que ceux qui avaient reçu le baptême de Jean et qui croyaient en Dieu le Père et en Jésus Christ, mais qui ne savaient pas même qu'il y eût un saint Esprit, furent baptisés derechef, et l'on peut dire que ce fut alors qu'ils reçurent le véritable baptême, parce que sans le saint Esprit il n'y a point de Trinité. Nous lisons encore au même endroit que saint Pierre dit à Ananie et à Saphire qu'en mentant au saint Esprit, c'était à Dieu et non pas aux hommes qu'ils avaient menti.

⁴ Prisca et Maxilla.

Dixième question

Comment doit-on entendre ce que dit l'apôtre saint Paul aux Romains, depuis cet endroit «Que dirons-nous donc ? Est-ce qu'il y a en Dieu de l'injustice ? A Dieu ne plaise que nous ayons cette pensée !» jusqu'à celui-ci : «Si le Seigneur des armées ne nous avait réservé quelqu'un de notre race, nous serions devenus semblables à Sodome et à Gomorrhe ?»

Toute l'épître aux Romains a besoin d'explication, car elle est si obscure et si remplie de difficultés qu'on ne saurait l'entendre sans le secours du saint Esprit, qui l'a dictée lui-même par la bouche de l'Apôtre. Mais l'endroit le plus difficile et le plus embarrassant est celui que vous me proposez. Quelques-uns, pour sauver la justice de Dieu, prétendent que s'il a élu Jacob et rejeté Esaü lorsqu'ils étaient encore dans le sein de Rebecca, ce n'a pu être que pour des raisons qui ont précédé leur naissance; de même qu'il a choisi Jérémie et saint Jean-Baptiste dès le sein de leurs mères, et destiné l'apôtre saint Paul, avant même qu'il fût né, pour prêcher l'Evangile.

Pour moi, je ne saurais approuver que ce qui est reçu de tous les fidèles, et ce que je puis sans crainte enseigner publiquement dans l'Eglise, de peur de tomber dans les illusions et les rêveries de Pythagore, de Platon, et des disciples de ceux qui, voulant faire passer les opinions des païens pour des dogmes de religion, disent que les âmes sont tombées du ciel et que, selon leurs différents mérites, elles ont été unies à certains corps pour y expier leurs anciens péchés. Je crois qu'il vaut beaucoup mieux avouer de bonne foi notre ignorance, et mettre ce passage de saint Paul au nombre des mystères dont nous ne saurions pénétrer la profondeur, que de s'engager, sous prétexte de justifier la conduite de Dieu, dans les hérésies de Basilide et de Manès, dans les monstrueuses opinions ! qu'un certain Egyptien a débitées, et dans les visions chimériques avec lesquelles on a trompé les Espagnols.⁵ Expliquons donc ce passage du mieux qu'il nous sera possible, et suivons saint Paul pied à pied sans nous écarter de ses sentiments.

Cet apôtre, prenant le saint Esprit même à témoin de la douleur sincère dont son cœur est pénétré, commence d'abord par déplorer l'aveuglement de ses frères et de ses parents selon la chair; c'est-à-dire : des Israélites, qui avaient méconnu et rejeté le Fils de Dieu, eux à qui appartenait l'adoption des enfants de Dieu, sa gloire, son alliance, sa loi, son culte et ses promesses, et desquels Jésus Christ même est sorti selon la chair par la naissance qu'il a reçue de Marie. Et cette douleur dont il se sent pressé est si vive et si continuelle qu'il souhaite de devenir lui-même anathème, et d'être séparé de Jésus Christ, c'est-à-dire de périr tout seul pour empêcher que tout Israël ne périsse. Sur quoi, prévoyant qu'on ne manquerait pas de lui dire : Quoi donc ! Est-ce que tous les Israélites sont perdus ? N'avez-vous pas reconnu vous-même Jésus Christ pour le Fils de Dieu ? les autres apôtres et une infinité de personnes d'entre les Juifs ne l'ont-ils pas reconnu ? voici ce qu'il répond à cette objection. L'Ecriture sainte représente Israël sous deux idées différentes, et sous la figure de deux enfants, dont l'un est selon la chair et l'autre selon l'esprit et la promesse. Abraham a eu deux enfants, Ismaël et Isaac; celui-là étant né selon la chair, n'a point de part à l'héritage de son père; et celui-ci, étant né de Sara selon la promesse, est appelé enfant de Dieu, suivant ce que dit l'Ecriture : «C'est Isaac qui sera appelé votre fils;» c'est-à-dire que ceux qui sont «enfants selon la chair» ne sont pas pour cela enfants de Dieu, mais que ce sont les «enfants de la promesse» qui sont réputés être les enfants d'Abraham.

Cette vérité paraît non seulement dans Ismaël et Isaac, mais encore dans les deux enfants de Rebecca, Esaü et Jacob, desquels Dieu a choisi l'un et rejeté l'autre. Saint Paul prétend faire voir par là que les deux aînés de ces frères, Ismaël et Esaü, sont la figure de la réprobation du peuple juif, et que les deux cadets Isaac et Jacob, nous représentent le choix que Dieu a fait des gentils et de ceux d'entre les Juifs qui devaient croire en Jésus Christ. Mais parce que, pour prouver son sentiment, il s'était servi de l'exemple de deux frères jumeaux, Esaü et Jacob, dont il est écrit : «L'aîné sera assujéti au plus jeune;» et dans le prophète Malachie : «J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esaü,» il se fait à lui-même et explique selon sa coutume l'objection qu'il prévoyait bien qu'on pouvait lui faire sur cela, et après l'avoir réfutée il revient à son sujet. S'il est vrai, dit cet apôtre, que l'élection de Jacob et la réprobation d'Esaü, «qui n'étaient pas encore nés et qui n'avaient fait ni aucun bien ni aucun mal» pour se rendre dignes ou des bontés ou de la colère de Dieu, est un effet non pas de leurs propres mérites, mais de la volonté de celui qui a choisi l'un et rejeté l'autre, «que dirons-nous donc ? Est-ce que Dieu est injuste ?» suivant ce qu'il dit lui-même à Moïse : «Je ferai miséricorde à qui il me plaira de faire miséricorde, et j'aurai pitié de qui il me plaira d'avoir pitié.» Si nous croyons que Dieu fait tout ce qu'il veut, et qu'il choisit les uns et rejette les autres sans avoir aucun égard à leur mérite et à leurs oeuvres, «cela ne dépend donc ni

⁵ C'est-à-dire les erreurs qu'un certain Egyptien nommé Marc avait répandues en Espagne et en Portugal.

de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde;» comme il paraît d'une manière très sensible par ces paroles que le même Dieu dit dans l'Écriture à Pharaon : «C'est pour cela même que je vous ai établi pour faire éclater en vous ma toute-puissance, et pour rendre mon nom célèbre par toute la terre.» Si cela est ainsi, et si Dieu, selon qu'il lui plaît, fait miséricorde à Israël et endurec Pharaon, c'est donc à tort qu'il se plaint et qu'il nous reproche ou de n'avoir pas fait le bien, ou d'avoir fait le mal, puisque, sans avoir égard ni à nos bonnes ni à nos mauvaises actions, il peut quand il lui plaît choisir les uns et réprouver les autres, surtout l'homme étant trop faible pour s'opposer à ses volontés.

Or voici ce que l'apôtre saint Paul répond à cet argument qui est très fort de lui-même et qui, étant appuyé sur l'autorité de l'Écriture sainte, paraît presque invincible : «O homme, qui êtes-vous pour contester avec Dieu ?» c'est-à-dire : Puisque vous contestez avec Dieu, que vous vous élevez contre lui, que vous cherchez dans les saintes Écritures tant de preuves et d'autorités pour condamner sa conduite, et que vous l'accusez de vouloir et de faire des choses injustes, vous faites voir par là que vous ayez le libre arbitre, que vous pouvez faire tout ce que vous voulez, et qu'il est en votre pouvoir de vous taire ou de parler quand il vous plaît. Car si vous êtes persuadé que Dieu vous a fait de la même manière qu'un potier fait un vase d'argile, et que vous ne pouvez pas résister à sa volonté, faites réflexion «qu'un vase d'argile ne dit pas à celui qui l'a fait : «Pourquoi m'avez-vous fait de la sorte ?» car le potier a le pouvoir de faire d'une même terre, ou d'une même masse d'argile, un vase d'argile destiné à des usages honorables, et un autre destiné à des usages vils et honteux.» Mais Dieu a fait tous les hommes d'une même nature et d'une même condition; il leur a donné en les formant la liberté de faire tout ce qu'il leur plaît, et de se porter à leur gré ou au bien ou au mal; et cette liberté est si pleine et si entière qu'il y en a qui portent leur impiété jusqu'à disputer contre leur créateur et à vouloir examiner les raisons de sa conduite.

«Qui peut se plaindre de Dieu,» continue l'Apôtre, «si, voulant montrer sa juste colère et faire connaître sa puissance, il souffre avec une patience extrême les vases de colère destinés à la perdition, afin de faire paraître les richesses de sa gloire sur les vases de miséricorde qu'il a destinés à sa gloire ? sur nous qu'il a appelés non seulement d'entre les Juifs, mais aussi d'entre les gentils ? selon ce qu'il dit lui-même par la bouche du prophète Osée : «J'appellerai mon peuple ceux qui n'étaient point mon peuple; ma bien-aimée celle que je n'avais point aimée; et il arrivera que dans le même lieu où je leur avais dit autrefois : «Vous n'êtes point mon peuple,» ils seront appelés les enfants du Dieu vivant, etc.» Si la patience de Dieu, dit saint Paul, n'a servi qu'à endurec le cœur de Pharaon, et si le Seigneur a différé si longtemps de punir les Israélites, afin de pouvoir condamner avec plus de justice ceux dont il avait souffert les impiétés avec tant de patience, ce n'est pas sa bonté infinie et son extrême patience qu'il faut condamner, c'est la dureté de ceux qui se sont perdus par le mauvais usage qu'ils ont fait de ses bontés et de ses miséricordes. Considérez le soleil; sa chaleur est toujours la même; cependant elle produit des effets différents selon la nature des différents sujets sur qui elle agit, amollissant les uns, affermissant les autres, désunissant ceux-ci, resserrant ceux-là, faisant fondre la cire et endurecissant la boue, quoique cette chaleur ne change jamais de nature. Il en est de même de Dieu; car par sa bonté et par sa clémence il endurec les vases de colère destinés à la perdition, c'est-à-dire : le peuple d'Israël; mais pour ce qui est des vases de miséricorde qu'il a destinés à sa gloire, c'est-à-dire nous autres, qu'il a appelés non seulement d'entre les Juifs, mais aussi d'entre les gentils, il ne les sauve pas sans raison et sans un juste discernement; il agit en cela pour des causes antécédentes, parce que les uns ont rejeté le Fils de Dieu et que les autres ont bien voulu le recevoir.

Or, par ces vases de miséricorde on doit entendre non seulement les gentils, mais encore ceux d'entre les Juifs qui ont voulu croire en Jésus Christ et qui, conjointement avec ceux-là, ne font plus qu'un seul peuple de fidèles; ce qui fait voir que Dieu, dans le choix qu'il fait, ne considère pas les nations, mais les volontés des hommes. Et en cela l'on a vu l'accomplissement de ce que dit le prophète Osée «J'appellerai mon peuple ceux qui n'étaient pas mon peuple,» c'est-à-dire : les gentils, «et ceux à qui j'avais dit autrefois : «Vous n'êtes point mon peuple,» seront maintenant appelés les enfants du Dieu vivant;» et de peur qu'on n'appliquât cette prédiction qu'aux gentils, saint Paul appelle aussi des «vases d'élection et de miséricorde» ceux d'entre les Juifs qui ont cru en Jésus Christ; car, «pour ce qui est d'Israël,» dit cet apôtre, «Isaïe s'écrie : «Quand le nombre des enfants d'Israël serait égal à celui du sable de la mer, il n'y en aura qu'un petit reste de sauvés;» c'est-à-dire : Quoique tous les enfants d'Israël ne croient pas en Jésus Christ, il y en aura pourtant quelques-uns, mais en petit nombre, qui croiront en lui; «car Dieu, dans sa justice, a consumé et retranché de son peuple,» en sauvant par l'incarnation et les humiliations de Jésus Christ ceux qui ont bien voulu croire en lui. C'est ce que le prophète Isaïe

nous dit dans un autre endroit : «Si le Seigneur des armées ne nous avait réservé que quelques-uns de notre race, nous serions devenus semblables à Sodome et à Gomorrhe.»

Saint Paul, après avoir rapporté les passages de l'Écriture où les prophètes ont prédit la double vocation des gentils et des Juifs, revient à son sujet et dit que les gentils, qui ne cherchaient point la justice, l'ont néanmoins embrassée, parce qu'ils ont cru en Jésus Christ sans faire vanité de leurs oeuvres, et qu'au contraire la plupart des Israélites se sont perdus parce qu'ils «se sont heurtés contre la pierre d'achoppement et de scandale, et que, ne connaissant point la justice qui vient de Dieu, et s'efforçant d'établir leur propre justice, ils ne se sont point soumis à la justice de Dieu,» c'est-à-dire : à Jésus Christ «qui nous a été donné de Dieu pour être notre justice.»

Un certain auteur, dont j'ai lu les commentaires, prétend que saint Paul par sa réponse a plutôt embarrassé cette question qu'il ne l'a expliquée; car, après s'être proposé cette objection : «Que dirons-nous donc ? Est-ce qu'il y a en Dieu de l'injustice ?» après avoir dit : «Cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde;» et «Dieu fait miséricorde à qui il lui plaît et endure qui il lui plaît;» et derechef «Qui peut résister à sa volonté ?» voici, dit cet auteur, ce que répond l'apôtre : Ô homme, qui n'êtes que terre et que cendre, osez-vous bien faire cette question à Dieu ? Voulez-vous vous révolter contre celui qui vous a fait, vous qui n'êtes qu'un vase d'argile et la fragilité même ? Un vase de terre peut-il dire à celui qui l'a fait : Pourquoi m'avez-vous fait de la sorte ? Le potier n'a-t-il pas le pouvoir de l'aire de la même masse d'argile un vase destiné à des usages honorables et un autre destiné à des usages vils et honteux ? Demeurez donc dans un éternel silence; reconnaissez votre propre fragilité, et ne demandez point compte à Dieu de ses actions, puisqu'en traitant les uns avec miséricorde et les autres avec sévérité, il n'a fait que ce qu'il a voulu.

Onzième question

Que signifient ces paroles de l'apôtre saint Paul dans sa seconde épître aux fidèles de Corinthe : «Nous sommes aux uns une odeur de mort qui les fait mourir, et aux autres une odeur de vie qui les fait vivre; et qui est capable d'un tel ministère ?»

Il faut rapporter ici dans toute son étendue l'endroit d'où ces paroles sont tirées, afin que, par la liaison qu'elles ont avec ce qui les précède et ce qui les suit, on puisse mieux comprendre quel en est le véritable sens. «Etant venu à Troade,» dit l'Apôtre, «pour prêcher l'Evangile de Jésus Christ, quoique le Seigneur m'y eût donné de grandes ouvertures pour m'acquitter de mon ministère, avec succès, je n'ai point eu l'esprit en repos, parce que je n'y avais pas trouvé mon frère Tite; mais ayant pris congé d'eux, je m'en suis allé en Macédoine. Cependant je rends grâce à Dieu qui nous fait toujours triompher en Jésus Christ, et qui répand par nous en tous lieux l'odeur de la connaissance de son nom; car nous sommes devant Dieu la bonne odeur de Jésus Christ, soit à l'égard de ceux qui se sauvent, soit à l'égard de ceux qui se perdent; aux uns une odeur de mort qui les fait mourir, et aux autres une odeur de vie qui les fait vivre; et qui est capable d'un tel ministère ? Car nous ne sommes pas comme plusieurs qui corrompent la parole de Dieu, mais nous la prêchons avec une entière sincérité, comme de la part de Dieu, en la présence de Dieu, et au nom de Jésus Christ.»

Saint Paul instruit ici les fidèles de Corinthe de tout ce qu'il a fait et de tout ce qu'il a souffert, et comment il a toujours rendu grâce à Dieu dans quelque situation où il se soit trouvé, afin de les animer par son exemple à combattre généreusement pour les intérêts de la foi. «Je suis venu,» dit-il, «à Troade,» qui auparavant s'appelait Troie, «afin de prêcher l'Évangile de Jésus Christ» en Asie; «mais quoique le Seigneur m'y eût donné de grandes ouvertures pour m'acquitter de mon ministère avec succès, c'est-à-dire : Quoique plusieurs personnes, convaincues par les miracles et les prodiges que Dieu opérait par mon ministère, eussent cru en Jésus Christ, et que j'eusse tout sujet d'espérer de voir naître et augmenter la foi parmi ces peuples par la grâce du Seigneur, cependant «je n'ai point eu l'esprit en repos;» c'est-à-dire : Je n'ai pu jouir de la consolation que j'espérais y trouver, parce que je n'y ai point rencontré mon frère Tite, comme je m'en étais flatté, ayant ouï dire qu'il y était, ou lui-même m'ayant promis de s'y rendre.

Mais quelle si grande consolation et quel repos d'esprit saint Paul pouvait-il recevoir de la présence de Tite, et pourquoi son absence l'oblige-t-elle à prendre congé des habitants de Troade pour aller en Macédoine ? J'ai déjà dit quelquefois que l'apôtre saint Paul était très savant, ayant été instruit «aux pieds de Gamaliel,» qui, selon les Actes des apôtres, avait dit dans le conseil des Juifs : «Pourquoi vous embarrasser de ce que font ces gens-là ? Car si ce qu'ils prêchent est l'ouvrage de Dieu, vous ne sauriez le détruire, et si c'est l'ouvrage de l'homme, il tombera de lui-même.» Or, quoique saint Paul eût une connaissance parfaite des saintes Ecritures, qu'il fût naturellement éloquent, et qu'il possédât le don de parler plusieurs langues, comme il s'en glorifie lui-même au Seigneur, en disant : «Je loue mon Dieu de ce que j'ai le don des langues plus que vous tous,» cependant il ne pouvait pas s'exprimer en grec d'une manière digne de la majesté et de la grandeur de nos mystères. Ainsi Tite lui servait d'interprète, de même que saint Marc en servait à saint Pierre, sur les relations duquel il a écrit son Evangile. Aussi voyons-nous que les deux épîtres qu'on attribue à saint Pierre sont d'un style et d'un tour bien différent; ce qui fait juger qu'il a été obligé quelquefois de se servir de différents interprètes.

Saint Paul ayant donc eu le chagrin de ne point rencontrer à Troade celui par la bouche duquel il devait y prêcher l'Evangile, il prit le parti de passer en Macédoine, où un Macédonien, qui lui avait apparu pendant la nuit, l'avait invité d'aller, en lui disant : «Passez en Macédoine, et venez nous secourir.» Il espérait aussi y trouver Tite, et d'ailleurs il avait dessein d'y visiter les frères ou de s'exposer à la persécution des infidèles; car c'est ce qu'il veut dire par ces paroles : «Cependant je rends grâce à Dieu qui nous fait toujours triompher en Jésus Christ, et qui répand par nous en tous lieux l'odeur de la connaissance de son nom. Il nous fait triompher,» c'est-à-dire : «il triomphe de nous,» ou bien : «il triomphe par nous,» selon ce que dit l'Apôtre dans un autre endroit «Dieu nous fait servir de spectacle au monde, aux anges et aux hommes.» C'est ce qui lui fait dire dans la suite : «Étant venus en Macédoine, nous n'avons eu aucun relâche selon la chair, mais nous avons toujours eu à souffrir; ce n'a été que combats au dehors et que frayeurs au dedans. Mais Dieu, qui console les humbles et les affligés, nous a consolés par l'arrivée de Tite, et non seulement par son arrivée, mais encore par la consolation qu'il a lui-même reçue de vous.» Ayant donc pris congé des habitants de Troie ou de Troade, il alla en Macédoine dans l'espérance d'y trouver Tite, et de se servir de lui dans les fonctions de son ministère; mais il est aisé de juger qu'il ne l'y rencontra pas, et que Tite n'y arriva qu'après que saint Paul eut essuyé bien des peines et des persécutions. Comme donc il avait eu beaucoup à souffrir avant l'arrivée

de Tite, il rend grâces à Dieu, au nom de Jésus Christ qu'il prêchait aux nations, de ce qu'il avait bien voulu se servir de lui pour faire triompher son fils. En effet, les tourments que souffrent les martyrs, le sang qu'ils répandent pour le nom de Jésus Christ, la joie qu'ils font paraître au milieu des plus cruels supplices, tout cela est un triomphe pour Dieu. Lorsqu'on voit les martyrs soutenir avec tant de constance l'horreur et la cruauté des plus horribles tourments, et mettre toute leur joie dans les supplices qu'on leur fait souffrir, l'odeur de la connaissance de Dieu se répand parmi les gentils, et l'on se sent convaincu par le témoignage de sa propre conscience que, si l'Évangile n'était pas véritable, il ne se trouverait jamais personne qui voulût répandre son sang pour sa défense. Car ce n'est point parmi les délices et les plaisirs du monde, parmi les soins qu'on se donne pour amasser des richesses, parmi les douceurs d'une vie molle et tranquille que l'on confesse le nom de Jésus Christ : c'est dans les prisons, dans les plaies, dans les persécutions, dans la nudité, dans la faim et dans la soif. Voilà ce qui fait le triomphe de Dieu et la victoire des apôtres.

Mais comme on pourrait faire à saint Paul cette objection : Comment donc se peut-il faire que tous n'aient pas cru en Jésus Christ ? cet apôtre, selon sa coutume, la prévient et la réfute en cette manière. Il est vrai que nous sommes devant Dieu la bonne odeur du nom de Jésus Christ, et que l'Évangile que nous prêchons, semblable à un agréable parfum, se répand de tous côtés; mais parce que Dieu a laissé aux hommes l'usage de leur libre arbitre afin que, faisant le bien volontairement et non point par nécessité, il puisse récompenser les fidèles et punir les incrédules, il arrive que l'odeur que nous répandons, quoique bonne de sa nature, donne ou la vie ou la mort, selon les bonnes ou les mauvaises dispositions de ceux qui reçoivent ou qui rejettent l'Évangile; en sorte que ceux qui croient en Jésus Christ se sauvent, et que ceux qui ne croient pas en lui se perdent sans ressource. Au reste il ne faut pas s'étonner que la prédication de l'apôtre saint Paul ait produit parmi les peuples des effets si différents, puisque l'Évangile dit de Jésus Christ même : «Cet enfant est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être en butte à la contradiction des hommes.» Qu'un lieu soit net ou qu'il soit sale, il reçoit également les rayons du soleil, et cet astre, sans intéresser la pureté de sa lumière, la répand indifféremment et sur les fleurs et sur le fumier. Il en est de même de la bonne odeur de Jésus Christ : quoiqu'elle ne puisse changer de nature ni cesser d'être ce qu'elle est, néanmoins elle devient pour les fidèles un principe de vie et pour les incrédules un principe de mort; non pas de cette mort corporelle qui nous est commune avec les bêtes, mais de cette mort spirituelle dont il est écrit : «L'âme qui aura péché mourra elle-même.» Par cette vie que la bonne odeur de Jésus Christ donne aux fidèles il ne faut pas plus entendre ce souffle qui nous anime, et qui est le principe de toutes nos actions et de tous nos mouvements, mais cette vie dont parle le prophète-roi lorsqu'il dit : «Je crois fermement voir les bien du Seigneur dans la terre des vivants,» (car Dieu est le Dieu des vivants et non point des morts) et dont saint Paul a dit : «Notre vie est cachée en Dieu avec Jésus Christ; mais lorsque Jésus Christ qui est notre vie viendra à paraître, alors nous paraîtrons aussi avec lui dans la gloire.»

Or ne pensez pas, ô Corinthiens, dit l'Apôtre, qu'il importe peu que les uns reçoivent la vérité que nous prêchons et que les autres la rejettent, que ceux-ci meurent d'une mort véritable et que ceux-là vivent de cette vie qui dit elle-même : «Je suis la vie;» car si nous n'avions pas annoncé l'Évangile, les incrédules n'auraient pas reçu la mort ni les fidèles la vie, parce qu'il n'est pas aisé de trouver un homme digne d'annoncer les merveilles de Jésus Christ, et qui dans les fonctions de son ministre ne cherche point sa propre gloire, mais celle de celui qu'il prêche. Lorsque saint Paul dit qu'il ne ressemble pas à plusieurs qui font un trafic de la parole de Dieu, il fait voir qu'il y en a beaucoup «qui s'imaginent que la piété leur doit servir de moyen pour s'enrichir,» qui n'ont en vue dans tout ce qu'ils font qu'un honteux intérêt, et «qui dévorent les maisons des veuves;» mais que pour lui il prêche l'Évangile «avec une entière sincérité, comme de la part de Dieu,» et en présence de celui qui l'a envoyé; ne prêchant qu'en Jésus Christ et pour Jésus Christ, et n'ayant en vue dans son ministère que de faire triompher Jésus Christ et de procurer sa gloire.

Il faut observer ici que l'Apôtre nous marque à la fin de ce chapitre le mystère de la très sainte Trinité lorsqu'il dit : «Nous prêchons l'Évangile de la part de Dieu, dans le saint Esprit, en la présence de Dieu le Père, et au nom de Jésus Christ.» Nous avons dit, que saint Paul alla de Troade en Macédoine : en voici la preuve tirée des Actes des apôtres : «Ayant passé la Lysie, ils descendirent à Troade, où Paul eut la nuit cette vision : un homme de Macédoine se présenta devant lui, et lui fit cette prière : «Passez en Macédoine, et venez nous secourir.» Aussitôt qu'il eut eu cette vision nous nous disposâmes à passer en Macédoine, ne doutant point que Dieu ne nous y appelât pour y prêcher l'Évangile.»

Douzième question

Comment doit-on entendre ces paroles de l'apôtre saint Paul dans sa première épître aux Thessaloniens : «Que le Dieu de paix vous sanctifie lui-même en toute manière, afin que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps, se conservent sans tache pour l'avènement de notre Seigneur Jésus Christ ?»

Quoique cette question soit très fameuse, il faut néanmoins l'expliquer en peu de mots. Saint Paul avait dit un peu auparavant : «N'éteignez pas l'esprit.» Si nous comprenons bien le véritable sens de ces paroles, nous comprendrons en même temps quel est cet esprit que nous devons conserver sans tache avec l'âme et le corps pour le jour de l'avènement du Seigneur; car qui pourrait croire que le saint Esprit puisse s'éteindre comme une flamme, qui étant éteinte cesse d'être ce qu'elle était ? qui pourrait s'imaginer qu'on puisse détruire cet Esprit saint, qui dans l'ancienne loi disait par la bouche d'Isaïe, de Jérémie et des autres prophètes : «Voici ce que dit le Seigneur,» et qui dans la nouvelle a dit par le prophète Agabus : «Voici ce que dit le saint Esprit.» «Il y a plusieurs sortes de dons spirituels, mais il n'y a qu'un même Esprit; il y a plusieurs sortes de ministères, mais il n'y a qu'un même Seigneur; il y a plusieurs sortes d'opérations surnaturelles, mais il n'y a qu'un même Dieu qui opère tout en tous. Or les dons du saint Esprit qui se font connaître au dehors sont donnés à chacun pour l'utilité de l'Eglise : l'un reçoit du saint Esprit le don de parler dans une autre sagesse; un autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science; un autre reçoit la foi par le même Esprit, un autre le don de faire des miracles; un autre reçoit du même Esprit la grâce de guérir les maladies, un autre le don de prophétie, un autre le discernement des esprits. Or c'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant ces dons à un chacun selon qu'il lui plait.» C'était cet Esprit dont David appréhendait d'être privé lorsqu'il disait à Dieu : «Ne retirez pas de moi votre Esprit saint.» Quand Dieu le retire, cet Esprit, il ne l'éteint pas quant à sa substance, mais il l'éteint pour les âmes qu'il prive de sa lumière. Pour moi, je crois que par ces paroles : «N'éteignez pas l'Esprit,» l'Apôtre veut dire la même chose que par celles-ci : «Conservez-vous dans la ferveur de l'Esprit,» car l'Esprit ne s'éteint jamais dans une âme dont la ferveur ne s'est point ralentie par l'habitude du crime ni par les refroidissements d'une charité tiède et languissante.

«Que le Dieu de paix» donc «vous sanctifie en toutes manières» ou, «en toutes choses,» ou plutôt selon la force du texte grec, «vous donne une sainteté pleine et parfaite.» Il l'appelle «Dieu de paix,» parce que nous avons été réconciliés avec lui par Jésus Christ, «qui est notre paix, qui des deux peuples n'en a fait qu'un,» et qui, comme dit l'Apôtre dans un autre endroit, est la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment, qui garde les cœurs et les pensées des saints.» Or celui qui a été sanctifié, et qui est parfait en toutes choses, conserve «son esprit, son âme on corps sans tache pour le jour de l'avènement du Seigneur;» son corps s'il emploie membres aux usages auxquels ils sont destinés, s'il se sert par exemple de ses mains pour travailler, de ses pieds pour marcher, de ses yeux pour voir, de ses oreilles pour entendre, de ses dents pour manger, de son estomac pour digérer les viandes, de son ventre pour se décharger des superfluités de la nature, vu si tous les membres de son corps sont entiers et parfaits. Mais est-il croyable que saint Paul fasse des vœux au ciel pour que Jésus Christ, au jour du jugement, trouve les corps des fidèles en leur entier ? la mort ne les réduira-t-elle pas tous en poussière ? ou s'il s'en trouve encore quelques-uns, comme certains auteurs le prétendent, qui soient encore vivants et animés, n'auront-ils pas toujours quelque chose de défectueux, particulièrement les corps des martyrs et de ceux à qui l'on aura arraché les yeux ou coupé le nez et les mains pour la cause de Jésus Christ ? Ce que l'Apôtre donc entend par un «corps entier» est celui comme je l'ai dit déjà ailleurs, «qui, demeurant attaché à la tête et au chef qui unit et lie toutes les parties de et corps, s'entretient et s'augmente pour l'administration du corps de Jésus Christ.» Or ce corps n'est autre que l'Eglise, et quiconque aura une union étroite avec le chef de ce corps et avec tous les autres membres qui le composent conservera son corps tout entier, autant que la fragilité humaine le peut permettre. C'est de la sorte qu'on doit conserver l'intégrité de l'âme, qui peut dire : «Bénissez, mon âme, le Seigneur qui guérit toutes vos infirmités,» et dont il est écrit : «Il a envoyé sa parole, et il les a guéris.» Nous conservons aussi l'intégrité de l'esprit lorsque nous ne nous égarons point dans les choses spirituelles; que nous vivons de l'esprit; que nous suivons avec docilité les mouvements et les impressions de l'esprit; que nous mortifions par l'esprit les œuvres, de la chair, et que nous produisons les fruits de l'esprit, je veux dire : la charité, la joie, la paix, etc.

Voici encore une autre explication que l'on peut donner aux paroles de l'apôtre saint Paul. Salomon nous ordonne de «décrire et trois manières» les maximes qu'il nous enseigne et de le

faire «avec science et avec attention, afin de pouvoir répondre selon la vérité à ceux qui nous interrogent.» Nous pouvons décrire dans notre coeur «en trois manières,» les maximes et les règles que nous prescrit l'Écriture sainte : premièrement selon le sens littéral et historique; secondement selon le sens moral; et enfin, selon le sens spirituel. Dans le sens littéral nous nous attachons simplement aux faits et nous suivons l'histoire pied à pied, selon l'ordre dans lequel elle est écrite; dans le sens moral nous quittons la lettre pour prendre des idées plus grandes et plus nobles, appliquant au règlement de nos moeurs et à notre propre édification tout ce qui s'est fait d'une manière charnelle parmi le peuple juif; dans le sens spirituel nous nous élevons à quelque chose encore de plus sublime, nous détachant de toutes les choses de la terre, nous occupant uniquement des choses du ciel et de la félicité qui nous est préparée, et regardant tous les biens de la vie présente comme une ombre en comparaison du bonheur solide que nous devons posséder un jour. Or Jésus Christ sanctifiera par sa paix et rendra parfaits ceux qu'il trouvera dans cette heureuse situation, c'est-à-dire uniquement occupés du soin de conserver l'intégrité de leur corps, de leur âme et de leur esprit, et d'acquérir une parfaite connaissance de la vérité et de cette triple science dont parle Salomon.

Plusieurs, s'attachant simplement à la lettre, entendent de la résurrection ce que dit l'apôtre saint Paul, que nous devons «conserver sans tache notre esprit, notre âme et notre corps pour le jour de l'avènement du Seigneur.» Quelques-uns prétendent prouver par ce passage que l'homme est composé de trois sortes de substances : d'un esprit, qui est le principe de ses sentiments et de ses pensées; d'une âme, qui est la source de sa vie; et d'un corps, qui lui sert d'instrument pour toutes les actions extérieures. Il y en a d'autres qui prétendent que l'homme n'est composé que d'une âme et d'un corps, et que cet esprit qu'on y ajoute n'est point une substance mais un certain principe qui, selon les différents effets qu'il produit, est appelé tantôt esprit, tantôt sentiment, tantôt pensée; car il n'y a pas dans l'homme autant de différentes substances qu'on leur donne de noms différents. Et lorsqu'on leur oppose ce passage de l'Écriture : «Esprits et âmes des justes, bénissez le Seigneur,» ils le rejettent en disant qu'il ne se trouve point dans le texte hébreu. Pour moi, comme je l'ai déjà dit, je crois que par cet esprit qui «se conserve sans tache avec l'âme et le corps» on ne doit point entendre le saint Esprit; dont la substance ne saurait périr, mais ses dons et ses grâces, qui s'allument ou s'éteignent en nous selon le bon ou le mauvais usage que nous en faisons.

PARTIE 2

A ALGASIA

Mon fils Apodemius a parfaitement rempli ⁶ la signification de son nom en s'exposant à une si longue navigation pour nous venir voir. Il est parti des bords de l'Océan et des extrémités des Gaules, et ayant laissé sur sa route la ville de Rome, il est venu chercher à Bethléem le pain du ciel, afin de s'en rassasier et de pouvoir dire : «Mon coeur a produit une excellente parole; c'est au roi suprême que j'adresse et que je consacre mes ouvrages.» Il m'a donné de votre part un petit mémoire qui contient plusieurs difficultés très considérables que vous me proposez. En les lisant, vous m'avez paru remplie de l'esprit et du zèle de la reine de Saba, qui «vint des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon.» Ce n'est pas que je me compare à ce prince qui a surpassé en sagesse tous les hommes qui ont été et avant et depuis lui; mais pour vous, on doit vous appeler «reine de Saba,» puisque le péché ne règne point dans votre corps mortel, et que tournant du côté de Dieu toutes les affections de votre coeur, vous méritez d'entendre de sa bouche ⁷ : «Tournez-vous vers moi, ma Sunamite, tournez-vous vers moi;» car le mot Saba signifie en notre langue : conversion.

J'ai encore remarqué que les questions que vous me proposez ne sont que sur l'Évangile et sur les épîtres de saint Paul, ce qui fait voir ou que vous ne lisez guère l'Ancien Testament, ou que vous ne l'entendez pas trop bien. Il faut avouer qu'il est si rempli de difficultés et de figures qu'il n'y a aucun endroit qui n'ait besoin d'explication. Semblable à cette porte orientale d'où se lève la véritable lumière, et par laquelle le grand prêtre a coutume d'entrer et de sortir, il demeure toujours fermé, et n'est ouvert qu'à Jésus Christ, «qui a la clef de David, qui ouvre et personne ne ferme qui ferme et personne n'ouvre.» S'il daigne vous ouvrir, vous entrerez dans sa chambre et, vous direz : «Le roi m'a fait entrer dans son appartement.»

Au reste je m'étonne que vous abandonniez une source très pure dont vous êtes si proche, pour venir puiser de l'eau dans notre petit ruisseau; et que laissant les eaux de Siloé, «qui coulent paisiblement et en silence,» vous souhaitiez de boire des eaux de Silior, qui sont sales et bourbeuses par le mélange et la contagion des vices du siècle. Vous avez dans votre province le saint prêtre Aletius ⁸ qui peut vous expliquer de vive voix, et avec cette sagesse et cette éloquence qui lui sont si naturelles, les difficultés que vous me proposez, si ce n'est peut-être que vous n'aimiez mieux des marchandises qui viennent de loin, et que vous n'ayez envie de goûter des viandes apprêtées de ma main. Car les goûts sont différents : les uns, aiment ce qui est un peu amer; ceux-ci rétablissent leur estomac par les acides; ceux-là le fortifient par quelque chose de salé. J'en ai vu plusieurs qui ont fait passer des soulèvements de coeur et des étourdissements de tête par un antidote qu'on appelle *picra*,⁹ guérissant ainsi, selon Hippocrate, les contraires par les contraires. Ayez donc soin de corriger par la douceur qu'Aletius a coutume de mettre dans ses discours l'amertume que vous trouverez dans le mien, de jeter le bois de la croix dans les eaux de Mara, et de relever par la force et la vivacité du style de ce jeune ecclésiastique ce qu'il y a de trop faible et de trop languissant dans celui d'un vieillard comme je suis, afin que vous puissiez chanter avec joie : «Que vos paroles me paraissent douces ! Elles le sont plus que le miel ne l'est à ma bouche.»

⁶ Saint Jérôme fait allusion au grec *apodemos*, qui veut dire : pèlerin, voyageur.

⁷ La vulgate porte : «Revenez, revenez ! O Sunamite !»

⁸ Il y a quelque apparence que cet Aletius est celui à qui saint Paulin adressa une lettre qui est la trente-troisième de sa collection. Il était frère de Moirent, évêque de Cahors, auquel il succéda, comme on en peut juger par Grégoire de Tours, liv. 2, chap. 15, de son *Histoire*. Cela fait voir aussi qu'Hedibia et Algasia étaient de Guienne.

⁹ Du mot grec *pikros*, qui veut dire : amer.

Première question

Pourquoi saint Jean envoie-t-il ses disciples au Sauveur, lui demander s'il est celui qui doit venir ou s'ils doivent en attendre un autre, puisqu'il avait dit lui-même en montrant Jésus Christ : «Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde ?»

J'ai traité cette question à fond dans mes commentaires sur saint Matthieu, et puisque vous me la proposez, il est aisé de juger que vous n'avez pas cet ouvrage. Il ne faut pourtant pas la passer ici sous silence, et je vais vous l'expliquer en peu de mots. Lorsque saint Jean, du fond de sa prison et au milieu de ses chaînes, envoie ses disciples vers Jésus Christ, c'est plutôt pour le leur faire connaître que pour s'informer lui-même s'il était le véritable Messie. Convaincu qu'Hérode doit lui faire trancher la tête, il veut engager ses disciples à suivre celui qu'il reconnaissait lui-même, comme il paraît par sa demande, pour le maître de tous les hommes; car il était impossible qu'il ne connût pas celui qu'il avait montré à ceux qui ne le connaissaient pas,» et dont il avait dit : «L'époux est celui à qui est l'épouse. Je ne suis pas digne de porter ses souliers. Il faut qu'il croisse, et moi que je diminue;» et à qui le Père éternel avait rendu ce témoignage éclatant : «Celui-ci est mon fils bien-aimé dans lequel j'ai mis mon affection.»

On peut encore expliquer en cette manière ces paroles de saint Jean : «Êtes-vous celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre ?» C'est-à-dire : Je sais bien que c'est vous qui êtes venu pour ôter les péchés du monde; mais comme je dois bientôt descendre dans les enfers, je vous prie de me dire si vous y descendrez aussi, ou si l'on ne peut croire sans impiété que le fils de Dieu s'abaisse jusque-là, et si vous en enverrez un autre. Ce qui m'oblige à vous faire cette demande, c'est afin d'annoncer votre venue à ceux qui sont dans les enfers, en cas que vous y descendiez, de même que je l'ai annoncée aux hommes sur la terre; car vous êtes venu pour nous rendre la liberté et pour rompre les chaînes des âmes, captives.

Jésus Christ, qui savait quel était le dessein de Jean-Baptiste dans la demande qu'il lui faisait, lui répond plus par ses œuvres que par ses paroles : «Allez dire à votre maître,» dit-il à ses disciples, «que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont guéris, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent;» et, ce qui est encore plus important «que l'Évangile est annoncé aux pauvres,» c'est-à-dire à ceux qui le sont, ou par une véritable indigence, ou par un détachement parfait des choses de la terre; de manière que tous sont appelés au salut sans aucune distinction ni du riche ni du pauvre. Jésus Christ ajoute : «Et heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale et de chute;» ce qui regarde non pas saint Jean, mais ses disciples, qui étaient déjà venus trouver le Sauveur pour lui dire : «Pourquoi les pharisiens et nous jeûnons nous souvent, et que vos disciples ne jeûnent point ?» et qui avaient dit aussi à saint Jean «Maître, les disciples de celui à qui vous avez rendu témoignage sur les bords du Jourdain donnent le baptême, et plusieurs personnes vont à lui;» par où ils font assez voir que leur cœur était déchiré par une envie secrète que leur inspirait la grandeur des miracles que faisait Jésus Christ, jaloux qu'ils étaient de ce que celui qui avait été baptisé par saint Jean entreprenait lui-même de baptiser les autres, et attirait à lui plus de monde que leur maître.

Mais de peur que le peuple ne prit le change et n'attribuât à saint Jean ce reproche qui ne regardait que ses disciples, Jésus Christ fait publiquement son éloge en disant à ceux qui étaient autour de lui : «Qu'êtes vous allés voir dans le désert ? un roseau agité du vent ? Encore qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Un homme vêtu avec luxe et avec mollesse ? etc.,» c'est-à-dire : Êtes-vous allés au désert dans l'espérance de voir un homme aussi inconstant et aussi fragile que l'est «un roseau agité des vents ?» un homme qui balance aujourd'hui à reconnaître celui dont il a déjà fait l'éloge ? et qui après avoir dit de lui : «Voici l'Agneau de Dieu,» lui demande maintenant s'il est celui qui devait venir ou si l'on doit en attendre un autre ? Et parce que tous ceux qui ne débitent qu'une fausse doctrine n'ont en vue qu'un gain honteux et sordide et ne cherchent que la vaine estime des hommes, afin de faire servir à leurs propres intérêts leur réputation et leur gloire, Jésus Christ fait voir qu'un homme qui, comme saint Jean, n'est vêtu que d'un habit de poil de chameau, est incapable de se laisser séduire par la flatterie; que n'ayant pour toute nourriture que des sauterelles et du miel sauvage, les richesses et les délices de la terre ne doivent avoir aucun attrait pour lui; et que la vie dure et austère qu'il mène ne peut s'accommoder du faste et de la mollesse qui règnent à la cour et dans les palais des rois, où l'on ne voit ordinairement que des gens vêtus de pourpre, de lin et de soie, et qui ne cherchent dans leurs habits que ce qui peut flatter leur luxe et leur délicatesse.

Jésus Christ ajoute que saint Jean est non seulement un prophète qui a coutume de prédire les choses à venir, mais même plus que prophète, parce qu'il a montré au doigt celui que les prophètes ont prédit et qu'il a dit de lui : «voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde.» Et

ce qui le rend encore plus recommandable, c'est que cette qualité de prophète se trouve relevée en lui par l'honneur qu'il a eu de baptiser Jésus Christ; car après lui avoir dit : «C'est vous qui devez me baptiser,» il le baptisa non point par aucun droit d'autorité et de supériorité sur le Sauveur, mais avec l'humble docilité d'un disciple et la crainte respectueuse d'un serviteur. Quand le Sauveur dit ensuite «qu'entre ceux qui sont nés de femmes il n'y en a point eu de plus grand que saint Jean,» il donne assez à entendre que la naissance qu'il a reçue d'une Vierge l'élève au-dessus de son précurseur, et même que le plus petit des anges surpasse, en dignité tous les hommes qui vivent sur la terre car les hommes deviennent semblables aux anges, mais les anges ne deviennent pas hommes comme se l'imaginent ¹⁰ certains visionnaires dont la tête n'est remplie que de songes et de chiffres.

A cet éloge que le Sauveur fait de saint Jean-Baptiste l'on doit ajouter qu'il avait déjà prêché le baptême de pénitence en disant : «Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche.» De là vient que depuis sa prédication «le royaume des cieux se prend par violence;» en sorte que l'homme, qui est né semblable aux autres animaux de la terre, s'élevant au-dessus de la bassesse de son origine, tâche de devenir semblable aux anges et de s'établir une demeure dans le ciel. «Les prophètes, aussi bien que la loi, ont prophétisé jusqu'au temps de saint Jean;» non pas que saint Jean soit la fin de la loi et des prophètes, mais parce que les prophètes n'ont eu en vue dans leurs prédictions que celui à qui saint Jean a rendu témoignage. Jean-Baptiste, selon le sens mystérieux de la prophétie de Malachie; «est aussi lui-même cet Élie qui doit venir;» non qu'Élie et Jean-Baptiste n'aient eu qu'une même âme, comme quelques hérétiques se l'imaginent mais parce que saint Jean a été rempli de la grâce et de l'esprit d'Élie, qu'il a porté une ceinture de cuir comme Élie, qu'il a passé sa vie comme Élie dans le fond des déserts, qu'il a été persécuté par Hérodiade, de même qu'Élie l'avait été par Jézabel, et que, comme ce prophète doit être le précurseur du second avènement de Jésus Christ, de même saint Jean l'a été du premier, annonçant la venue du Sauveur non-seulement par ses prédications dans le désert, mais encore par ses tressaillements dans le sein de sa mère.

¹⁰ Saint Jérôme veut parler des origénistes.

Seconde question

Comment doit-on entendre ce passage de saint Matthieu : «Il ne brisera point le roseau cassé, et il n'achèvera point d'éteindre la mèche qui fume encore ?»

Pour bien comprendre le véritable sens de ces paroles, il faut rapporter ici dans toute son étendue ce passage que saint Matthieu a tiré d'Isaïe, et même les paroles de ce prophète, tant selon les Septante que selon le texte hébreu, auquel les versions de Théodotien, d'Aquila et de Symmaque sont entièrement conformes. Voici donc comment cette prophétie est rapportée par saint Matthieu, qui est le seul des quatre évangélistes qui s'en soit servi. «Jésus, sachant que les pharisiens avaient formé le dessein de le perdre, se retira de ce lieu-là, et beaucoup de personnes l'ayant suivi, il les guérit tous, et il leur commanda de ne le point découvrir, afin que cette parole du prophète Isaïe fût accomplie : «Voici mon serviteur que j'ai élu, mon bien-aimé dans qui mon âme a mis toute son affection. Je ferai reposer sur lui mon Esprit, et il annoncera la justice aux nations. Il ne disputera point, il ne criera point, et personne n'entendra sa voix dans les rues. Il ne brisera point le roseau cassé, et il n'achèvera point d'éteindre la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il fasse triompher la justice, et les nations espéreront en son nom.»

Voici ce que porte la version des Septante : «Jacob est mon serviteur; je le prendrai sous ma protection. Israël est mon peuple choisi; mon âme s'est déclarée en sa faveur. J'ai mis mon esprit sur lui, il annoncera la justice aux nations. Il ne criera point, il n'abandonnera personne, et on n'entendra point sa voix au dehors. Il ne foulera point aux pieds le roseau qui est déjà rompu, et il n'achèvera point d'éteindre la mèche qui fume encore; mais il rendra la justice selon la vérité. Il paraîtra avec éclat et ne sera point brisé, jusqu'à ce qu'il ait établi sur la terre le règne de la justice, et les nations espéreront en son nom.»

Pour moi, j'ai traduit cet endroit sur le texte hébreu en cette manière : «Voici mon serviteur; je le prendrai sous ma protection; c'est moi qui l'ai choisi; mon âme a mis en lui son affection. J'ai répandu mon esprit sur lui; il annoncera la justice aux nations. Il ne criera point; il n'aura point d'égard à la condition des personnes et il ne fera point entendre sa voix au-dehors. Il ne foulera point aux pieds le roseau brisé, et il n'achèvera point d'éteindre la mèche qui fume encore. Il rendra la justice selon la vérité. Il ne sera point d'une humeur brusque et chagrine, jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre; et les îles espéreront en sa loi.»

Tout cela fait voir que l'évangéliste saint Matthieu n'a pas cru devoir préférer au texte hébreu l'autorité des Septante, mais qu'étant hébreu de nation et très savant dans la loi du Seigneur, il a enseigné aux gentils ce qu'il avait lu dans l'hébreu. Car si l'on s'arrête à la version des Septante qui porte : «Jacob est mon serviteur; je le prendrai sous ma protection. Israël est mon peuple choisi : mon âme s'est déclarée en sa faveur,» comment pourrions-nous concevoir que ce qui a été prédit de Jacob et d'Israël a été accompli en la personne de Jésus Christ ? Ce n'est pas seulement en cette occasion que saint Matthieu s'est attaché au texte hébreu préférablement à la version des Septante; il en a encore usé de même dans un autre endroit où il dit : «Je rappellerai mon fils de l'Égypte;» au lieu que les Septante ont traduit «Je rappellerai ses enfants, de l'Égypte.» Il paraît clairement que cela ne peut convenir au Sauveur, et qu'il faut dans cet endroit suivre la vérité hébraïque, car le prophète ajoute immédiatement après : «Ils ont immolé à Baal.» Quant à ces paroles d'Isaïe qui ne se trouvent point dans la citation de saint Matthieu : «Il paraîtra avec éclat, et il ne sera point brisé, jusqu'à ce qu'il ait établi sur la terre le règne de la justice,» je crois que ce mécompte est arrivé par la faute du premier copiste, qui, ayant trouvé deux versets de suite qui finissaient l'un et l'autre par le mot «justice,» a pris le dernier pour le premier et a passé tout ce qui est entre deux. Saint Matthieu, s'attachant plus au sens qu'aux mots, a encore traduit ces paroles du texte hébreu : «Et les îles espéreront en sa loi,» par celles-ci : «Et les nations espéreront en son nom.» Sur quoi il faut remarquer que, dans tous les passages que les évangélistes et les apôtres citent de l'Ancien Testament; ils s'attachent toujours plus au sens qu'aux paroles, et que lorsqu'il y a de la différence entre le texte hébreu et la version des Septante, ils expriment en leur manière le sens de l'hébreu.

Le Sauveur donc, selon la nature humaine dont il a bien voulu se revêtir, est appelé : le serviteur du Dieu tout-puissant, et c'est à lui que le Père éternel adresse ces paroles dans un autre endroit : «C'est beaucoup pour vous que vous me serviez pour réunir les tribus de Jacob.» Il est cette «vigne de force;» qui veut dire choisie; il est ce Fils bien-aimé en qui Dieu a mis toutes les affections de son âme. Ce n'est pas que Dieu ait une «âme,» mais le prophète a voulu exprimer par ce mot toute l'affection et toute la tendresse que Dieu a pour son fils. Au reste il ne faut point s'étonner qu'on se serve du mot «âme» pour exprimer les affections de Dieu, puisque dans un sens moral, et selon les différentes manières d'expliquer l'Écriture sainte, on lui attribue aussi toutes les parties du corps humain.

«Il a mis» aussi «son esprit sur lui,» c'est-à-dire : «un esprit de sagesse et d'intelligence, un esprit de conseil et de force, un esprit de science et de piété et de la crainte du Seigneur,» cet esprit enfin qui descendit sur lui sous la forme d'une colombe, selon ce que Jean-Baptiste nous assure avoir ouï de la bouche même de Dieu le Père : «Celui sur qui vous verrez descendre et demeurer le saint Esprit est celui qui baptise dans le saint Esprit; et il annoncera la justice aux nations,» selon ce qui est écrit dans les psaumes : «Ô Dieu, donnez au roi la droiture de vos jugements, et au fils du roi la lumière de votre justice;» et selon ce que Jésus Christ lui-même dit dans l'Evangile : «Le Père ne juge personne, mais il a donné tout pouvoir de juger au Fils. Il ne disputera point;» car il s'est laissé conduire comme un agneau pour être immolé. «Il ne disputera point» pour séduire ses auditeurs. «Il ne criera point,» selon ce que dit l'apôtre saint Paul : «Que toute dispute, toute colère, toute aigreur soient bannies d'entre vous. «Il ne criera point,» parce qu'Israël, au lieu de faire rendre la justice, a fait crier ceux qui étaient dans l'oppression. «Et personne n'entendra sa voix au dehors» ou «dans les rues;» car toute la gloire de la fille du roi lui vient du dedans, et la porte qui conduit à la vie est petite et étroite. On n'entendra donc point sa voix dans ces places publiques où la sagesse, sans entrer dans les voies larges et spacieuses du péché, parle avec assurance aux pécheurs et condamne hautement leurs égarements, employant pour instruire ceux qui sont dehors non pas ses expressions naturelles, mais les énigmes et les paraboles. «Il ne brisera point, le roseau cassé,» ou, comme porte la version des Septante : «Il ne foulera point aux pieds le roseau qui est déjà rompu.» Par ce roseau cassé, qui autrefois servait à chanter les louanges du Seigneur, on doit entendre : le peuple d'Israël, qui, ayant heurté contre la pierre angulaire et s'étant laissé tomber dessus, s'y est malheureusement brisé. Aussi est-ce de lui que le prophète-roi a dit «Réprimez, Seigneur, ces bêtes sauvages qui habitent dans les roseaux.» Il est parlé aussi dans le livre de Josué du «torrent des roseaux,» dont Israël a préféré les eaux sales et bourbeuses à celles du Jourdain qui sont très pures et très claires. Comme ce peuple est retourné de coeur en Egypte, qu'il a souhaité de demeurer dans ce pays sale et marécageux, qu'il a soupiré après les melons, les oignons, l'ail, les concombres et les marmites d'Egypte, c'est avec justice que le prophète Isaïe l'appelle un «roseau cassé,» dont les éclats ne sont propres qu'à blesser la main de ceux qui s'appuient dessus; car celui qui, après la venue du Sauveur, abandonne l'esprit de l'Evangile pour s'arrêter comme le Juif à la lettre qui tue, se blesse lui-même par toutes les actions qu'il fait.

«Il n'achèvera point d'éteindre la mèche qui fume encore.» Le peuple gentil, que Dieu a uni à son Eglise, ayant éteint la lumière de la loi naturelle, vivait dans l'erreur, enveloppé d'épaisses ténèbres, et d'une fumée noire qui ne manque jamais d'être funeste à la vue; mais Jésus Christ, bien loin d'éteindre entièrement et de réduire en cendre cette mèche qui fumait encore, de cette petite étincelle prête à expirer il a excité un très grand embrasement; de manière qu'on a vu tout le monde brûler de ce feu qu'il est venu apporter sur la terre, et dont il souhaite que tous les coeurs soient embrasés. J'ai expliqué en peu de mots le sens moral de ces paroles dans mes commentaires sur saint Matthieu.

Ce divin Sauveur, qui n'a point brisé le roseau cassé ni éteint la mèche qui fumait encore, «a fait» aussi «triompher la justice,» parce que ses «jugements sont véritables et pleins de justice en eux-mêmes;» qu'il «est reconnu juste et sincère dans ses paroles, et qu'il demeure victorieux lorsqu'on veut juger de sa conduite.» La lumière de son Evangile brillera aussi toujours dans le monde, et quelque artifice qu'on emploie contre lui, il ne succombera jamais, «jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre» et qu'on voie l'accomplissement de cette parole de l'Evangile : «Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.» «Les nations espéreront en son nom,» ou bien : «Les îles espéreront en sa loi.» Comme les îles sont très souvent battues des vents et des tempêtes sans néanmoins en être renversées, semblables en cela à cette maison dont parle l'Evangile, qui est solidement établie sur la pierre, de même les Eglises qui espèrent en la loi ou au nom du Sauveur disent par la bouche du prophète Isaïe : «Je suis une ville forte, une ville qu'on ne saurait prendre d'assaut.»

Troisième question

Dans quel sens doit-on entendre ces paroles de saint Matthieu : «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même ?» Qu'est-ce que «renoncer à soi-même ?» ou comment celui qui suit le Sauveur renonce-t-il à lui-même ?

Voici ce que j'ai déjà dit sur cela en peu de mots dans mes commentaires sur saint Matthieu. Renoncer à soi-même, c'est quitter le vieil homme avec ses oeuvres, c'est-à-dire : «Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus Christ qui vit en moi;» c'est porter sa croix, et être mort et crucifié au monde. Suivre Jésus Christ crucifié, c'est regarder le monde comme mort et crucifié pour soi.

Voici maintenant ce que nous pouvons ajouter à cette explication. «Le Sauveur ayant dit à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrît beaucoup de la part des scribes, des docteurs de la loi et des princes des prêtres, et qu'il y fût mis à mort, Pierre, le prenant à part, commença à le reprendre en lui disant : «A Dieu ne plaise, Seigneur ! cela ne vous arrivera point;» mais Jésus se retournant lui dit : «Retirez-vous de moi, Satan; vous m'êtes un sujet de scandale, parce que vous n'avez point de goût pour les choses de Dieu, mais pour les choses de la terre.» En effet, ce n'était que par une crainte toute humaine que saint Pierre appréhendait de voir souffrir Jésus Christ. S'il avait craint pour son divin Maître lorsqu'il lui dit qu'il aurait beaucoup à souffrir et qu'il devait être mis à mort, il devait aussi se réjouir lorsqu'il lui entendit dire qu'il ressusciterait le troisième jour, et la gloire de la résurrection du Sauveur devait adoucir le chagrin qu'il avait de sa Passion et de sa mort.

Jésus Christ, ayant donc fait à saint Pierre une rude réprimande de ce qu'il craignait si fort pour lui, dit à tous ses disciples, ou, comme le rapporte saint Marc, il appela à lui le peuple avec ses disciples, ou, selon saint Luc, il dit à tous : «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive.» C'est-à-dire : Quiconque veut prendre le parti de Dieu ne doit point s'attendre à mener une vie douce et tranquille. Celui qui croit en moi doit répandre son sang; car c'est conserver sa vie pour l'autre monde que de la perdre en celui-ci. L'emploi d'une âme fidèle qui croit en Jésus Christ est de porter tous les jours sa croix et de renoncer à soi-même : un impudique qui embrasse la chasteté renonce par la continence à ses dissolutions et à ses débauches; une âme lâche et timide ne se reconnaît plus dès qu'elle vient à prendre des sentiments nobles et généreux; un homme injuste renonce à ses injustices lorsqu'il suit les règles que la justice lui prescrit; un insensé renonce à sa folie s'il confesse Jésus Christ, qui est la vertu et la sagesse de Dieu.

Pénétrés donc de ces importantes vérités, renonçons à nous-mêmes, non seulement dans le temps de la persécution et lorsqu'il s'agit de souffrir le martyre, mais encore dans toute notre conduite, dans toutes nos actions, dans toutes nos pensées, dans tous nos discours; renonçons à tout ce que nous avons été autrefois, et faisons voir que nous avons reçu en Jésus Christ une nouvelle naissance. Car le Seigneur a été crucifié afin que, croyant en lui et étant morts au péché, nous nous crucifiions aussi avec lui et que nous disions comme l'Apôtre : «Je suis crucifié avec Jésus Christ;» et derechef : «Mais pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par qui le monde est mort et crucifié pour moi, comme je suis mort et crucifié pour le monde !» Il faut que celui qui est crucifié avec Jésus Christ «désarme les principautés et les puissances, et triomphe d'elles sur la croix.» C'est pourquoi nous lisons dans l'Evangile de saint Matthieu que Simon le Cyrénéen porte la croix du Sauveur, qui, selon les autres évangélistes, l'avait portée le premier; en quoi cet homme était une figure de ceux qui devaient croire en Jésus Christ et se crucifier avec lui.

Quatrième question.

Que veut dire ce que nous lisons encore dans saint Matthieu : «Malheur aux femmes qui seront grosses ou nourrices en ce temps-là !» et : «Priez Dieu que votre fuite n'arrive point durant l'hiver ni au jour du sabbat ?»

L'explication de ce passage dépend de ce qui précède. Quand l'Évangile de Jésus Christ aura été prêché à toutes les nations, que la fin sera venue et qu'on verra dans le lieu saint l'abomination qui a été prédite par le prophète Daniel, «Alors,» dit le Sauveur, «que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient sur les montagnes; que ceux qui seront au haut du toit n'en descendent point pour emporter quelque chose de leur maison, et que ceux qui seront dans le champ ne retournent point pour prendre leur robe.» J'ai expliqué tout cela avec assez d'étendue dans mes commentaires sur saint Matthieu. Jésus Christ ajoute immédiatement après : «Malheur aux femmes qui seront grosses et nourrices en ce temps-là !» En quel temps ? lorsqu'on verra l'abomination dans le lieu saint; ce qui doit s'entendre à la lettre, comme tout le monde en convient, de la venue de l'Antichrist, qui excitera une persécution si cruelle que chacun sera obligé de prendre la fuite pour se dérober à sa fureur. Mais le malheur des femmes grosses et des nourrices, dans cette fatale conjoncture, est que leur grossesse ou les enfants qui seront encore à la mamelle, les empêcheront de fuir aisément.

Quelques-uns néanmoins entendent ce passage de la guerre, que Titus et Vespasien ont faite aux Juifs, et particulièrement des extrémités où la ville de Jérusalem se vit réduite lorsque ces princes l'assiégèrent. «Priez Dieu,» dit Jésus Christ, «que votre fuite n'arrive point durant l'hiver ou au jour du sabbat;» c'est-à-dire, comme l'expliquent ces auteurs : Faites en sorte que vous ne soyez pas obligés de vous enfuir dans les champs ni dans les déserts, surtout quand l'observation du sabbat vous met dans la nécessité ou de violer la loi si vous prenez la fuite, ou de tomber en la puissance de vos persécuteurs si vous voulez observer la loi.

Mais puisque le Sauveur, nous dit : «Que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes,» levons les yeux vers ces montagnes dont il est écrit dans les psaumes : «J'ai levé les yeux vers les montagnes d'où me doit venir du secours. Ses fondements sont posés sur les saintes montagnes. Jérusalem est environnée de montagnes, et le Seigneur est tout autour de son peuple;» et dans l'Évangile : «Une ville située sur une montagne ne peut être cachée.» Détachons-nous de la lettre; ôtons nos souliers comme Moïse pour monter sur la montagne de Sinaï, et disons avec lui : «Il faut que j'aie reconnu une merveille que je vois;» et alors nous pourrions comprendre que ces nourrices et ces femmes grosses dont parle l'Évangile sont la figure de ces âmes qui, ayant reçu la semence de la parole de Dieu, ont commencé à porter les premiers fruits d'une foi naissante, et qui disent avec le prophète Isaïe : «Nous avons conçu par votre crainte, Seigneur; nous avons été comme en travail, et nous avons enfanté l'esprit du salut que vous avez répandu sur la terre.» Car comme le sang que la femme reçoit dans son sein s'y forme peu à peu, et qu'on ne lui donne le nom d'homme que lorsque cette matière confuse, venant à se démêler, prend la forme et les parties qui conviennent au corps humain, de même si nous ne mettons pas en pratique les bonnes pensées que nous avons conçues; elles demeurent oisives dans notre cœur, et ne manquent point de périr et d'avorter dès que nous voyons l'abomination dans l'Église et le démon transformé en ange de lumière. C'était de ces premières semences ou de foi ou de vertu que parlait saint Paul lorsqu'il disait : «Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus Christ soit formé en vous.» Je crois que dans un sens spirituel l'on peut appliquer à ces âmes ce que dit le même apôtre : «La femme, ayant été séduite, est tombée dans la désobéissance; néanmoins, en mettant des enfants au monde les femmes se sauveront, si elles demeurent dans la foi, dans la charité, dans la sainteté et dans une vie bien réglée;» et si, après avoir reçu la semence de la parole de Dieu, ces âmes viennent à produire leur fruit, il faut qu'elles aient soin de le faire croître et de le nourrir de lait, jusqu'à ce qu'il soit capable d'une nourriture plus solide et qu'il ait atteint la maturité et la plénitude de l'âge de Jésus Christ. Car celui qui est encore à la mamelle ne sait ce que c'est que de suivre les règles de la justice, parce qu'il est encore enfant.

Ces âmes donc, qui n'ont point encore enfanté et qui n'ont pu nourrir le fruit qu'elles ont porté, ne manquent point de tomber et de se perdre dès qu'elles voient quelque hérésie s'élever dans l'Église, incapables qu'elles sont de se soutenir au milieu des tempêtes et des persécutions, particulièrement lorsqu'elles n'ont pas eu soin de faire de bonnes couvertures et de marcher dans les voies que Jésus Christ nous a marquées. C'est de cette abomination, que l'erreur et l'hérésie ont introduite dans l'Église, que saint Paul voulait parler lorsqu'il disait qu'un homme d'iniquité et ennemi de Dieu devait s'élever au-dessus de tout ce qui s'appelle Dieu et religion; qu'il aurait la témérité de s'asseoir dans le temple de Dieu et de se faire passer lui-même pour Dieu. Cet

homme de péché, animé de l'esprit de Satan, étouffe dans les âmes toutes les semences de la foi, fait périr et avortement fruit ou l'empêche de croître et d'arriver à un âge parfait. Ayons donc recours au Seigneur : prions-le de ne pas permettre que dans les commencements d'une foi naissante nous soyons exposés aux rigueurs de cet hiver dont il est écrit : «L'hiver est déjà passé, les pluies se sont dissipées;» ne languissons point dans une oisiveté criminelle; mais lorsque nous nous verrons en danger de faire naufrage, réveillons le Seigneur qui dort et disons-lui : «Maître, sauvez-nous; nous périssons.»

Cinquième question

Comment doit-on entendre ces paroles de saint Luc : «Ils ne voulurent point le recevoir, parce qu'il paraissait qu'il allait à Jérusalem ?»

Jésus Christ se hâtait d'aller à Jérusalem parce que «le temps où il devait être enlevé du monde étant proche,» il voulait célébrer la Pâques, selon ce qu'il avait dit à ses apôtres : «J'ai souhaité avec ardeur de manger cette Pâques avec vous avant que je souffre;» il voulait boire ce calice dont il avait dit : «Ne faut-il pas que je boive ce calice que mon Père m'a donné ?» Il voulait enfin sceller par la mort de la croix la doctrine qu'il avait enseignée, selon ce qu'il avait dit lui-même : «Quand j'aurai été enlevé de la terre, j'attirerai tout à moi.» Ce divin Sauveur était donc résolu d'aller à Jérusalem. Quelle résolution et quel courage ne faut-il pas avoir pour aller de son propre mouvement. C'est pour cela que Dieu, après avoir dit au prophète Ézéchiël : «Fils de l'homme, vous habitez au milieu des scorpions, mais ne les craignez point,» il ajoute aussitôt : «Regardez-les d'un visage ferme et assuré, car je vous ai donné un visage d'airain et un front de fer,» afin que si «le marteau de toute la terre» s'élevait contre lui, ce prophète, devenu semblable à une enclume très dure, pût lui résister et briser ce marteau dont il est était : «Comment celui qui était comme le marteau de toute la terre a-t-il été brisé et réduit en poudre ?»

«Et il envoya devant lui des personnes» ou «des anges pour annonce sa venue.» Il était de la dignité du Fils de Dieu de se faire servir par des anges. L'on peut dire aussi que l'Évangile donne ici aux apôtres le nom «d'anges» de même qu'il le donne ailleurs à saint Jean le Précurseur du Seigneur. «Et ils entrèrent dans une ville des Samaritains pour lui préparer un logement; mais les habitants ne le voulurent point recevoir, parce qu'il paraissait se diriger vers Jérusalem.» Il y a entre les Juifs et les Samaritains une guerre ouverte et une haine déclarée. Ces deux peuples, qui haïssent toutes les autres nations, sont acharnés à se persécuter, parce qu'ils prétendent l'un et l'autre avoir la gloire de posséder la loi de Moïse. Ils portent sur cela leur haine et leur fureur si loin que, les Juifs étant de retour de Babylone, les Samaritains s'opposèrent toujours au rétablissement du temple de Jérusalem; puis ayant voulu eux-mêmes se joindre aux Juifs pour le rebâtir, ceux-ci leur répondirent : «Nous ne pouvons bâtir avec vous une maison à notre Dieu.» De là cette injure atroce que les pharisiens crurent faire à Jésus Christ en l'appelant Samaritain et possédé du démon. De là la parabole de cet homme qui allait de Jérusalem à Jéricho, dans laquelle on nous représente la charité d'un Samaritain qui le secourut comme quelque chose d'extraordinaire et de digne d'admiration, qu'un méchant homme eût fait une bonne action; de là enfin ce que la Samaritaine dit à Jésus Christ auprès du puits de Jacob, que les Juifs n'avaient aucun commerce avec les Samaritains. Ceux-ci donc voyant que notre Seigneur allait à Jérusalem, c'est-à-dire vers leurs ennemis (ce qu'ils avaient appris des disciples qui étaient venus pour lui préparer un logement), ils reconnurent qu'il était Juif, et le regardant comme un ennemi, ils refusèrent de le recevoir dans leur ville.

L'on peut dire encore dans un autre sens que Jésus Christ permit que les Samaritains lui refusassent l'entrée de leur ville parce que étant pressé d'aller à Jérusalem pour y sacrifier sa vie et y répandre son sang, il ne voulait pas que le séjour qu'il serait obligé de faire parmi ces peuples, pour les instruire des vérités du ciel, lui fit différer le temps de sa mort qu'il souhaitait et qu'il cherchait avec tant d'empressement. C'est pour cela qu'il disait : «Je ne suis venu que pour les brebis de la maison d'Israël qui se sont perdues,» et qu'il avait défendu aux apôtres d'entrer dans les villes des Samaritains, voulant par là ôter aux Juifs tout prétexte de le persécuter, et de dire qu'ils ne l'avaient crucifié que parce qu'il avait embrassé le parti de leurs ennemis.

Il était donc aisé de juger, comme nous l'avons dit d'abord, que Jésus Christ allait à Jérusalem et qu'il voulait s'y rendre au plus tôt c'est ce qui obligea les Samaritains à lui refuser les devoirs de l'hospitalité; ce qu'ils ne firent néanmoins que parce qu'il voulut bien qu'ils en usassent de la sorte à son égard. Mais les apôtres, qui ne connaissaient point d'autre justice que celle que prescrit la loi, de donner oeil pour oeil et dent pour dent, sensibles à l'outrage que l'on faisait à leur divin maître, entreprirent de le venger; et voulant imiter le zèle d'Elie qui consuma par le feu du ciel deux capitaines de cinquante hommes, ils lui dirent : «Seigneur, voulez-vous que nous commandions que le feu descende du ciel et qu'il les dévore ?» On ne saurait parler plus juste : «Voulez-vous,» disent-ils, «que nous commandions au feu du ciel de descendre ?» C'est ce que fit Elie en disant : «Si je suis homme de Dieu, que le feu du ciel descende sur vous.» Les apôtres ne pouvaient donc rien faire sans le consentement du Seigneur; en vain auraient-ils commandé au feu de descendre : si Jésus Christ ne le commandait lui-même ils ne pouvaient réussir dans leur dessein. «Voulez-vous que nous commandions au feu de descendre ?» c'est comme s'ils eussent dit : Si, pour venger l'outrage fait à Elie, qui n'était que le serviteur de Dieu, le feu du ciel a dévoré non pas des Samaritains, mais des Juifs, par quelles flammes ne doit-on pas punir le mépris que

ces impies Samaritains font du fils de Dieu ! Mais Jésus Christ au contraire, qui était venu pour sauver les hommes et non pas pour les perdre, et qui avait paru sur la terre, non point revêtu de la puissance et de la gloire de son père, mais sous des dehors qui n'avaient rien que de méprisable aux yeux du monde, reproche à ses apôtres d'avoir oublié ces belles maximes qu'il leur avait enseignées dans son Evangile, et qui ne sont propres qu'à inspirer des sentiments de douceur et d'humanité : «Aimez vos ennemis;» et derechef : «Si quelqu'un vous a frappé sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre.»

Sixième question

Vous me proposez encore une autre petite question sur l'Évangile de saint Luc, savoir quel est cet économe infidèle dont le Sauveur loue la conduite ?

Pour répondre juste à cette difficulté et pour savoir sur quoi elle était fondée, j'ai consulté le livre des Évangiles, et j'ai remarqué entre autres choses que «les publicains et les gens de mauvaise vie se tenant auprès du Sauveur pour l'écouter, les pharisiens et les docteurs de la loi en murmuraient et disaient : «D'où vient que cet homme reçoit des gens de mauvaise vie et mange avec eux ?» sur quoi Jésus leur proposa la parabole d'un berger qui, ayant cent brebis et en ayant perdu une, va la chercher et la rapporte lui-même sur ses épaules; et pour leur faire comprendre le sens mystérieux de cette parabole, il ajouta : «Je vous dis qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.» Il leur proposa encore et leur expliqua dans le même sens une autre parabole de dix drachmes, dont une que l'on croyait perdue avait été heureusement retrouvée, et il ajouta : «Je vous dis de même que c'est une joie parmi les anges de Dieu lorsqu'un seul pécheur fait pénitence.» Enfin il leur en proposa une troisième, d'un homme qui avait deux enfants et qui leur donna tout son bien. Le cadet, ayant dépensé tout ce qui lui était échu en partage et se voyant dans la nécessité et réduit à manger les écoses dont on nourrissait les pourceaux, retourna vers son père qui le reçut avec beaucoup de joie et de tendresse, ce qui excita la jalousie de l'aîné; mais le père lui en fit des reproches : «Vous devez vous réjouir,» lui dit-il, «du retour de votre frère, parce qu'il était mort et il est ressuscité, il était perdu et il a été retrouvé.»

Jésus Christ se servit de ces trois paraboles pour confondre les pharisiens et les docteurs de la loi, qui prétendaient qu'il n'y avait ni pénitence ni salut pour les publicains et les gens de mauvaise vie. Mais voulant inspirer à ses disciples des sentiments de douceur et de miséricorde envers les pécheurs, et leur imprimer cette belle maxime qu'il leur avait déjà enseignée : «Remettez et on vous remettra,» afin qu'ils pussent dire avec confiance dans leurs prières : «Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent,» il leur dit en parabole, comme il venait de faire aux pharisiens et aux docteurs de la loi : «Un homme riche avait un fermier» ou «intendant :» c'est ce que signifie le mot «économe,» car «fermier» veut dire proprement : celui qui a l'administration d'une ferme, et c'est du mot «ferme» qu'on l'appelle «fermier,» au lieu qu'un économe a l'intendance non seulement des terres, mais encore de l'argent et de tous les biens de son maître; et c'est l'idée que Xénophon nous en donne dans ce beau livre qu'il a intitulé *De l'Économie*, qui signifie, comme l'explique Cicéron : l'administration, non pas d'une simple métairie, mais de toute la maison et de tout ce qui appartient au maître.

On accusa donc cet économe devant son maître d'avoir dissipé tout son bien. Sur cette accusation le maître, l'ayant fait venir, lui dit : «Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Rendez-moi compte de votre administration, car vous ne pouvez plus désormais gouverner mon bien.» Alors cet économe dit en lui-même : «Que ferai-je puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien ? Je ne saurais travailler à la terre, et j'aurais honte de mendier. Je sais bien ce que je ferai afin que, lorsqu'on m'aura dépouillé de ma charge, je trouve des personnes qui me reçoivent chez elles.» Ayant donc fait venir chacun de ceux qui devaient à son maître, il dit au premier : «Combien devez-vous à mon maître ?» Il répondit : «Cent barils d'huile.» L'économe lui dit : «Reprenez votre obligation; asseyez-vous là, et faites-en vite une autre de cinquante.» Il dit encore à un autre : «Et vous, combien devez-vous ?» Il répondit : «Cent mesures de froment.» – «Reprenez,» dit-il, «votre obligation, et faites-en une de quatre-vingts.» Et le maître loua ce fermier ou cet économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment; car les enfants du siècle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires que ne sont les enfants de lumière. Je vous dis donc de même : «Employez les richesses injustes à vous faire des amis, afin que lorsque vous viendrez à manquer ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Celui qui est fidèle dans les petites choses sera fidèle aussi dans les grandes; et celui qui est injuste dans les petites choses sera injuste aussi dans les grandes. Si donc vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes, qui voudra vous confier les véritables ? et si vous n'avez pas été fidèles dans un bien étranger, qui vous donnera celui qui vous appartient en propre ? Nul serviteur ne peut servir deux maîtres, car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il obéira à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir tout ensemble Dieu et l'argent. «Les pharisiens, qui étaient avares, lui entendaient dire toutes ces choses, et ils se moquaient de lui.»

J'ai rapporté cette parabole dans toute son étendue, afin de n'être pas obligé d'en chercher ailleurs le véritable sens et de l'appliquer à certaines personnes en particulier; car nous devons toujours la regarder comme une parabole, c'est-à-dire, selon l'étymologie du mot grec, comme

une comparaison et comme une ombre qui nous conduit à la connaissance de la vérité. Si donc cet homme riche, sans avoir égard à la perte qu'il avait faite, loue la prudence de cet économe infidèle qui avait su l'art de faire servir au rétablissement de ses affaires des biens injustement acquis, et de ménager ses propres intérêts aux dépens de ceux de son maître, quelles louanges Jésus Christ, à qui l'on ne saurait faire aucun tort et qui a un penchant naturel à la clémence, ne donnera-t-il pas à ses disciples, s'ils font miséricorde à ceux qui doivent croire en lui ?

A la fin de cette parabole le Fils de Dieu ajoute : «Je vous dis de même : Employez les richesses injustes à vous faire des amis». Le mot *mammona*, dont se sert l'Évangile; signifie non pas en hébreu, mais en syriaque : des richesses acquises par des voies injustes. Si donc un bien mal acquis peut devenir un principe de mérite et de justice par le bon usage qu'on en fait, à combien plus forte raison la parole de Dieu, qui est pure de toute iniquité, deviendra-t-elle pour les apôtres, à qui elle a été confiée, la source d'une félicité et d'une gloire immortelle, s'ils s'acquittent dignement d'un si saint ministère ! C'est ce qui fait dire au Sauveur : «Celui qui est fidèle dans les petites choses,» c'est-à-dire : dans les biens extérieurs et passagers, «sera fidèle aussi dans les grandes,» c'est-à-dire : dans l'usage des biens intérieurs et éternels; «et celui qui est injuste dans les petites choses,» et qui refuse de faire part à ses frères des biens que Dieu a créés pour l'usage de tous les hommes, «sera injuste aussi dans les grandes,» et aura en vue en prêchant la parole de Dieu, non pas l'utilité des peuples, mais la dignité des personnes. Or, si vous n'êtes pas fidèles dans la dispensation des richesses temporelles, qui passent et qui vous échappent malgré tous, qui voudra vous confier le soin de distribuer aux peuples les trésors éternels et les véritables richesses de la parole de Dieu ? Si vous avez administré avec tant d'infidélité des biens étrangers, je veux dire : tout ce qui appartient au monde qui pourra vous confier les biens qui vous appartiennent, et qui sont proprement les biens de l'homme ? De là Jésus Christ prend occasion de condamner l'avarice en disant qu'on ne saurait allier dans un même cœur l'amour de Dieu avec l'amour des richesses, et que si les apôtres veulent aimer véritablement Dieu, ils doivent mépriser tous les biens de la terre. Mais les pharisiens et les docteurs de la loi, gens avarés et attachés à leurs intérêts, voyant bien que cette parabole s'adressait à eux, se moquaient de Jésus Christ, parce qu'ils préféraient la possession et la jouissance des biens extérieurs à l'espérance des biens futurs et éternels.

Théophile, qui a été le septième évêque de l'Eglise d'Antioche après saint Pierre, et qui nous a laissé un illustre monument de son érudition, faisant un corps d'histoire des paroles des quatre évangélistes, explique ainsi cette parabole dans ses Commentaires : «Cet homme riche qui avait un fermier ou un économe est Dieu, dont les richesses sont infinies. Son économe est saint Paul, qui, instruit aux pieds de Gamaliel dans la science des saintes Ecritures, était chargé du soin d'enseigner aux autres la loi du Seigneur. Mais ayant commencé à persécuter ceux qui croyaient en Jésus Christ, à les charger de chaînes, à les faire mourir, et à dissiper par là les biens de son maître, le Seigneur, blâmant une conduite si violente et si emportée, lui a dit : «Saül; Saül, pourquoi me persécutez-vous ? Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon.» Que ferai-je ? dit alors en lui-même cet économe infidèle. De maître et d'intendant que j'étais; je me vois réduit au rang des disciples et des ouvriers. «Je ne saurais travailler à la terre, car je vois qu'on a aboli tous les commandements de la loi, qui ne nous proposait pour récompense que des biens terrestres et passagers, et que cette loi aussi bien que les prophètes n'ont duré que jusqu'à Jean. «J'ai honte de mendier,» et de me voir réduit à apprendre des gentils, et d'Ananie qui n'est qu'un disciple, la science du salut et de la foi, moi qui ai été le maître et le docteur des Juifs. Je vais donc prendre le parti qui me paraît le plus avantageux pour moi, afin que, lorsqu'on m'aura ôté l'administration que l'on m'avait confiée, les chrétiens me reçoivent chez eux. Il commença donc à instruire ceux qui avaient renoncé au judaïsme pour embrasser la foi de Jésus Christ; et de peur qu'ils ne crussent qu'ils devaient être justifiés par la loi de Moïse, il leur fit voir que cette loi était abolie, que le temps des prophètes était passé, et qu'ils devaient regarder comme des ordures ce qu'autrefois ils avaient considéré comme un gain et un avantage. Il fit ensuite venir deux des débiteurs de son maître. Le premier devait «cent barils d'huile :» c'était le peuple gentil qui avait besoin que Dieu répandit sur lui l'abondance de ses miséricordes. De cent barils dont il était redevable, et qui est un nombre plein et parfait, l'économe lui fit faire une obligation de cinquante; nombre qui marque la pénitence, et qui revient aux années de jubilé, et à cette autre parabole dont il est parlé dans l'Évangile, ou un créancier remet à l'un de ses débiteurs cinq cents deniers et à l'autre cinquante. Le second devait «cent mesures de blé,» c'était le peuple juif, qui s'était nourri des commandements de Dieu comme d'un froment très pur. L'économe lui fit faire une obligation de quatre-vingts mesures : c'est-à-dire qu'il l'engagea à croire en la résurrection du Sauveur, et à passer de l'observation du sabbat à la célébration du dimanche, qui est le premier jour de la semaine. Ce fut par une conduite si sage que cet économe mérita l'approbation et les

éloges de son maître, qui le loua d'avoir renoncé pour les intérêts de son salut à la sévérité d'une loi dure et austère, pour prendre les sentiments de douceur et de miséricorde qu'inspire l'Evangile. Mais pourquoi, me direz-vous, appelle-t-on cet économe «infidèle,» puisqu'il n'agissait que par l'esprit de la loi dont Dieu même est l'auteur ? C'est que, quoiqu'il servît Dieu avec un véritable zèle et des intentions épurées, néanmoins son culte était défectueux et partagé, parce qu'en croyant au Père il ne laissait pas de persécuter le Fils, et que reconnaissant un Dieu tout-puissant, il ne voulait pas confesser la divinité du saint Esprit. Saint Paul a donc fait paraître plus de prudence en transgressant la loi que les enfants de lumière, qui, en vivant dans la pratique exacte de la loi de Moïse, ont méconnu Jésus Christ qui est la véritable lumière de Dieu le Père.»

Si vous voulez savoir comment saint Ambroise, évêque de Milan, explique cette parabole, vous pouvez consulter ses commentaires. Je n'ai pu trouver ce qu'Origène et Didyme ont écrit sur ce sujet, et je ne sais s'ils ont traité cette matière ou si leur ouvrage s'est perdu. Pour revenir à la première explication que j'ai donnée à cette parabole, il me semble que nous devons employer les richesses injustes à nous faire des amis, en les distribuant non pas à toutes sortes de pauvres, mais à ceux qui peuvent nous recevoir chez eux, et «dans les tabernacles éternels;» leur donnant peu de chose pour recevoir beaucoup d'eux, nous dépouillant des biens étrangers pour entrer en possession de ceux qui nous sont propres, et «semant avec abondance pour recueillir avec abondance;» car «celui qui sème peu moissonnera peu.»

Septième question.

En quel sens doit-on prendre ce passage de l'épître aux Romains : «Et certes, à peine quelqu'un voudrait-il mourir pour un homme juste; peut-être néanmoins qu'il s'en pourrait trouver un qui voudrait bien donner sa vie pour un homme dont la vertu lui serait connue ?»

Deux hérétiques également impies, quoique engagés dans différentes erreurs, ont pris occasion de ce passage pour blasphémer ce qu'ils ne pouvaient comprendre; car Marcion admet deux dieux, l'un juste, et l'autre bon. Il fait le Dieu juste auteur de la loi et des prophètes, et il attribue au Dieu bon, dont il dit que Jésus Christ est le fils, les Evangiles et les Epîtres des apôtres. Or il prétend qu'il n'y a personne, ou du moins qu'il s'en trouve très peu qui aient souffert la mort pour le Dieu juste; mais qu'une infinité de martyrs ont répandu leur sang pour le Dieu bon; c'est-à-dire pour Jésus Christ. Arius, au contraire, attribue à Jésus Christ le nom de «juste,» selon ce qui est écrit dans les psaumes : «Ô Dieu ! donnez au roi la droiture de vos jugements, et au fils du roi la lumière de votre justice,» et selon ce que Jésus Christ lui-même dit dans l'Évangile : «Le Père ne juge personne, mais il a donné tout pouvoir de juger au Fils;» et derechef : «Je juge selon ce que j'entends;» et il attribue au Père la qualité de «bon,» conformément à ce que Jésus Christ dit dans l'Évangile : «Pourquoi m'appelez-vous bon ? Il n'y a que Dieu le Père seul qui soit bon.» Jusqu'ici cet hérésiarque trouve de quoi se sauver et soutenir son impiété; mais dans la suite il ne fait que broncher, et ne rencontre que des précipices; car comment peut-on dire que quelqu'un peut-être voudra bien donner sa vie pour le Père, et qu'à peine en trouvera-t-on qui veuille mourir pour le Fils, puisque tant de martyrs ont répandu leur sang pour le nom de Jésus Christ ?

Si l'on veut donc expliquer ce passage dans un sens simple et naturel, l'on peut dire que dans l'ancienne loi, qui exerçait envers les pécheurs une justice sévère et rigoureuse, à peine s'est-il trouvé quelqu'un qui ait répandu son sang, au lieu que la nouvelle alliance, qui n'inspire que la douceur et la miséricorde, a produit une infinité de martyrs. Mais comme l'apôtre saint Paul parle d'une manière douteuse en disant que «l'on pourrait trouver peut-être quelqu'un qui voulût bien mourir,» et que de là l'on peut conclure qu'il n'y en a que fort peu qui soient dans la disposition de sacrifier leur vie pour les intérêts de l'Évangile, il faut nécessairement donner un autre sens à ce passage, et l'expliquer par rapport à ce qui précède et à ce qui suit.

Saint Paul dit qu'il «se glorifie dans les afflictions, parce que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance, et que cette espérance ne nous trompe point,» fondée qu'elle est sur ce que «l'amour de Dieu a été répandu dans nos coeurs par le saint Esprit qui nous a été donné,» selon ce que Dieu avait dit par un prophète : «Je répandrai mon esprit sur toute chair.» De là cet apôtre prend sujet d'admirer la bonté de Jésus Christ, qui a bien voulu mourir pour des impies et des pécheurs comme nous, qui étions encore dans les langueurs du péché, et mourir dans le temps que Dieu avait marqué, selon ce qu'il dit lui-même : «Je vous ai exaucé au temps favorable, je vous aide au jour du salut;» et derechef : «Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut;» dans un temps où tous les hommes s'étaient corrompus et détournés du droit chemin, et où il n'y en avait pas un seul qui fît le bien. Il n'y a donc qu'une bonté infinie et une miséricorde incompréhensible qui aient pu le porter à donner sa vie pour des impies; car la mort a quelque chose de si affreux et de si terrible qu'à peine peut-on trouver quelqu'un qui veuille bien mourir pour un homme juste et dont la vertu lui est connue, quoiqu'il s'en puisse quelquefois rencontrer qui voudront bien donner leur vie pour une chose bonne et juste. Or la marque la plus sensible que Dieu ait pu nous donner de son amour envers les hommes, c'est que dans le temps même que nous étions encore pécheurs Jésus Christ est mort pour nous, sacrifiant sa vie sur la croix, se laissant conduire au supplice pour les iniquités de son peuple, se chargeant de nos péchés, se livrant volontairement à la mort, et souffrant qu'on le mît au nombre des scélérats, afin de nous rendre justes, forts et vertueux, de faibles, d'impies et de pécheurs que nous étions.

Quelques-uns expliquent ce passage de cette manière : Si Jésus Christ est mort pour nous dans le temps que nous étions encore impies et pécheurs, avec quel zèle et quel empressement ne devons-nous pas donner notre vie pour Jésus Christ, qui est «bon» et «juste» tout ensemble ! Au reste il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait de la différence entre «bon» et «juste,» et que par ces deux mots l'apôtre saint Paul ait voulu marquer quelque personne en particulier; ils signifient simplement : une chose bonne et juste, pour laquelle il est assez difficile de trouver quelqu'un qui veuille répandre son sang, quoiqu'on en puisse quelquefois rencontrer d'assez généreux pour le faire.

Huitième question

Comment doit-on entendre ces paroles de l'épître de saint Paul aux Romains : «Le péché, ayant pris occasion du commandement de s'irriter, a produit en moi toutes sortes de mauvais désirs ?» Je vais rapporter ici ce passage tout au long, afin de l'expliquer ensuite par parties, avec la grâce et le secours de Jésus Christ. Je vous dirai simplement et en peu de mots quel est mon sentiment, sans prétendre prévenir le vôtre ni vous ôter la liberté d'en penser ce qu'il vous plaira.

«Que dirions-nous donc ?» dit l'Apôtre. «La loi est-elle péché ? Dieu nous garde d'une telle pensée ! Mais je n'ai connu le péché que par la loi : car je n'aurais jamais connu la concupiscence si la loi n'avait dit : «Vous n'aurez point de mauvais désirs.» Mais le péché, ayant pris occasion du commandement de s'irriter, a produit en moi toutes sortes de mauvais désirs; car sans la loi le péché était comme mort. Et pour moi je vivais autrefois sans loi; mais le commandement étant survenu, le péché est ressuscité. Et moi je suis mort; et il s'est trouvé que le commandement qui devait me donner la vie a servi à me donner la mort; car le péché, ayant pris occasion du commandement, m'a trompé et m'a tué par le commandement même. Ainsi la loi est sainte à la vérité, et le commandement est saint, juste et bon. Ce qui est bon en soi m'a-t-il donc causé la mort ? Nullement; mais c'est le péché et la concupiscence, qui, m'ayant causé la mort par une chose qui était bonne, a fait paraître ce qu'elle était; de sorte qu'elle est devenue, par le commandement même une source plus abondante de péché. Car nous savons que la loi est spirituelle; mais pour moi je suis charnel, étant vendu pour être assujéti au péché. Je n'approuve pas ce que je fais, parce que je ne fais pas ce que je veux; mais je fais ce que je hais. Que si je fais ce que je ne veux pas, je consens à la loi et je reconnais qu'elle est bonne. Ainsi ce n'est point moi qui fais cela, mais c'est le péché qui habite en moi; car je sais qu'il n'y a rien de bon en moi, c'est-à-dire dans ma chair, parce que je trouve en moi la volonté de faire le bien, mais je ne trouve point le moyen de l'accomplir; car je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas. Que si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le fais, mais c'est le péché qui habite en moi. Lors donc que je veux faire le bien, je trouve en moi une loi qui s'y oppose, parce que le mal réside en moi; car je me plais dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur, mais je sens dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché, qui est dans les membres de mon corps. Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? Ce sera la grâce de Dieu par Jésus Christ notre Seigneur.»

La médecine ne nous donne pas la mort en nous faisant connaître des poisons capables de nous faire mourir, quoiqu'il se trouve des scélérats qui s'en servent, ou pour s'empoisonner eux-mêmes, ou pour se défaire de leurs ennemis. Il en est de même de la loi : elle nous a été donnée pour nous faire connaître le poison du péché. Comme l'homme, abusant de sa liberté, se laissait aller au gré de ses injustes désirs et tombait de précipice en précipice; Dieu a voulu le retenir par sa loi comme par une espèce de frein, et lui apprendre à mesurer ses pas et à marcher avec plus de circonspection, afin que nous le servions «dans la nouveauté de l'esprit, et non point dans la vieillesse de la lettre», c'est-à-dire que nous nous assujétissions à la loi, nous qui autrefois vivions comme des bêtes et qui disions : «Ne pensons qu'à boire et à manger, puisque nous mourrons demain.»

Que si, malgré la loi qui est survenue, et qui nous a montré et le bien que nous devons faire et le mal que nous devons éviter, nous ne laissons pas de transgresser ses commandements, emportés que nous sommes par le dérèglement de notre cœur et par l'impétuosité de nos passions, il semble alors que cette loi est la cause du péché, puisque les bornes qu'elle prescrit à notre cupidité ne servent en quelque façon que pour la rendre plus vive et plus ardente. C'est une maxime chez les Grecs, que les choses permises sont celles que nous souhaitons avec moins d'empressement. Rien au contraire n'irrite plus nos désirs et n'excite davantage la vivacité de nos passions que ce qui nous est défendu. C'est pourquoi Cicéron dit que, dans les lois que Solon donna aux Athéniens, ce sage législateur ne voulut prescrire aucune punition pour les parricides, de peur que sa loi ne fût pas tant une défense d'un crime si énorme qu'un attrait pour le commettre. La loi donc semble être une occasion de péché pour ceux qui méprisent et foulent à un pied les commandements qu'elle nous fait, parce qu'en défendant ce qu'elle ne veut pas permettre elle lie par ses ordonnances ceux qui, avant l'établissement de la loi, pouvaient sans se rendre coupables commettre, des crimes qu'aucune loi ne leur défendait.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne regarde que la loi de Moïse; mais comme saint Paul, parle dans la suite d'une loi de Dieu, et d'une loi de la chair et des membres, qui s'oppose sans cesse à la loi de l'esprit et qui nous asservit à la loi du péché, je crois qu'à l'occasion de de ces quatre lois

toujours opposées l'une à l'autre, il est à propos d'examiner de combien de sortes de lois il est fait mention dans la sainte Écriture.

Il n'y a qu'une loi qui a été donnée par Moïse, et dont saint Paul dit dans son épître aux Galates : «Tous ceux qui s'appuient sur les oeuvres de la loi sont dans la malédiction, puisqu'il est écrit : «Malédiction sur tous ceux qui n'observent pas tout ce qui est prescrit dans le livre de la loi.» Il ajoute au même endroit : «La loi a été établie pour faire reconnaître les crimes que l'on commettait en la violant, jusqu'à l'avènement de ce Fils que la promesse regardait; et cette loi a été donnée par les anges par l'entremise d'un médiateur;» et derechef : «La loi nous a servi de conducteur pour nous mener comme des enfants à Jésus Christ, afin que nous fussions justifiés par la foi; mais la foi étant venue, nous ne sommes plus sous un conducteur comme des enfants, puisque vous êtes tous enfants de Dieu par la foi en Jésus Christ.»

Saint Paul donne encore le nom de «loi», à quelques endroits de l'Écriture qui ne renferment aucun commandement et qui ne regardent que des faits purement historiques. «Dites-moi, je vous prie,» dit cet apôtre, «vous qui voulez être sous la loi, n'entendez-vous point ce que dit la loi ? Car il est écrit qu'Abraham a eu deux fils, l'un de la servante et l'autre de la femme libre; mais celui qui naquit de la servante naquit selon la chair, et celui qui naquit de la femme libre naquit en vertu de la promesse de Dieu.» On appelle encore les psaumes du nom de «loi,» selon ce que Jésus Christ dit dans l'Évangile : «Afin que la parole qui est écrite dans leur loi soit accomplie, ils m'ont haï sans aucun sujet.» La prophétie d'Isaïe porte aussi le nom de loi : «Il est écrit dans la loi,» dit l'Apôtre : «Je parlerai à ce peuple en des langues étrangères et inconnues, et après cela même ils ne m'entendront point, dit le Seigneur.» C'est ce que j'ai trouvé dans le prophète Isaïe selon le texte hébreu et la version d'Aquila. On donne encore le nom de «loi» au sens mystique de l'Écriture sainte, conformément à ce que dit saint Paul : «Nous savons que la loi est spirituelle.»

Outre toutes ces lois, le même apôtre nous apprend qu'il y a une loi naturelle écrite dans nos cœurs. «Lors,» dit-il, «que les gentils, qui n'ont point la loi, font naturellement les choses que la loi commande, n'ayant point la loi ils se tiennent à eux-mêmes lieu de loi, faisant voir que ce qui est prescrit par la loi est écrit dans leur coeur, comme leur conscience en rend témoignage.» Cette loi que nous portons écrite dans le coeur est commune à toutes les nations; personne ne l'ignore. Ainsi tous les hommes se rendent coupables lorsqu'ils transgressent cette loi que Dieu, dont les jugements sont toujours justes et équitables, a écrite dans nos coeurs : «Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse à vous-même.»

Où est l'homme qui ignore que l'homicide, l'adultère, le vol et toutes sortes de convoitises sont un mal, dès qu'il les envisage par rapport à lui-même et à ses propres intérêts ? Car s'il n'était persuadé que toutes ces injustices sont un mal, il ne se plaindrait pas lorsqu'on les commet à son endroit. C'est cette loi naturelle qui découvrirait à Caïn toute l'énormité de son crime lorsqu'il disait : «Mon iniquité est trop grande pour que je puisse en obtenir le pardon;» c'est elle qui fit connaître à Adam et à Eve la grandeur de leur péché, et qui les obligea à se cacher sous l'arbre de vie; c'est elle qui, avant même la loi de Moïse, tourmenta Pharaon par de secrets remords, et arracha de sa bouche cet aveu de son orgueil et de sa désobéissance : «Le Seigneur est juste, et moi et mon peuple nous sommes des impies.» Cette loi est inconnue à un enfant qui n'a pas encore l'usage de la raison, et comme il ne tonnait point de commandement, il le transgresse aussi sans crime : il bat ses parents, il maudit son père et sa mère. Comme il ne sait point encore les règles de la sagesse, le péché est mort en lui. Mais dès qu'il viendra à connaître la loi, et que la raison plus avancée lui aura fait voir et le bien qu'il doit faire et le mal qu'il doit éviter, alors le péché ressuscitera, et cet enfant commencera à mourir par le péché dont il se rendra coupable. Ainsi l'époque, où la raison commence à se développer et à nous faire connaître les commandements de Dieu pour arriver à la vie devient pour nous un principe de mort, si nous nous acquittons de nos devoirs avec négligence et si ce qui devait nous instruire et nous éclairer ne sert qu'à nous séduire, à nous perdre et à nous conduire à la mort. Ce n'est pas que la connaissance que nous avons de la loi soit un péché, car cette loi que nous connaissons est sainte, elle est juste, elle est bonne; mais c'est que les actions qui, avant la connaissance de la loi ne me paraissaient pas criminelles, deviennent pour moi des crimes par la connaissance que la loi me donne de ce qui est péché et de ce qui est vertu. Ainsi, ce qui m'avait été donné comme un bien se change en mal par la corruption et le dérèglement de mon propre coeur; ou, pour m'exprimer d'une manière encore plus forte, le péché que je commettais sans crime avant que j'eusse la connaissance de la loi devient, par la transgression de cette même loi, une source plus abondante de péché.

Mais voyons auparavant quelle est cette convoitise dont il est dit dans la loi : «Vous ne convoiterez point.» Quelques-uns croient que c'est celle qui est défendue par ce commandement du Décalogue : «Vous ne convoiterez point ce qui appartient à votre prochain.» Pour moi il me

semble que par le mot «convoitise» on doit entendre toutes les passions du coeur humain, c'est-à-dire : nos chagrins, nos joies, nos craintes, nos désirs. Au reste il ne faut pas s'imaginer que dans le portrait que saint Paul nous fait ici des différents mouvements dont il se sent agité cet apôtre veuille parler de lui-même, lui qui était un vaisseau d'élection, lui dont le corps était le temple du saint Esprit, lui qui disait : «Est-ce que vous voulez éprouver la puissance de Jésus Christ, qui parle par ma bouche ? et dans un autre. endroit : «Jésus Christ nous a rachetés;» et derechef : «Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus Christ qui vit en moi.» Il parle donc de celui qui veut expier ses péchés par la pénitence; il fait sous son nom la peinture des faiblesses humaines; il décrit les combats continuels que deux hommes, l'un intérieur et l'autre extérieur, se livrent sans cesse au dedans de nous-mêmes. L'homme intérieur approuve la loi écrite et la loi naturelle, et reconnaît qu'elle est bonne, qu'elle est sainte, qu'elle est juste, qu'elle est spirituelle; l'homme extérieur dit comme saint Paul. «Pour moi je suis charnel, étant vendu pour être assujetti au péché; car je n'approuve pas ce que je fais, et je ne fais pas ce que je veux, mais ce que je hais.» Que si l'homme extérieur fait ce qu'il ne veut pas et ce qu'il hait, il démontre que le commandement de la loi est bon, et que ce n'est point lui qui fait le mal, mais le péché qui demeure en lui, c'est-à-dire : la corruption de la chair, et l'amour du plaisir qui est naturel à tous les hommes, mais dont ils ne doivent user que dans la vue d'avoir des enfants, et qui devient criminel dès qu'il passe les bornes que le Créateur lui a prescrites.

Que chacun de nous s'examine ici lui-même, qu'il se rende compte de ses propres sentiments, qu'il considère à combien de vices et de dérèglements son coeur s'abandonne, combien de paroles indiscrettes, de pensées volages, de mouvements involontaires lui échappent malgré lui dans la vivacité et l'emportement de la passion. Je ne parle point des actions, de peur de donner atteinte à l'innocence et à la sainteté de quelques hommes justes, comme de Job, dont il est écrit : «Cet homme-là ne cherchait que la vérité, mettant une vie pure et sans tache; servant Dieu dans la pratique de la justice, et s'éloignant de tout ce qui est mauvais;» et de Zacharie et d'Elisabeth, dont l'Évangile dit : «Ils étaient tous deux justes devant Dieu, et ils marchaient dans tous les commandements et les ordonnances du Seigneur d'une manière irrépréhensible;» et des apôtres, à qui Jésus Christ avait dit : «Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait;» car le Sauveur n'aurait jamais fait ce commandement à ses apôtres s'il n'avait été persuadé que l'homme peut devenir parfait; si ce n'est peut-être qu'on dise que «s'éloigner de tout ce qui est mauvais,» comme faisait Job, c'est se corriger et passer, des désordres et des égarements d'une jeunesse libertine, à une vie plus réglée et à la pratique de la vertu; que «marcher dans les voies de la justice,» comme faisaient Zacharie et Elisabeth, c'est mener une vie irréprochable aux yeux des hommes, ce qui peut-être n'empêchait pas que cette convoitise qui, selon saint Paul, demeure dans nos membres, ne dominât dans leur coeur. Quant au commandement que Jésus Christ fait à ses apôtres d'être parfaits, ce n'est point à des enfants qu'il le fait, mais à des hommes d'un âge mûr et consommé, que j'avoue être propre à l'état de perfection.

Je ne prétends point par là flatter les vices et la corruption du coeur humain; je ne m'attache qu'à l'autorité des saintes Écritures, qui nous apprennent qu'il n'y a personne exempt de souillure, et que Dieu a voulu que tous les hommes fussent «enveloppés dans le péché, afin d'exercer sa miséricorde envers tous,» excepté celui-là seul «qui n'a commis aucun péché, et de la bouche duquel il n'est jamais sorti aucune parole de tromperie,» selon ce que dit Salomon : «Le serpent ne laisse aucune trace sur la pierre;» et Jésus Christ dans l'Évangile : «Le prince de ce monde va venir, mais il ne trouvera rien en moi qui lui appartienne, c'est-à-dire : aucune mauvaise action, aucun vestige de sa malice. C'est pour cela que Dieu nous défend d'insulter un homme qui veut se retirer de ses anciens désordres, et d'avoir «l'Égyptien en abomination,» parce que nous avons tous été étrangers en Égypte, que nous y avons travaillé à des ouvrages de brique et de terre et à bâtir des villes pour Pharaon, et qu'on nous a menés captifs en Babylone, c'est-à-dire que nous avons été asservis comme les autres à la loi du péché qui dominait dans nos membres. Or l'homme ne trouvant presque plus de ressource à ses maux, et confessant ingénument que toute la nature humaine a été engagée dans les pièges du démon, saint Paul, ou plutôt l'homme en la personne duquel cet apôtre déplore les faiblesses et les misères de tous les autres, revenu à lui-même, rend grâces au Seigneur de ce qu'il a bien voulu le racheter par son sang, le purifier de ses souillures dans les eaux sacrées du baptême, le revêtir de la nouvelle robe de Jésus Christ, et faire succéder au vieil homme, qui est mort en lui, un homme nouveau qui dit : «Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ?» Je rends grâces à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur qui m'a délivré d'un corps de mort.»

Que si quelqu'un prétend que l'apôtre saint Paul ne parle point ici en sa personne des faiblesses communes à tous les hommes, qu'il nous explique comment l'on peut appliquer à

Daniel, qui était sans doute un homme juste, ce qu'il disait comme de lui-même dans cette prière qu'il faisait à Dieu pour ses compatriotes : «Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous avons fait des actions impies, nous nous sommes retirés de vous et détournés de la voie de vos préceptes et de vos ordonnances; nous n'avons point écouté la voix de vos serviteurs les prophètes qui ont parlé en votre nom à nos rois, à nos princes, à nos pères, et à tout le peuple de la terre. La justice est de votre côté, Seigneur, et pour nous il ne nous reste que la confusion.» Ces paroles encore du psaume trente et unième : «Je vous ai fait connaître mon crime et ne vous ai point caché mon iniquité; j'ai dit : «Je déclarerai au Seigneur et confesserai contre moi-même mon injustice; et vous m'avez remis aussitôt l'impiété de mon péché.» C'est pour cette raison que tout homme saint vous priera dans le temps favorable; se ces paroles, dis-je, ne conviennent point à David, à un homme juste, en un mot au prophète qui parle; elles ne conviennent qu'à un pécheur; mais cet homme juste les ayant dites en la personne et sous la figure d'un homme pénitent, il mérita d'entendre de la bouche de Dieu même : «Je vous donnerai l'intelligence, je vous enseignerai la voie par laquelle vous devez marcher, et j'arrêterai mes yeux sur vous.»

Nous lisons quelque chose de semblable dans le psaume trente-septième, qui est intitulé *Pour le souvenir*, où le même prophète, voulant nous apprendre à faire pénitence et à ne perdre jamais nos péchés de vue, dit à Dieu : «A la vue de mes péchés il n'y a plus aucune paix dans mes os, parce que mes iniquités se sont élevées jusque par-dessus ma tête, et qu'elles se sont appesanties sur moi comme un fardeau insupportable. La pourriture et la corruption se sont mises dans mes plaies à cause de ma folie; je suis devenu tout courbé sous le poids de ma misère.»

Ce passage de l'apôtre saint Paul, aussi bien que ce qui le précède et ce qui le suit, ou plutôt toute son épître aux Romains est remplie de tant de difficultés que, si j'entreprenais d'expliquer tout, il me faudrait faire non pas un seul livre, mais plusieurs gros volumes.

Neuvième question.

Pourquoi l'apôtre saint Paul dit-il dans le même épître aux Romains : «Je souhaitais devenir moi-même anathème et d'être séparé de Jésus Christ pour mes frères qui sont du même sang que moi selon la chair, qui sont les Israélites, à qui appartient l'adoption des enfants de Dieu, sa gloire, son alliance, sa loi, son culte et ses promesses; de qui les patriarches sont les pères, et desquels est sorti, selon la chair, Jésus Christ même, qui est Dieu au-dessus de tout et béni dans tous les siècles ?»

Il faut avouer que cette difficulté est fort grave; car saint Paul avait dit auparavant : «Qui nous séparera de l'amour de Jésus Christ ? Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer et la violence ?» et derechef : «Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les Principautés, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni toute autre créature, ne pourra jamais nous séparer de l'amour que nous portons à Dieu en Jésus Christ, notre Seigneur.» Comment donc cet apôtre peut-il dire maintenant, et même avec serment : «Jésus Christ m'est témoin que je dis la vérité je ne mens point, ma conscience me rendant ce témoignage, par le saint Esprit que je suis saisi d'une tristesse profonde, et que mon coeur est pressé sans cesse d'une vive douleur, jusque-là que je souhaite de devenir moi-même anathème et d'être séparé de Jésus Christ pour mes frères qui sont d'un même sang que moi selon la chair, etc.» car enfin s'il aime Dieu avec tant d'ardeur et de vivacité que ni la crainte de la mort, ni l'espérance de la vie, ni la persécution, ni la faim, ni la nudité, ni les périls, ni le fer et la violence ne sont capables de l'en séparer; et si les anges, les Puissances, les choses présentes et futures, toutes les vertus des, cieux, ce qu'il y a de plus haut et de plus profond, en un mot toutes les créatures conjurées contre lui (ce qui est impossible); si, dis-je, tout cela ne peut rompre les liens de la charité qui l'attachent à Dieu et à Jésus Christ, pourquoi donc change-t-il tout à coup de sentiment, et quelles sont ses vues de vouloir, pour l'amour-même de Jésus Christ renoncer à la possession de Jésus Christ ? Et de peur qu'on ne veuille pas l'en croire et ajouter foi à ses paroles, il les confirme par serment; il nous en assure au nom de Jésus Christ même; et prenant le saint Esprit à témoin des sentiments de son coeur, il proteste qu'il est dans une tristesse, non pas superficielle et qui soit l'effet du hasard, mais incroyable et accablante, et que son coeur est saisi d'une douleur, on point passagère, mais qui ne lui donne aucun relâche et qui le tourmente sans cesse. Quel est donc le sujet de cette profonde tristesse, et de cette douleur continuelle dont il se sent pénétré ? C'est qu'il souhaite d'être anathème, de se voir séparé de Jésus Christ et de périr lui-même, afin de procurer par sa propre perte le salut des autres. Souvenons-nous ici de cette prière que Moïse faisait à Dieu pour obtenir la grâce du peuple et le pardon de sa révolte : «Je vous conjure, Seigneur, de leur pardonner cette faute, ou, si vous ne le faites pas, effacez-moi de votre livre que vous avez écrit;» et nous verrons que ce prophète et notre apôtre avaient l'un et l'autre la même affection et le même zèle pour le troupeau que Dieu avait confié à leurs soins. «Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, mais le mercenaire, voyant venir le loup, prend la fuite parce que les brebis ne lui appartiennent pas.» Dire : «Je souhaitais d'être anathème et séparé de Jésus Christ,» c'est-à-dire «Effacez-moi du livre que vous avez écrit ;» car tous ceux qui sont effacés du livre des vivants et qui ne sont point écrits avec les justes sont anathèmes et séparés du Seigneur.

Remarquez ici, je vous prie, combien vive et ardente était la charité que saint Paul avait pour Jésus Christ, puisque pour l'amour de lui il souhaite de mourir et de périr tout seul, pourvu que tout le monde croie en lui. Mais s'il souhaite sa perte, ce n'est que pour la vie présente et non pas pour l'éternité, suivant ce que dit l'Evangile : «Celui qui aura perdu sa vie pour l'amour de Jésus Christ la retrouvera.» C'est pour cela qu'il cite ce passage du psaume quarante-troisième : «On nous égorge tous les jours pour l'amour de vous, Seigneur; on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie.» Cet apôtre souhaite donc de périr selon la chair, afin que les autres se sauvent selon l'esprit. Il veut acheter au prix de son sang le salut de plusieurs. Il me serait aisé de prouver ici, par plusieurs passages, de l'Ancien Testament, que le mot anathème, se prend quelquefois pour la mort que l'on fait souffrir aux criminels. Et pour faire voir que ce n'était pas sans sujet que saint Paul s'affligeait de la sorte, cet apôtre ajoute que ce qui lui causait une douleur si vive et si cuisante était de voir «ses frères et ses proches selon la chair,» en danger de se perdre sans ressource. Lorsqu'il les appelle «ses frères et ses proches selon la chair,» il donne assez à entendre qu'ils lui étaient étrangers selon l'esprit.

«A qui appartient,» dit-il, «l'adoption des enfants de Dieu;» car c'était d'eux que le Seigneur disait autrefois : «Israël est mon fils aîné;» et derechef : «J'ai nourri des enfants et je les ai élevés;» et desquels il dit maintenant : «Des enfants étrangers ont agi avec dissimulation à mon égard.»

Dieu leur avait confié «sa gloire,» parce qu'il les avait choisis parmi toutes les nations comme son peuple particulier; «son alliance,» dont l'une est selon la lettre et l'autre selon l'esprit, afin qu'après avoir observé d'une manière charnelle les cérémonies de l'Ancien Testament qui venait d'être aboli, ce peuple le servit d'une manière spirituelle dans la pratique des commandements de l'Évangile éternel; «sa loi,» qui renferment l'Ancien et le Nouveau-Testament, ou «son culte,»c'est-à-dire : la véritable religion; «ses prouesses,» dans la vue de répandre sur les enfants tous les bienfaits qu'il a fait promis à leurs pères. Mais leur plus beau titre et leur plus grande gloire, c'est que Jésus Christ a pris naissance parmi eux de la vierge Marie. Et pour nous faire connaître quel est ce «Christ,» et nous expliquer en même temps le véritable sujet de sa douleur, il ajoute : «qui est Dieu au-dessus de tout et béni dans tous les siècles.» Voilà celui qui lui cause une affliction si grande et si sensible; c'est de voir que les Juifs refusent de reconnaître ce Dieu de majesté qui est né d'eux selon la chair. Cet apôtre néanmoins loue la justice de Dieu et l'équité de ses jugements, de peur qu'on ne trouve quelque chose d'outré et de trop sévère dans la manière dont il en a usé à l'égard des Juifs. En un mot, saint Paul se sent pénétré de douleur en voyant accablés de maux et de disgrâces ceux que Dieu avait autrefois comblés de bienfaits et traités avec tant de distinction.

Dixième question

Comment doit-on entendre ce que le même apôtre dit dans son épître aux Colossiens : «Que nul ne vous surpasse en affectant de paraître humble par un culte superstitieux des anges, se mêlant de parler des choses qu'il ne sait point, étant enflé par les vaines imaginations d'un esprit humain et charnel, et ne demeurant point attaché à celui qui est la tête et le chef, duquel tout le corps, recevant l'influence par les vaisseaux qui en joignent et lient toutes les parties, s'entretient et s'augmente par l'accroissement que Dieu lui donne, etc. ?»

Je ne puis m'empêcher de répéter ici ce que j'ai déjà dit plusieurs fois, que ce n'est point par un sentiment d'humilité, mais par un aveu sincère fondé sur le témoignage de sa propre conscience, que saint Paul disait : «Que si je suis grossier et peu instruit pour la parole, il n'en est pas de même pour la science.» En effet, cet apôtre ne saurait expliquer ce qu'il y a de profond et de caché dans nos mystères. Pénétré qu'il est lui-même de ce qu'il veut dire, il ne peut s'exprimer ni se faire entendre d'une manière claire et intelligible. Quoique très éloquent dans sa langue naturelle, qui était la langue hébraïque, quoique instruit aux pieds de Gamaliel, l'un des plus savants hommes de la Synagogue et très versé dans la science de la loi, cependant lorsqu'il veut exprimer ce qu'il pense, il le fait toujours d'une manière très obscure et très embarrassée. Que s'il avait tant de peine à s'expliquer en grec, qu'il avait appris dès ses plus tendres années à Tarse en Cilicie, où il avait été élevé, que dirons-nous des versions latines où les interprètes, voulant exprimer mot à mot les pensées de cet apôtre, ne font que les embarrasser davantage, et étouffent pour ainsi dire sous un amas de mauvaises herbes un champ si abondant et si fertile ? Je vais donc tâcher de faire sur ce passage de saint Paul une espèce de paraphrase, d'en expliquer le véritable sens, d'éclaircir ce que les expressions ont de confus et d'embrouillé, de mettre chaque chose à son rang et dans sa place naturelle, afin que les pensées de l'Apôtre, dégagées de ce qu'il y a d'embarrassé et d'obscur dans le style, paraissent dans leur véritable jour.

«Que nul ne vous surpasse,» c'est-à-dire, comme le porte le texte grec : que personne ne vous ravisse le prix de votre course, comme il arrive lorsque celui qui combat dans le cirque et qui a mérité le prix vient à le perdre, ou par l'injustice de celui qui préside aux courses, ou par la supercherie de ceux qui donnent au peuple ces sortes de spectacles. L'on trouve dans saint Paul plusieurs expressions de cette nature, dont il se sert assez souvent parce qu'elles étaient en usage dans sa ville et dans sa province. En voici quelques exemples : «Pour moi, je me mets fort peu en peine d'être jugé par le jour humain;»¹¹ «je vous parle humainement;» «je ne vous ai point été à charge ;» et ce que nous expliquons maintenant : «que nul ne vous surpasse,» ou «ne vous ravisse le prix de la course;» et d'autres semblables manières de parler qui sont encore aujourd'hui en usage parmi les peuples de Cilicie. Au reste, il ne faut point s'étonner que saint Paul se serve de ces sortes d'expressions, qui étaient propres à la province où il avait revu et la naissance et l'éducation, puisque Virgile, qui est l'Homère des Latins, a dit conformément à l'usage de son pays : «Un froid scélérate.»¹²

«Que nul» donc «ne vous surpasse» et ne vous ravisse le prix de votre course, en s'attachant à la bassesse de la lettre et au culte superstitieux des anges, afin de vous engager par son exemple à abandonner le sens spirituel et mystérieux des saintes Ecritures, pour ne vous repaître que des figures des choses à venir, que celui même qui veut vous séduire «n'a point vues» ou «ne voit point» (car le texte grec peut signifier l'un et l'autre), surtout étant enflé d'orgueil comme il est, et faisant paraître dans ses démarches fières et superbes quelle est la vanité et la présomption de son esprit. Mais en vain se repaît-il de cet orgueil secret qu'un esprit charnel lui inspire, puisqu'il entend les saintes Ecritures d'une manière toute charnelle, ajoutant foi à toutes les traditions ou plutôt à toutes les rêveries des Juifs, sans s'attacher à celui que toutes les Ecritures regardent comme le chef et dont il est écrit : «Jésus Christ est le chef et la tête de l'homme,» c'est-à-dire : le chef de ceux qui croient en lui, le principe qui donne la vie à ce corps mystique, et la source où l'on doit puiser tous les sens spirituels des saintes Ecritures. C'est de ce chef que le corps de l'Eglise «reçoit par les vaisseaux qui en joignent et lient toutes les parties» le

¹¹ C'est-à-dire : «Je me mets fort peu en peine des jugements des hommes,» ou «d'être jugé par quelque homme que ce soit.» Les manières de parler dont saint Jérôme cite ici des exemples, et qu'il dit être particulières aux habitants de Tarse et aux peuples de Cilicie, ne paraissent-elles que par rapport au grec qui était leur langue naturelle, mais où le peut pas les faire sentir dans une traduction.

¹² C'est-à-dire : «pernicieux aux fruits de la terre.» Nous disons aussi «un froid cruel,» quoique la cruauté ne convienne pas plus au froid que la scélérate.

suc d'une doctrine toute céleste, qui lui donne la vie; c'est ce chef qui nourrit tous les membres de ce corps, et qui, répandant dans ses veines, par des routes secrètes, un sang très pur, l'entretient, le fortifie, et lui donne l'accroissement et la perfection qu'il doit avoir en Dieu, afin que cette prière que le Sauveur faisait à son père soit accomplie : «Mon Père, je désire que comme nous ne sommes qu'un vous et moi, de même ceux-ci ne soient qu'un en nous,» et qu'après que Jésus Christ nous aura donnés à son père, «Dieu soit tout en tous.»

Saint Paul, dans son épître aux Ephésiens, s'exprime à peu près de la même manière, soit pour le sens, soit pour les mots, soit pour le style qui est très obscur et très embarrassé. «Afin,» dit cet apôtre, «qu'en disant la vérité dans la charité, nous croissions en toutes choses dans Jésus Christ, qui est notre chef et notre tête; car c'est de lui que tout le corps, dont les parties sont jointes et unies ensemble avec une si juste proportion, reçoit, par tous les vaisseaux et tous les nerfs qui portent l'esprit et la vie, l'accroissement qu'il lui communique par l'efficacité de son influence, selon la mesure qui est propre à chacun des membres, afin qu'il se forme ainsi et s'édifie par la charité.» J'ai expliqué ce passage avec assez d'étendue dans mes commentaires sur celle même épître. Or l'Apôtre écrit tout cela contre les Juifs qui, après avoir embrassé la foi de Jésus Christ, voulaient encore observer les cérémonies de l'ancienne loi; sur quoi il y a eu une dispute assez grande entre les premiers chrétiens, comme nous le lisons dans les Actes des apôtres. C'est pour cela que saint Paul, parlant de ceux qui se vantaient d'être les docteurs et les maîtres de la loi, dit un peu auparavant : «Que personne ne vous condamne pour le manger et pour le boire,» prétendant que, parmi les choses qui servent à votre nourriture, les unes sont pures et les autres impures, «ou sur le sujet des fêtes,» distinguant les jours de fête d'avec ceux qui ne le sont point, parce que toute la vie d'un chrétien, qui croit en Jésus Christ ressuscité, est une fête continuelle qui n'a point d'autres bornes que l'éternité, «ou sur la célébration des nouvelles lunes,» c'est-à-dire du premier jour de chaque mois, lorsque la lune est dans son décours et ne luit plus durant la nuit, parce que la lumière des chrétiens est éternelle et que le soleil de justice ne cesse jamais de les éclairer, «ou sur l'observation des jours de sabbat,» vous défendant durant ces jours de porter aucun fardeau ou de faire aucune œuvre servile; car nous sommes tous libres en Jésus Christ, et nous ne gémissons plus sous le joug accablant du péché. «Toutes ces choses,» dit l'Apôtre, «n'ont été que l'ombre de celles qui devaient arriver,» et une figure de la félicité dont nous devons jouir un jour, les Juifs s'arrêtant à la lettre et s'attachant à la terre, tandis que, par l'intelligence spirituelle des saintes Ecritures, nous nous élevons jusqu'à Jésus Christ, que saint Paul appelle ici «le corps» pour le distinguer des ombres; car, comme le corps est quelque chose de réel et de véritable, et que l'ombre au contraire n'est qu'une représentation vaine et trompeuse, de même, en suivant le sens spirituel des Ecritures, tout ce qui sert à boire et à manger est pur, tous les jours de notre vie sont des jours de fête pour nous, la solennité du premier de chaque mois est une fête continuelle, et notre sabbat doit être éternel.

Mais comment doit-on entendre ces paroles de l'Apôtre : «En affectant de paraître, humble par un culte superstitieux des anges ?» Depuis que Jésus Christ a dit à ses disciples : «Levez-vous, sortons d'ici;» et aux Juifs : «Votre maison demeurera déserte;» et que le lieu où le Seigneur a été crucifié «est appelé dans un sens spirituel Egypte et Sodome;» depuis ce temps-là toutes les cérémonies des Juifs ont été abolies, et ce n'est plus à Dieu, mais aux anges rebelles et aux esprits impurs qu'ils immolent toutes leurs victimes. Il ne faut point s'étonner qu'ils soient tombés dans cette impiété après la Passion du Sauveur, puisque c'était à eux que le prophète Amos adressait autrefois ces paroles : «Maison d'Israël, est-ce à moi que vous avez offert des sacrifices et des victimes dans le désert durant quarante ans ? Et vous avez porté le tabernacle de Moloch et l'astre de votre dieu Remphan, qui sont des figures que vous avez faites pour les adorer.» C'est ce que saint Etienne, disputant dans le sénat des Juifs et parcourant leurs anciennes histoires, leur expliqua d'une manière encore plus forte et plus précise. «Dans ce temps-là,» dit-il, «les Israélites firent un veau et sacrifièrent à cette idole, mettant leur joie dans l'ouvrage de leurs mains. Alors Dieu, se détournant d'eux, les abandonna à l'impiété qui leur fit adorer l'armée du ciel, comme il est écrit au livre des Prophètes.» Par cette «armée du ciel,» on ne doit pas seulement entendre le soleil, la lune et tous les astres, mais encore toute la multitude et les armées des anges, qu'on appelle en hébreu Sabaoth, c'est-à-dire : des vertus et des armées célestes. C'est dans ce sens que nous lisons dans l'Évangile de saint Luc : «Au même instant il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : «Gloire à Dieu au plus haut des cieus, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté,» car le Seigneur «rend ses anges aussi prompts que les vents et ses ministres aussi ardents que les flammes.» Le prophète Ezéchiel nous fait voir, d'une manière encore mieux marquée, que ceux qui adoraient les idoles offraient toujours leurs sacrifices aux anges et non pas à Dieu, quoiqu'ils immolassent leurs victimes dans le temple du Seigneur. «Je leur ai donné,» dit Dieu par la bouche de ce prophète,

«des lois et des préceptes qui n'étaient point bons;» car le Seigneur ne cherche point le sang des boucs et des taureaux : un esprit brisé de douleur est le seul sacrifice qui soit digne de lui, et il ne méprise jamais un cœur contrit et humilié. Ceux donc qui s'étaient fait un veau près d'Oreb et qui avaient adoré l'astre du dieu Remphan, dont j'ai parlé plus à fond dans mes commentaires sur le prophète Amos, ceux-là ont offert leur encens aux idoles qu'ils ont faites eux-mêmes, et Dieu les a abandonnés à l'impiété qui leur a fait adorer l'armée du ciel, que saint Paul appelle ici «le culte des anges.» Le mot «humilité,» dont on s'est servi dans la traduction latine de ce passage, signifie selon le texte grec une «bassesse d'esprit et de sentiment.» Il faut en effet avoir l'esprit bien bas, et porter la superstition jusqu'à l'extravagance, pour s'imaginer que Dieu prenne plaisir à voir couler le sang des boucs et des taureaux, et à souffrir l'odeur désagréable d'un parfum que bien souvent nous ne saurions souffrir nous-mêmes.

Quant à ce qui suit : «Si vous êtes morts avec Jésus Christ à ces premières et plus grossières instructions du monde, comment vous laissez-vous imposer des lois comme si vous viviez dans ce premier état du monde ? Ne mangez pas,» vous dit-on, d'une telle chose; «ne goûtez pas» de ceci; «ne touchez pas» à cela. «Cependant ce sont des choses qui périssent toutes par l'usage, en quoi vous ne suivez que des maximes et des ordonnances humaines, qui ont à la vérité quelque apparence de sagesse dans une superstition et une humilité affectée, dans le rigoureux traitement qu'on fait au corps, et dans le peu de soin qu'on prend de rassasier la chair.» Voici, ce me semble, ce que saint Paul veut dire dans cet endroit, que je me contente de parcourir, afin d'expliquer avec le secours du Seigneur, ce qu'il a de confus dans les termes et d'obscur dans le sens. Si vous avez été baptisés en Jésus Christ et ensevelis avec lui par le baptême, si vous êtes morts avec lui à ces premières et plus grossières instructions du monde, pourquoi ne dites-vous pas avec moi. A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par qui le monde est mort et crucifié pour moi, comme je suis mort et crucifié pour le monde ? et pourquoi n'écoutez-vous pas ce que le Seigneur dit à son Père : «Ils ne sont point du monde, comme je ne suis point moi-même du monde;» et «Le monde les hait, parce qu'ils ne sont point du monde, comme je ne suis point moi-même du monde ?» «Pourquoi» au contraire «vous laissez-vous imposer des lois, comme si vous viviez dans le premier état du monde ?» «Ne touchez point,» vous dit-on, le corps d'un homme mort, ni les habits d'une femme qui a ses infirmités ordinaires, ou le siège sur lequel elle s'est assise. «Ne mangez point de pourceau, ni de lièvre, ni de sèche, ni de calmar, ni de lamproie, ni d'anguille, ni de tous les poissons qui n'ont ni nageoires ni écailles. Cependant toutes ces choses périssent par l'usage qu'on en fait, et tombent dans les lieux secrets après que l'estomac les a digérés. Car «les viandes sont pour le ventre, et le ventre est pour les viandes; et ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais c'est ce qui sort de sa bouche.» «Et en cela,» et dit l'Apôtre, «vous ne suivez que des maximes et des ordonnances humaines;» selon cette parole du prophète Isaïe : «Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est éloigné de moi; mais c'est en vain qu'ils m'honorent, enseignant des maximes et des pratiques humaines.» De là ces reproches que Jésus Christ faisait aux pharisiens : «Vous avez,» leur dit-il, «anéanti la loi de Dieu pour établir et autoriser vos traditions. Car Dieu a fait ce commandement : «Honorez votre père et votre mère;» et cet autre : «Que celui qui aura outragé de parole son père ou sa mère soit puni de mort.» Mais vous autres vous dites : «Quiconque aura dit à son père ou à sa mère : «Tout don que je fais vous est utile,» satisfait à la loi, quoiqu'il n'honore et n'assiste point son père et sa mère, etc. Et ainsi,» ajoute-t-il, «vous avez anéanti le commandement de Dieu par vos traditions.»

Cet ouvrage, qui n'est déjà que trop étendu, ne me permet pas de rapporter ici combien les pharisiens ont inventé de traditions qu'ils appellent aujourd'hui *Deuteroses*, et de combien de fables et de chimères ils les ont remplies. La plupart même sont si infâmes que je ne saurais en parler sans rougir. Je vais néanmoins en rapporter ici un exemple, afin de couvrir de honte et de confusion ces ennemis déclarés de la religion de Jésus Christ. Les principaux et les plus sages de leurs Synagogues étaient obligés par le devoir de leur charge (l'horrible emploi !) de goûter le sang d'une fille ou d'une femme qui avait ses infirmités ordinaires, afin de juger par le goût, lorsqu'ils ne le pouvaient faire par la vue, si ce sang était pur ou s'il ne l'était pas. De plus, comme la loi leur ordonne de demeurer assis dans leurs maisons les jours de sabbat, et leur défend de sortir de chez eux et de se promener ces jours-là, si nous leur faisons voir dans nos disputes que, pour observer le commandement de la loi prise à la lettre, ils sont obligés de demeurer assis, et qu'il ne leur est pas permis ni de se coucher, ni de demeurer debout, ni de se promener, ils nous répondent ordinairement que leurs maîtres Barachibas, Syméon et Hellés leur ont appris par tradition que l'on pourrait, le jour du sabbat, se promener l'espace de deux mille pieds. Ils nous repaissent de plusieurs semblables rêveries fondées sur des maximes humaines qu'ils préfèrent à celles que Dieu leur a enseignées. Ce n'est pas qu'il faille être toujours assis le jour du sabbat, et

qu'on soit obligé, de demeurer dans le lieu où l'on se trouve sans pouvoir s'en éloigner; mais on doit accomplir d'une manière spirituelle «ce que la loi ne saurait faire, la chair la rendant faible et impuissante.» Poursuivons.

«Qui ont à la vérité quelque apparence de sagesse.» Ce mot «à la vérité» est ici superflu, car il n'est point suivi de la conjonction «mais,» ou de quelque autre semblable qui le suit ordinairement. Saint Paul, qui n'était pas grammairien, tombe souvent dans de pareilles fautes. Les ignorants donc et la masse trouvent dans ces pratiques superstitieuses des Juifs quelque apparence de raison et quelques traits de la sagesse humaine. De là vient qu'on donne à leurs docteurs le nom de sages, et lorsqu'ils enseignent leurs maximes (ce qu'ils font en certains jours), ils ont coutume de dire à leurs disciples «Les sages expliquent leurs traditions.»

«Dans une superstition,» ou, comme porte le texte grec, «dans une fausse religion, et dans une humilité» affectée. Quoique le terme «humilité,» selon la signification naturelle du mot grec, marque plutôt une vertu qu'un vice, cependant on le doit prendre ici pour une bassesse d'âme et de sentiment. «Et dans le rigoureux traitement qu'on fait au corps,» c'est-à-dire, selon le texte original que la version latine n'exprime pas à la lettre : «en n'épargnant pas son corps.» Les Juifs n'épargnent pas leur corps dans le choix qu'ils font des viandes, se privant quelquefois de ce qu'ils ont, cherchant ce qu'ils n'ont pas, et se réduisant par là à des extrémités qui souvent les jettent dans des langueurs et des maladies fâcheuses. Et en cela ils ne se font point honneur à eux-mêmes, puisque «tout est pur pour ceux qui sont purs,» et que «ce qui se mange avec action de grâces» ne saurait être impur, le Seigneur n'ayant créé les viandes que pour nourrir le corps et conserver la vie de l'homme.

Par ces «premières instructions,» ou ces «premiers éléments du monde, par lesquels,» ou plutôt «auxquels nous sommes morts,» on doit entendre la loi de Moïse et tout l'Ancien Testament, qui sont comme les commencements de notre religion, et les premiers éléments où nous apprenons à connaître Dieu. Car comme on donne le nom «d'éléments», aux lettres qui composent les syllabes et les mots, et ensuite les discours les plus travaillés, que la musique a ses éléments, que la dialectique et la médecine ont leurs «introductions,» et que les lignes sont les éléments de la géométrie, de même l'Ancien Testament est comme les premiers éléments qui forment l'enfance de l'homme juste, et qui le rendent capable de s'élever jusqu'à la perfection de l'Evangile. C'est ainsi que le psaume cent dix-huitième, et tous ceux qui sont marqués par les lettres de l'alphabet, nous conduisent par des vérités morales à la connaissance des vérités divines, et, nous faisant passer par les éléments d'une lettre qui tue et qui se détruit, nous élèvent jusqu'à l'esprit qui vivifie. Puis donc que nous sommes morts au monde et à ses éléments, nous ne devons plus suivre les pratiques et les maximes du monde; car s'assujettir à ces «premiers éléments,» c'est commencer à y mourir, c'est être parfait.

Onzième question

Que veulent dire ces paroles du même apôtre dans son épître aux Thessaloniens : «Le Seigneur ne viendra point que la révolte et la désertion ne soient arrivées auparavant, et qu'on n'ait vu paraître l'homme de péché, etc. ?»

Saint Paul avait dit dans sa première épître aux fidèles de Thessalonique. «Or, pour ce qui regarde le temps et les moments où ces choses arriveront, il n'est pas besoin, mes frères, de vous en écrire, parce que vous savez bien vous-mêmes que le jour du Seigneur doit venir comme un voleur de nuit. Car lorsqu'ils diront : «Nous voici en paix et en sûreté,» ils se trouveront surpris tout à coup d'une ruine imprévue, comme l'est une femme grosse des douleurs de l'enfantement, sans qu'il leur reste aucun moyen de se sauver.» Il leur avait dit un peu auparavant : «Aussi nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons et qui sommes réservés pour son avènement, nous ne préviendrons point ceux qui sont déjà dans le sommeil de la mort. Car aussitôt que le signal aura été donné par la voix de l'archange et par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et ceux qui seront morts en Jésus Christ ressusciteront les premiers. Puis nous autres qui sommes vivants, et qui serons restés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air; et ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur. Consolez-vous donc les uns les autres par ces vérités.» Les Thessaloniens ne comprenant point quels étaient ceux dont l'apôtre saint Paul voulait parler, qui, étant encore en vie et étant restés jusques alors seraient emportés dans les airs pour aller au-devant du Seigneur, crurent qu'ils seraient encore en vie lorsque Jésus Christ viendrait, et qu'ils le verraient dans sa majesté avant que de mourir. Sur quoi l'Apôtre les prie et les «conjure par l'avènement de notre Seigneur Jésus Christ de ne se point laisser ébranler si légèrement en croyant, sur la foi de quelque prophétie, ou sur quelque discours, ou quelque lettre qu'on supposerait venir de sa part, que le jour du Seigneur était près d'arriver.»

L'Évangile et tous les prophètes nous apprennent qu'il y a deux sortes d'avènements du Sauveur : dans le premier il a paru humilié et anéanti aux yeux des hommes; dans le second il paraîtra revêtu de toute sa gloire et de toute sa majesté, selon ce que Jésus Christ lui-même disait à ses apôtres lorsqu'il leur prédit ce qui devait arriver avant la fin du monde, et quel devait être l'avènement de l'Antéchrist : «Lorsque vous verrez,» leur dit-il, «que l'abomination qui a été prédite par le prophète Daniel sera dans le lieu saint, que celui qui lit entende bien ce qu'il lit. Alors que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient sur les montagnes; que celui qui sera au haut du toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison; et que celui qui sera dans le champ ne retourne point pour prendre sa robe.» Et derechef «Alors si quelqu'un vous dit : «le Christ est ici,» ou «il est là,» ne le croyez point, parce qu'il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes, qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire même, s'il était possible, les élus. J'ai voulu vous en avertir auparavant. Si donc on vous dit : «Le voici dans le désert,» ne sortez point pour y aller. Si l'on vous dit : «Le voici dans le lieu le plus retiré de la maison,» ne le croyez point. Car comme un éclair qui sort de l'Orient paraît tout d'un coup jusqu'à l'Occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme.» Et un peu après : «Alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, et tous les peuples de la terre seront dans les pleurs et dans les gémissements, et ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté; et il enverra ses anges qui feront entendre la voix éclatante de leurs trompettes, et qui rassembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre.» Voici encore ce qu'il dit de l'Antichrist en parlant aux Juifs : «Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas. Si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez.»

Les Thessaloniens donc n'ayant pas bien compris le sens de la première épître que saint Paul leur avait écrite, ou s'étant laissé séduire par quelque prétendue révélation qu'ils croyaient avoir eue durant leur sommeil, ou par les fausses conjectures de quelques visionnaires, s'imaginaient que ce qui avait été prédit de l'Antichrist par les prophètes Isaïe et Daniel, et par Jésus Christ même dans l'Évangile, devait s'accomplir de leurs jours. C'est ce qui les avait ébranlés et jetés dans le trouble, prévenus qu'ils étaient que le Fils de Dieu devait bientôt venir dans tout l'éclat de sa gloire et de sa majesté. Mais l'apôtre saint Paul, pour les détromper et les faire revenir de leurs préjugés, leur explique ici toutes les choses qui devaient précéder l'avènement du Sauveur; afin que par leur accomplissement ils pussent juger de l'avènement de l'Antichrist, «de cet homme de péché, de cet enfant de perdition, de cet ennemi de Dieu qui s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou qui est adoré jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu.» «Le Seigneur,» dit-il, «ne viendra point que la désertion,» ou, comme porte le texte grec, «l'apostasie ne soit arrivée auparavant,» c'est-à-dire : que toutes les nations qui sont

soumises à l'empire romain ne se soient soustraites par une révolte déclarée à la domination des empereurs; «et qu'on ait vu paraître cet homme de péché» prédit par tous les prophètes, qui est la source et le principe de tous les péchés; «de cet enfant de perdition,» c'est-à-dire du démon qui est la cause de la perte de tous les hommes; «de cet ennemi déclaré de Jésus Christ,» ce qui fait qu'on l'appelle «Antichrist,» qui s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu,» se faisant passer pour le Dieu de toutes les nations, foulant aux pieds la véritable religion et le culte du vrai Dieu, et portant son orgueil «jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu,» c'est-à-dire, comme l'expliquent quelques auteurs, dans le temple de Jérusalem, ou plutôt dans l'Eglise, où il se fera passer pour Jésus-Christ et pour fils de Dieu.

La décadence de l'empire romain et la naissance de l'Antéchrist doivent donc précéder l'avènement de Jésus Christ, qui ne viendra que pour détruire cet ennemi de sa gloire et de sa religion. Vous devez vous souvenir, dit l'Apôtre, que lorsque j'étais à Thessalonique, je vous ai dit de bouche ce que je vous écris maintenant, que l'avènement de l'Antichrist devait précéder celui du Sauveur; «et vous savez bien ce qui empêche qu'il ne vienne, afin qu'il paraisse en son temps;» c'est-à-dire : Vous n'ignorez pas pourquoi l'Antichrist ne paraît pas encore. Il ne veut pas parler ici ouvertement de la ruine de l'empire romain, que les empereurs croyaient devoir être éternel. De là vient que cette femme prostituée et vêtue de pourpre, dont saint Jean parle dans son Apocalypse, portait sur son front ce nom de blasphème, «Rome l'éternelle.» Car si saint Paul eût dit sans détour et sans allégorie que l'Antichrist ne devait venir qu'après l'entière destruction de l'empire romain, il semble qu'il eût donné par là un juste sujet de persécuter l'Eglise qui ne faisait que de naître.

«Car le mystère d'iniquité,» continue l'Apôtre, «se forme dès à présent.» Seulement que celui qui a maintenant la foi la conserve jusqu'à ce que la désertion arrive, et alors cet impie paraîtra; c'est-à-dire : Néron, le plus infâme et le plus corrompu des Césars, prépare déjà les voies à l'Antichrist par les maux infinis et les crimes énormes dont il accable et fait gémir toute la terre; l'on remarque dans celui-là des traits de l'impiété et de la cruauté dont on verra un jour la consommation dans celui-ci. Il ne reste plus qu'à voir tomber l'empire romain par la révolte et la désertion de tous les peuples qu'il tient aujourd'hui sous sa puissance; et alors l'Antichrist, qui est la source de toutes sortes d'iniquités, viendra au monde; mais «le Seigneur Jésus le détruira par le souffle de sa bouche,» c'est-à-dire : par le poids de sa majesté, et de cette puissance divine dont les mandements portent leur exécution avec eux. Il n'emploiera point contre lui ni de nombreuses armées, ni la force des soldats, ni le secours des anges; il l'exterminera par sa seule présence; semblable au soleil qui chasse et dissipe les ténèbres de la nuit dès qu'il commence à paraître, le Seigneur perdra et détruira l'Antichrist par le seul éclat de sa majesté. «Il n'agira,» cet impie, «que par la puissance de Satan. Comme toute la plénitude de la divinité a été en Jésus Christ corporellement, de même l'Antichrist sera revêtu de la puissance de Satan pour faire, des prodiges et des miracles, mais faux et trompeurs, semblables à ceux que les magiciens de Pharaon opposèrent aux prodiges que Dieu opérait par Moïse; mais comme la verge de ce prophète dévora celle de ces imposteurs, de même la vérité de Jésus Christ triomphera des mensonges de l'Antichrist.» Ce séducteur n'imposera par ses artifices qu'à ceux qui doivent périr. Ici l'on pouvait former une difficulté, et demander à saint Paul pourquoi Dieu a permis que l'Antichrist eût le pouvoir de faire des miracles et des prodiges capables, s'il était possible, de faire illusion même aux élus de Dieu; mais cet apôtre prévient cette objection, et la résout avant même qu'on la lui fasse. Ce ne sera point, dit-il, par sa propre vertu, mais par la permission de Dieu que l'Antéchrist fera tous ces prodiges, pour punir les Juifs de ce qu'ils n'ont voulu ni recevoir ni aimer la vérité, c'est-à-dire le saint Esprit, que Dieu nous a donné par Jésus Christ. Car l'amour de Dieu a été répandu dans les cœurs des fidèles, et Jésus Christ dit lui-même : «Je suis la vérité;» et d'est de lui qu'il est écrit dans les Psaumes : «La vérité est sortie de la terre.» Puis donc que les Juifs n'ont pas voulu recevoir la vérité et la charité, ni reconnaître le Sauveur pour être sauvés, «Dieu les livrera», non, pas à un homme qui leur fasse illusion mais «à l'illusion même,» c'est-à-dire : à un égarement qui sera la source de toutes sortes d'erreurs, et qui les engagera inmanquablement dans le mensonge; car le démon est menteur et père du mensonge. Si l'Antichrist était né d'une Vierge, et venu au monde avant Jésus Christ, les Juifs seraient en quelque manière excusables : ils pourraient dire qu'ils avaient vu en lui quelques traits et quelques caractères de vérité et que, séduits par ces fausses apparences, ils avaient pris le mensonge pour la vérité; mais aujourd'hui ce qui fait leur crime et ce qui rend leur condamnation certaine et infaillible, c'est qu'après avoir méprisé la vérité de Jésus Christ ils ont suivi le mensonge, c'est-à-dire : l'Antichrist.

PARTIE 3

À MINERVIUS ET A ALEXANDRE.

Comme notre frère Sisinnius, qui m'a remis votre lettre, est sur son départ, je ne puis vous dissimuler que je suis obligé de vous écrire celle-ci fort à la hâte. Ce n'est point par vanité que je parle de la sorte, et je vous prie d'en être bien persuadés; mais c'est que l'amitié que j'ai pour vous ne me permet pas de vous rien cacher et m'oblige à vous parler à coeur ouvert. Sisinnius m'a apporté des lettres de plusieurs personnes de votre province qui me proposent diverses questions. J'espérais que depuis son arrivée jusqu'à l'Épiphanie j'aurais assez de temps pour y répondre. J'y avais employé une partie des nuits; toutes mes réponses étaient faites; il ne me restait plus qu'à vous satisfaire sur les questions que vous me proposez, et que je réservais pour les dernières comme les plus difficiles : je me préparais à y répondre, lorsque tout à coup Sisinnius est venu me dire qu'il était sur le point de partir. Je l'ai prié de différer son voyage; mais il m'a dit que le Nil n'ayant point débordé, la famine régnait dans toute l'Égypte, que plusieurs personnes étaient dans l'indigence et, que les monastères étaient réduits à une extrême misère. Ainsi j'ai cru que ce serait offenser Dieu que de le retenir plus longtemps.

Je vous envoie donc, tels quels, les matériaux que j'avais préparés, et je vous laisse le soin de leur donner par votre éloquence la forme et les ornements qui leur manquent. Vous avez toute la sagesse et toute l'érudition nécessaires pour cela, puisque vous avez renoncé à l'éloquence du barreau pour embrasser celle de Jésus Christ. Ainsi je ne serai pas comme ce philosophe dont parle la fable, qui eut tant de peine à persuader un homme rustique et grossier : vous comprendrez aisément tout ce que j'ai à vous dire, et vous le préviendrez même, comme celui dont un auteur profane a dit : «A peine avais-je ouvert la bouche qu'il en savait autant que moi.» Puis donc que le temps ne me permet pas de vous expliquer moi-même cette difficulté, je vous envoie ce qu'en ont dit ceux qui nous ont laissé des commentaires sur l'Écriture sainte. J'en ai traduit la plus grande partie mot à mot, tant pour m'épargner la peine d'examiner à fond cette question que pour vous faire connaître quel est le sentiment des anciens, et vous laisser la liberté d'en juger vous-mêmes, non point selon mes vues, mais selon vos propres lumières.

Vous me demandez comment on doit entendre ce passage de l'épître de saint Paul aux Corinthiens ¹³ : «Nous dormirons tous, mais nous ne serons pas tous changés;» et s'il s'en faut tenir à cette leçon, ou à celle que portent quelques exemplaires : «Nous ne dormirons pas tous, mais nous serons tous changés;» car ces deux différentes leçons se trouvent dans les exemplaires grecs. Théodore d'Héraclée, appelé autrefois Perinthe, explique ainsi ce passage dans ses commentaires sur les épîtres de saint Paul. «Nous ne dormirons pas tous, mais nous serons tous changés.» «En effet, Enoch et Élie, affranchis des lois de la mort, n'ont quitté la terre que pour être élevés au ciel avec leurs corps. Ainsi les saints qui seront encore en vie à la fin des siècles et au jour du jugement ne mourront point; mais exempts des dures lois de la mort, ils seront emportés dans les nuées avec les autres saints qui ressusciteront, pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air, et pour vivre éternellement avec lui. C'est pour cela que l'Apôtre dit : «Nous ne dormirons pas tous, mais nous serons tous changés;» car ceux qui seront ressuscités et emportés tout vivants dans les nuées deviendront incorruptibles, et passeront de la condition des mortels à une glorieuse immortalité, je ne dis point en peu de temps, mais en un instant, en un moment, en un clin d'oeil, «au son de la dernière trompette.» Cette résurrection se fera si promptement, que ceux qui seront en vie lorsque la consommation de toutes choses arrivera ne pourront prévenir les morts qui sortiront de leurs tombeaux. C'est ce que saint Paul explique très clairement lorsqu'il dit : «Car la trompette sonnera, et les morts ressusciteront en un état incorruptible, et alors nous serons changés; car il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité,» afin qu'il puisse être ou livré à des supplices éternels, ou couronné dans le ciel d'une gloire immortelle.»

Diodore, évêque de Tarse, laissant le passage que nous examinons, explique en peu de mots celui-ci : «Et les morts ressusciteront en un état incorruptible, et alors nous serons changés.» «Si les morts,» dit-il, «doivent ressusciter en un état incorruptible, et par conséquent passer à une condition plus heureuse, qu'était-il besoin de dire : «Et alors nous serons changés ?» Saint Paul a-t-il voulu nous donner à entendre par là que cet état d'incorruptibilité sera commun à tous les hommes, et qu'il n'y aura que les justes qui seront changés, non seulement par l'incorruptibilité et l'immortalité dont ils seront revêtus, mais encore par la gloire dont le Seigneur doit les couronner ?»

¹³ C'est-à-dire «Nous mourrons tous.» La vulgate porte «Nous ressusciterons tous.»

Apollinaire est de même sentiment que Théodore, quoiqu'il s'explique en des termes différents; car il prétend que quelques-uns ne mourront point, mais que leurs corps étant changés et revêtus de gloire, ils passeront tout d'un coup de cette vie à l'autre pour demeurer éternellement avec Jésus Christ. C'est l'heureuse situation où nous croyons qu'Enoch et Élie sont aujourd'hui.

Didyme prend une route toute différente et suit le sentiment d'Origène; car il explique ainsi ces paroles de l'Apôtre : «Voici un mystère que je m'en vais vous dire : Nous dormirons tous, mais nous ne serons pas tous changés.» «Si la question de la résurrection des morts,» dit cet auteur, «était sans difficulté et n'avait pas besoin d'explication, l'apôtre saint Paul, après en avoir parlé fort au long, n'aurait pas ajouté : «Voici un mystère que je m'en vais vous dire : nous dormirons,» c'est-à-dire nous mourrons tous, mais nous ne serons pas tous changés,» il n'y aura que les saints qui auront part à cet heureux changement. Je sais qu'il y a quelques exemplaires qui portent : «Nous ne dormirons pas tous, mais nous serons tous changés;» mais il faut examiner si ces paroles que nous lisons ensuite : «Les morts ressusciteront en un état incorruptible, et alors nous serons changés,» peuvent s'accorder avec celles-ci qui précèdent : «Et nous serons tous changés;» car si tous seront changés, et si tous les hommes doivent avoir part à ce changement, il était inutile de dire que nous serons changés. Il faut donc lire : «Nous dormirons tous, mais nous ne serons pas tous changés.» En effet si tous meurent en Adam, et si ce sommeil dont parle l'Apôtre est une véritable mort, il faut conclure que nous dormons, c'est-à-dire que nous mourons tous. «Dormir,» selon la manière de parler de l'Écriture sainte, c'est être mort dans l'espérance de ressusciter un jour; car ceux qui dorment ne manquent point de se réveiller, à moins qu'une mort subite ne vienne les surprendre et les enlever d'entre les bras du sommeil. Lorsque tous les hommes auront subi les lois de la nature et de la mort, alors les justes seuls passeront à un état plus heureux et selon l'âme et selon le corps; de manière que tous les hommes ressusciteront en un état d'incorruptibilité, et qu'il n'y aura que les saints qui seront changés et revêtus d'une gloire immortelle.»

Quant à ce qui suit : «En un moment (ce que le texte grec exprime par le mot *atome*), en un coup d'oeil,» ou, «en un clin d'oeil» (car ces deux différentes leçons se trouvent dans les exemplaires grecs), voici comme Didyme l'explique : «Les hommes étant tous ressuscités en un même instant, ils seront emportés dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur; ce qui néanmoins ne doit s'entendre que de ceux qui seront morts; car lorsque l'Apôtre dit que tous les hommes ressusciteront en un instant, en un clin d'oeil, en un moment, il détruit l'opinion chimérique de ceux qui prétendent qu'il y aura deux résurrections, et que les uns ressusciteront les premiers et les autres les derniers. Le mot *atome*, qu'on lit dans les exemplaires grecs, marque un temps indivisible, un moment que l'on ne peut partager. Tels sont les atomes dont Epicure prétend que le monde est composé. Et ce «coup d'oeil,» ou ce «clin d'oeil» dont parle l'Apôtre et que les Grecs expriment par le mot *ropé*, marque un mouvement si prompt et si subit qu'à peine peut-on l'apercevoir; mais parce que la plupart des exemplaires grecs portent *ripé* au lieu de *ropé*, on doit dire selon cette leçon que, comme un tourbillon de vent enlève de terre et emporte avec rapidité au milieu de l'air une plume, une paille, une feuille d'arbre, de même les morts sortiront en un clin d'oeil de leurs tombeaux, et se présenteront devant le tribunal de celui qui doit les juger.

«Saint Paul ajoute : «Au son de la dernière trompette; car la trompette sonnera, et les morts ressusciteront en un état incorruptible, et alors nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité.» Ce bruit de la trompette nous marque deux choses : ou le son terrible de la voix qui doit appeler les morts, selon ce que dit un prophète : «Faites retentir votre voix comme une trompette», ou l'évidence de la résurrection, selon ce que nous lisons dans l'Évangile : «Lorsque vous donnez l'aumône, ne faites point sonner la trompette devant vous,» c'est-à-dire faites votre aumône en secret, de peur qu'on ne croie que vous faites servir à votre gloire et à votre réputation la misère et l'indigence du pauvre.

«Mais on demande pourquoi saint Paul dit que les morts ressusciteront «au son de la dernière trompette;» car puisqu'il l'appelle «la dernière,» il suppose qu'il y en a déjà eu d'autres dont on a entendu le son. Saint Jean nous représente dans son Apocalypse sept anges avec des trompettes, et nous marque en même temps ce que faisait chacun d'eux, c'est-à-dire le premier, le second, le troisième, le quatrième, le cinquième et le sixième, en sonnant de la trompette. Mais lorsque le dernier, c'est-à-dire le septième, en sonnera, alors les morts ressusciteront avec des corps incorruptibles, qui auparavant avaient été sujets à la corruption. C'est pour cela que saint Paul, expliquant ce qui doit arriver après le son de la dernière trompette, dit : «Car la trompette sonnera, et les morts ressusciteront en un état incorruptible, et alors nous serons changés.» Quand il dit : «nous serons changés,» il fait assez connaître qu'il n'aura pas le même sort que les

morts. Pour bien comprendre ceci il faut, savoir que, selon quelques-uns, cet état incorruptible dans lequel les morts ressusciteront regarde les corps, et que ce changement dont parle l'Apôtre regarde les âmes, qui seront changées par un nouvel accroissement de gloire lorsqu'elles seront parvenues à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus Christ doit être formé en nous. D'autres au contraire prétendent que par les «morts» on doit entendre : les pécheurs, qui ressusciteront en un état incorruptible pour être livrés à des supplices éternels, et que par ceux qui «seront changés», on doit entendre les saints qui vont de vertus en vertus, et qui s'élèvent comme par degrés au comble de la gloire. Ainsi ce qu'ajoute l'apôtre saint Paul : «Car il faut que ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité,» est une suite de ce qu'il avait dit auparavant : «Les morts ressusciteront en un état incorruptible;» de même que ces paroles «Et il faut que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité,» ont rapport à celle-ci qui précèdent : «Et alors nous serons changés.» En effet il y a une grande différence entre «immortalité» et «incorruptibilité», de même qu'entre «mortel» et corruptible.» Tout ce qui est mortel est corruptible, mais tout ce qui est corruptible n'est pas mortel; tous les corps inanimés sont sujets à la corruption : cependant ils ne sont pas sujets à la mort, parce qu'ils sont privés de la vie qui n'appartient qu'aux êtres animés. C'est pour cela que l'apôtre saint Paul, parlant de la résurrection future, a joint l'incorruptibilité à la corruption et l'immortalité à la mortalité.»

Acace, qui après Eusèbe de Pamphile fut fait évêque de Césarée, appelée auparavant la *tour de Strabon*, s'étant proposé cette difficulté dans le quatrième livre de son *Recueil des différentes questions*, la traite fort au long selon les deux différentes leçons que portent les exemplaires grecs. Après le commencement, que je passe, voici ce qu'il ajoute : «Expliquons d'abord ce passage de la manière qu'il se trouve dans la plupart des exemplaires. «Voici,» dit saint Paul, «un mystère que je m'en vais vous dire : nous dormirons tous, mais nous ne serons pas tous changés.» Cet apôtre, ayant dessein de traiter à fond de la résurrection, l'appelle «un mystère» afin de rendre ses auditeurs attentifs. Par ce sommeil dont il parle on doit entendre : la mort, qui est commune à tous les hommes. C'est pour cela qu'il dit : «Nous dormirons,» c'est-à-dire : nous mourrons tous; de même qu'il avait dit auparavant : «Comme tous meurent en Adam, tous aussi revivront en Jésus Christ.» Puis donc que tous les hommes doivent mourir, «voici un mystère que je m'en vais vous dire : c'est que «nous mourrons tous, mais nous ne serons pas tous changés; car la trompette sonnera (c'est le septième ange dont parle l'Apocalypse qui en doit sonner) et les morts ressusciteront en un état incorruptible. «Que si les morts ressuscitent dans un état incorruptible, comment peut-on dire qu'à ne seront point changés, puisque cet état d'incorruptibilité est un changement ? C'est que par ce changement qui doit arriver à saint Paul et aux saints on doit entendre : la gloire dont ils seront revêtus; mais tous les hommes en général ressusciteront dans un état incorruptible, parce qu'en cet état les pécheurs seront d'autant plus malheureux que leur incorruptibilité rendra leurs peines éternelles, et qu'ils ne pourront les voir finir par la destruction d'un corps mortel et corruptible.

«L'apôtre saint Paul dans cette épître nous fait voir, sous des symboles mystérieux, que les morts ressuscités seront d'une condition différente, non point quant au corps mais quant à la gloire, parce que les uns ressusciteront pour être condamnés à des supplices éternels, et les autres pour être couronnés d'une gloire immortelle.» «Autre est la chair des oiseaux,» dit cet apôtre, «autre celle des poissons, autre celle des bêtes. Il en arrivera de même,» ajoute-t-il, «dans la résurrection des morts.» Aussi le sentiment le plus commun de l'Eglise est que tous les hommes mourront, mais que tous ne seront pas changés ni revêtus de gloire, selon de que dit le prophète Daniel : «Toute cette multitude de ceux qui dorment dans la poussière de la terre ressusciteront, les uns pour être couronnés d'une gloire immortelle, et les autres pour être couverts d'une éternelle confusion.» Car ceux qui ressusciteront pour être couverts d'une honte et d'une confusion éternelle ne ressusciteront pas pour être couronnés de cette gloire immortelle qui sera le partage de saint Paul et des autres saints. Nous croyons donc que ceux-là seulement seront changés qui ressusciteront pour la gloire, et que les morts, c'est-à-dire : les pécheurs et les infidèles, ne changeront point, mais ressusciteront en un état incorruptible pour être condamnés à des supplices éternels.»

«Expliquons maintenant ce passage selon l'autre leçon qui se trouve dans plusieurs exemplaires. «Nous ne dormirons pas tous, mais nous serons tous changés.» Quelques auteurs concluent de là que plusieurs personnes seront encore en vie à la fin du monde, et que si tous les hommes «ne dorment point,» tous aussi ne mourront pas; d'où ils tirent cette conséquence, que si tous ne meurent point, tous aussi ne ressusciteront pas. C'est ce qu'ils prétendent prouver par ces Paroles de l'apôtre saint Paul dans sa première épître aux Thessaloniens : «Nous qui vivons et qui sommes réservés pour l'avènement du Seigneur, nous ne préviendrons point ceux qui sont déjà dans le sommeil de la mort; car aussitôt que le signal aura été donné par la voix de

l'archange et par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et ceux qui seront morts en Jésus Christ ressusciteront les premiers; puis nous autres qui sommes vivants, et qui serons demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air; et ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.» Ces écrivains prétendent prouver par là que saint Paul et ceux qui écrivaient cette épître avec lui étaient persuadés qu'ils ne mourraient point, mais que la fin du monde les trouverait encore en vie. Si cela était vrai, saint Paul se serait trompé par une erreur bien grossière en se flattant de vivre jusqu'à la consommation des siècles; espérance chimérique et dont l'expérience fait assez voir l'illusion.

«Cependant les fidèles de Thessalonique, qui ignoraient le mystère de la résurrection, donnaient dans ces sortes de visions; et incertains qu'ils étaient de leur destinée et pleins de ces chimères, ils disaient : «Puisque saint Paul doit vivre jusqu'à la fin du monde, il faut que le jour du jugement soit proche.» C'est pourquoi cet apôtre, dans la seconde lettre qu'il leur écrivit, tâcha de les faire revenir de leurs préjugés. «Nous vous conjurons, mes frères,» leur dit-il, par l'avènement de notre Seigneur Jésus Christ et par notre réunion avec lui, de ne vous laisser pas légèrement ébranler dans votre premier sentiment, et de ne vous pas troubler en croyant, sur la foi de quelque prophétie ou sur quelque discours ou quelque lettre que l'on supposerait venir de nous, que le jour du Seigneur soit près d'arriver. Que personne ne vous séduise en quelque manière que ce soit, car il ne viendra point que la révolte et l'apostasie ne soient arrivées auparavant, et qu'on n'ait vu paraître cet homme de péché qui doit périr misérablement; cet ennemi de Dieu qui s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou qui est adoré, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu. Ne vous souvient-il pas que je vous ai dit ces choses lorsque j'étais encore avec vous ?» Saint Paul ne leur parle de la sorte que pour les détromper, et pour les empêcher d'expliquer dans un mauvais sens et contre son intention ces paroles de la première épître qu'il leur avait écrites : «Nous qui vivons, et qui sommes réservés pour l'avènement du Seigneur, nous ne préviendrons point ceux qui sont déjà dans le sommeil de la mort;» car il n'y a pas d'apparence que cet apôtre se flattât de vivre éternellement dans un corps mortel, d'être affranchi des lois de la mort, et de passer tout à coup et sans mourir de cette vie au royaume du ciel, lui qui dans son épître à Timothée avait dit : «Car pour moi je suis sur le point d'être sacrifié, et le temps de ma mort s'approche;» ce qu'il répète dans son épître aux Romains : «Qui me délivrera,» dit-il, «de ce corps de mort ?» et aux Corinthiens : «Pendant que nous habitons dans ce corps, nous sommes éloignés du Seigneur et hors de notre patrie : or nous aimons mieux sortir de la maison de ce corps, pour aller habiter avec le Seigneur.» Cet apôtre ne pouvait parler de la sorte sans être persuadé qu'il devait mourir un jour. Il vaut donc mieux expliquer ce passage dans un sens spirituel, et entendre par ce sommeil dont parle saint Paul, non pas la mort naturelle qui sépare l'âme d'avec le corps, mais les péchés que l'on commet après avoir reçu la foi de Jésus Christ, et ce sommeil fatal où l'on se plonge après le baptême, selon ce que dit le même apôtre dans son épître aux fidèles de Corinthe : «C'est pour cette raison qu'il y a parmi vous beaucoup de malades et de languissants, et que plusieurs dorment du sommeil de la mort;» et dans un autre endroit : «Ceux qui sont morts en Jésus Christ ont donc péri sans ressource ?» car quoiqu'ils soient morts, cependant ils ne périront point éternellement, parce qu'ils ne sont point coupables de péchés mortels mais seulement de quelques fautes légères. C'est ce qui faisait dire à un autre saint : «Eclaircissez mes yeux, Seigneur, afin que je ne m'endorme jamais dans la mort;» car il y a un sommeil où nous plonge le péché et qui conduit à la mort, et un assoupissement causé aussi par le péché mais qui n'a rien de funeste et de mortel. Ceux donc qui vivent de celui qui dit : «Je suis la vie» (car «notre vie est cachée en Dieu avec Jésus Christ,.) et qui, toujours étroitement unis à lui, ne commettront aucun péché qui leur donne la mort, ceux-là seront du nombre des vivants, dont le Sauveur dit dans l'Evangile de saint Jean : «Celui qui croit en moi ne mourra point; et quiconque vit et croit en moi ne mourra point à jamais.» C'est à l'exemple de ce divin Sauveur, et en suivant ses maximes, que saint Paul dit à ses disciples : «Nous ne dormons pas tous;» car celui qui s'appliquera avec tout le soin possible à la garde de son cœur et qui, toujours attentif aux commandements de Jésus Christ, se souviendra de ce qu'il dit à ses apôtres : Veillez, parce que vous ne savez pas à quelle heure le voleur doit venir;» et de cette maxime du sage : «Ne laissez point aller vos yeux au sommeil et que vos paupières ne s'assoupissent point, afin que vous puissiez vous échapper du piège comme la chèvre et vous sauver des filets comme l'oiseau;» celui, dis-je, qui vivra de la sorte, ne dormira point du sommeil de la mort.

«Comme il y en a donc qui ne dorment point, qui veillent sans cesse, et qui sont toujours vivants en Jésus Christ, il s'ensuit que «tous ne dormiront point,» et qu'au contraire «tous seront changés;» non pas pour être couronnés de gloire, ce qui n'appartient qu'aux saints, mais pour

passer de la corruption à un état incorruptible, dans lequel les uns jouiront d'un bonheur qui ne finira jamais et les autres seront condamnés à des peines éternelles. Que s'il se trouve quelqu'un qui par sa négligence à remplir ses devoirs tombe dans la langueur et dans l'assoupissement, on peut lui appliquer ce que dit le prophète : «Celui qui dort ne pourra-t-il donc pas ressusciter ?» mais s'il ne dort point, et si par une attention continuelle sur lui-même il est toujours vivant en Jésus Christ, alors il passera de cette vie à une plus heureuse, et sera emporté dans les nuées pour vivre toujours avec le Seigneur. Tel était Lazare dont le Sauveur dit : «Notre ami Lazare dort;» et c'est de ce sommeil qu'il voulait parler lorsqu'il disait à Marthe : «Celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra; et quiconque vit et croit en moi ne mourra point à jamais.» En effet si celui qui met toute son espérance en Jésus Christ vient à tomber par faiblesse et à mourir dans le péché, il ne laissera pas de vivre, et sa foi sera pour lui la source et le principe d'une vie éternelle. Mais pour ce qui est de cette mort qui est commune à tous les hommes, les fidèles et les Infidèles y seront également sujets, et tous ressusciteront, les uns pour être couverts d'une confusion éternelle, et les autres pour être couronnés d'une gloire immortelle qu'ils auront méritée par leur foi. Ainsi l'on peut dire que celui qui croit en Jésus Christ ne mourra point, et qu'il vivra éternellement quand bien même il serait mort, mais de cette mort corporelle dont personne n'a été exempt, si l'on en excepte Enoch et Elie.

Ceux-là donc «ne dormiront point,» c'est-à-dire : ne mourront point, qui par la grandeur et la vivacité de leur foi vivent toujours en Jésus Christ; mais ils imiteront la vie des apôtres, qui ne se sont jamais endormis du sommeil de la mort, parce qu'ils ne se sont jamais écartés des voies de la justice, et qu'ils se sont uniquement attachés par la foi à celui qui est la résurrection et la vie. «L'âme qui aura péché,» dit un prophète, «mourra elle-même.» Comme donc l'âme qui pèche est morte dans le corps même qu'elle anime, et que, selon l'Ecclésiaste, elle meurt au moment même qu'elle pèche, de même une âme qui aura été fidèle à observer les commandements de Jésus Christ, vivra éternellement, quoique séparée par la mort du corps qu'elle animait. Or il faut savoir que des deux différentes leçons que nous avons expliquées, la meilleure et la plus conforme au sens de saint Paul est celle-ci : «Nous dormirons tous, mais nous ne serons pas tous changés,» parce que cet apôtre ajoute immédiatement après. «Les morts ressusciteront en un état incorruptible, et alors nous serons changés;» car si, selon l'autre leçon, «tous doivent être changés» comment saint Paul a-t-il pu dire dans la suite, pour marquer le privilège particulier des apôtres : «Nous serons tous changés ?» Quand il dit «nous,» c'est des saints et des justes qu'il veut parler.»

Vous me demandez encore comment on doit entendre ces paroles de la première épître de saint Paul aux fidèles de Thessalonique : «Aussi nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons et qui sommes réservés pour son avènement, nous ne préviendrons point ceux qui sont déjà dans le sommeil de la mort; car aussitôt que le signal aura été donné par la voix de l'archange et par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et ceux qui seront morts en Jésus Christ ressusciteront les premiers; puis nous autres, qui sommes vivants et qui serons restés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air, et ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.» Quoique Acace ait expliqué ce passage assez au long, comme nous l'avons vu ci-dessus, je vais néanmoins vous rapporter ce que pensent les autres, je veux dire Théodore, Apollinaire et Diodore, qui sont sur cela d'un même sentiment. Voici comment Diodore s'en explique. «Lorsque saint Paul dit : «Nous qui vivons et qui sommes réservés pour l'avènement du Seigneur,» il ne prétend pas que le jour de la résurrection le trouvera en vie, lui et les autres; mais il dit «nous,» c'est-à-dire : les justes, du nombre desquels je suis; car ce sont eux et non pas les pécheurs qui seront emportés dans les nuées. Or par ceux qui sont en vie on ne doit pas entendre dans un sens spirituel : les saints qui ne sont pas morts par le péché, mais tous ceux que Jésus Christ à son avènement trouvera en vie. Quant à ce qui suit : «Nous ne préviendrons point ceux qui sont déjà dans le sommeil de la mort,» cela doit s'entendre des morts et non pas des pécheurs, car ceux-ci ne seront point emportés avec les justes pour aller au-devant de Jésus Christ. Mais à quoi m'arrête-je, et pourquoi chercher du mystère dans ces paroles de saint Paul : «Nous qui sommes réservés pour l'avènement du Seigneur,» puisque Jésus Christ lui-même s'en explique dans l'Évangile lorsqu'il dit : «Comme du temps de Noé les hommes épousaient des femmes et les femmes se mariaient, et que le déluge survenant tout à coup les fit tous périr, ainsi arrivera-t-il à l'avènement du Fils de l'homme;» ce qui fait voir que plusieurs seront encore en vie à la fin du monde. L'Apôtre ajoute : «Aussitôt que le signal aura été donné par la voie de l'archange, ceux qui sont morts ressusciteront les premiers.» Cela s'accorde encore avec ce que Jésus Christ dit dans l'Évangile : «L'Époux vint sur le minuit.» Or en venant de la sorte il en trouvera plusieurs en vie, puisque «de deux personnes qui seront dans le même lit, l'un sera pris

et l'autre laissé, et que de deux femmes qui moudront ensemble, l'une sera prise et l'autre laissée; «d'où l'on doit conclure que la fin du monde arrivera sur le minuit et lorsque les hommes y penseront le moins.»

Origène, dans ses commentaires sur la première épître de saint Paul aux Thessaloniens, après avoir traité plusieurs questions avec beaucoup de solidité et d'éloquence, s'explique en ces termes sur celles-ci dans le troisième livre, d'où il paraît qu'Acace a pris bien des choses. «Comment doit-on entendre ce que saint Paul, Sylvain et Timothée écrivent aux fidèles de Thessalonique ? «Nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons et qui sommes réservés pour son avènement, nous ne préviendrons point ceux qui sont déjà dans le sommeil de la mort.» Qui sont ceux qui parlent de la sorte et qui se flattent d'être encore en vie à ce dernier jour ? C'est saint Paul, «cet apôtre qui n'a point été envoyé de la part des hommes, ni élevé à l'apostolat par les hommes;» c'est Timothée,» son très cher disciple dans la foi;» c'est Sylvain, qui leur est étroitement uni par les liens que forment l'amitié et la vertu. Tous ceux qui, comme saint Paul, sont remplis de la science des saints et mènent une vie pure et innocente, peuvent dire aussi bien que lui : «Nous qui vivons,» c'est-à-dire : nous dont à la vérité le corps est mort par le péché, mais dont l'esprit est vivant par la justice; nous qui avons fait mourir les membres de l'homme terrestre qui est en nous, en ce que la chair n'a plus de désirs contraires à ceux de l'esprit. Car si la chair forme encore des désirs elle est vivante, et les membres de l'homme terrestre qui est en nous ne sont pas encore morts; mais quand on a eu soin de les faire mourir ils n'ont plus de désirs contraires à ceux de l'esprit, et la cupidité s'éteint en eux avec la vie. Comme donc ceux à qui ont passé de la vie présente à une vie plus heureuse vivent d'une manière plus parfaite, dégagés qu'ils sont des liens du corps et affranchis du joug de cupidité, de même ceux qui portent toujours en leurs corps la mort de Jésus ne vivent point selon la chair mais selon l'esprit, parce qu'ils vivent en celui qui est la vie et que Jésus Christ vit en eux, lui qui est la vertu et la sagesse de Dieu, et dont il est écrit : «La parole de Dieu est vivante et efficace.» En effet ceux-là sont véritablement vivants qui, délivrés de toutes les faiblesses humaines, ont pour principe de leur vie et de leurs actions la justice et la vertu de Dieu et cette sagesse qui est cachée en Dieu; car Jésus Christ nous a été donné par Dieu pour être non seulement notre justice, mais notre sagesse et tout ce qui s'appelle vertu.

«Si les auteurs de cette épître ne se distinguaient que dans ce seul endroit de ceux qui dorment et qui sont morts en Jésus-Christ, il serait inutile de s'y arrêter et de faire fond sur un seul passage; mais saint Paul, écrivant aux Corinthiens, s'explique encore dans le même sens et dans le même esprit. «Nous ne dormirons pas tous,» dit cet apôtre, «mais nous serons tous changés en un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette; car la trompette sonnera et les morts ressusciteront en un état incorruptible, et alors nous serons changés.» Comparez ce passage de l'épître aux Thessaloniens : «Aussitôt que le signal aura été donné par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel,» avec celui de l'épître aux Corinthiens : «Car la trompette sonnera, etc.» Comparez aussi ces paroles de la même épître aux Thessaloniens : «Et ceux qui seront morts en Jésus Christ ressusciteront les premiers,» avec celles-ci de l'épître aux fidèles de Corinthe : «Et les morts ressusciteront en un état incorruptible.» Comparez enfin ce que saint Paul dit dans celle-ci : «Et alors nous serons changés,» avec ce qu'il ajoute dans celle-là : «Puis nous autres qui sommes vivants et qui serons restés jusqu'alors;» et vous verrez qu'on peut expliquer ces passages de cette manière : Nous qui sommes vivants et qui serons réservés jusqu'alors, nous qui serons changés et qui ne sommes point du nombre de ceux qu'on appelle «morts,» mais qui sommes vivants; nous attendons non point dans la mort, mais dans la vie, la présence et l'avènement du Seigneur, parce que nous sommes de la race d'Israël et de ce petit nombre d'élus dont le Seigneur a dit autrefois : «Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Baal.» Jésus Christ, dans l'évangile selon saint Jean, nous décrit deux sortes de vivants et de morts. «Celui qui croit en moi,» dit-il, «quand il sera mort vivra; et quiconque vit et croit en moi ne mourra point à jamais.» Si l'on prend le mot «vivants» dans le sens que nous avons déjà marqué, on doit croire aussi que ceux qui dorment et qui sont morts en Jésus Christ sont ceux qui, voulant vivre selon ses maximes, sont néanmoins morts par le péché. Or si l'on appelle «vivants» ceux qui sont du petit nombre de ceux que Dieu a choisis selon sa grâce, on doit dire aussi que ceux qui n'ont pas la même foi et qui ne sont point de la noble race d'Israël «dorment,» c'est-à-dire : sont morts en Jésus Christ.

«Quelques auteurs expliquent ainsi ce passage : On appelle «vivants» ceux qui ne sont jamais morts par le péché; mais, pour ceux qui ont péché et qui sont morts dans leur péché, s'ils viennent à expier par la pénitence les crimes de leur vie passée, on les appelle «morts» parce qu'ils ont péché, mais «morts en Jésus Christ» parce qu'ils se sont convertis à Dieu de tout leur cœur. Mais pour ceux qui sont vivants, qui demeurent fermes dans la confession de la foi, qui

n'ont point encore, reçu la récompense qu'on leur a promise, et qui estiment assez leur prochain pour croire qu'ils ne seront couronnés qu'avec les autres justes, ceux-là jouissent d'un bonheur qui consiste dans le témoignage de leur propre conscience, et dans l'avantage qu'ils ont de vivre et d'être réservés pour l'avènement du Sauveur. Mais, parce que Dieu est miséricordieux et qu'il veut sauver aussi ceux qui sont endormis et morts en Jésus Christ, il ne permettra pas que ceux qui sont encore en vie les préviennent et soient emportés seuls dans les nuées; mais, selon la parabole de l'Evangile, il donnera une même récompense et à ceux qu'il a envoyés à sa vigne dès le matin et à ceux qui n'ont commencé à travailler qu'à la onzième heure. Et on ne doit pas s'imaginer qu'il y ait de l'injustice à récompenser également ceux qui n'ont pas également travaillé; car il y a une grande différence entre ceux qui ont été guéris des blessures qu'ils avaient reçues et ceux qui n'ont jamais été assujettis à l'erreur et à la mort, et dont il me semble que le prophète-roi a voulu parler lorsqu'il a dit : «Qui est l'homme qui pourra vivre sans voir la mort et qui retirera son âme de la puissance de l'enfer.» Lorsque ce prophète dit : «Qui est l'homme qui pourra,» il ne veut pas dire, comme quelques-uns se l'imaginent, que personne ne pourra vivre sans voir la mort; mais c'est comme s'il disait : «Qui pensez-vous qui pourra vivre sans voir la mort ? selon ce qu'il dit lui-même dans un autre endroit : «Seigneur, qui demeurera dans votre tabernacle ?» et ce que dit un autre prophète : «Qui est assez sage pour comprendre ces merveilles ?» et l'apôtre saint Paul : «Qui est-ce qui a connu les desseins de Dieu ?» Il n'y aura donc qu'un petit nombre de fidèles qui seront réservés pour voir l'avènement du Seigneur dans son humanité, non point telle qu'elle paraissait aux yeux des hommes, dépouillée de toute sa grandeur, mais glorieuse, triomphante et revêtue de toute sa majesté.

Examinons maintenant en quel sens l'Apôtre appelle endormis et morts en Jésus Christ ceux que les vivants ne pourront prévenir. Celui-là s'endormira et languira dans un assoupissement criminel qui n'observera point cette maxime du sage : «Ne laissez point aller vos yeux au sommeil et que vos paupières ne s'assoupissent point, afin que vous puissiez vous échapper du piège comme la chèvre et vous sauver des filets, comme l'oiseau.» Il passera même de ce sommeil léthargique, à celui de la mort. Car comme celui qui est éveillé se remue et se donne du mouvement, celui au contraire qui dort est immobile et son assoupissement est une image de la mort. Or, que du sommeil l'on passe à la mort, saint Paul nous le fait voir dans son épître aux Corinthiens lorsqu'il dit : «Jésus Christ est ressuscité d'entre les morts, et il est devenu les prémices de ceux qui dorment, parce que la mort est venue par un homme;», et un peu après : «Nous ne dormirons pas tous, mais nous serons tous changés en un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette; car la trompette sonnera et les morts ressusciteront en un état incorruptible, et alors nous serons changés.» Puis donc que le sommeil est une véritable mort et que l'Apôtre nous dit : «Levez- vous, vous qui dormez; sortez d'entre les morts et Jésus Christ vous éclairera,» nous devons, comme le prophète-roi, jurer au Seigneur, et faire du fond du coeur ce vœu au Dieu de Jacob : «Je ne monterai point sur le lit qui est préparé pour me coucher; je ne permettrai point à mes yeux de se fermer, ni à mes paupières de s'appesantir, jusqu'à ce que je trouve dans mon «âme une place pour le Seigneur et un tabernacle pour le Dieu de Jacob,» où il puisse prendre son repos et demeurer éternellement.

«Saint Paul ajoute : «Aussitôt que le signal aura été donné, le Seigneur lui-même descendra du ciel, etc.» Il descendra et sera envoyé par son Père, non point avec une puissance différente de la sienne, mais avec le caractère et l'autorité de juge; il descendra vers les hommes, lui qui est le Verbe, la vérité, la justice et la sagesse de Dieu; et quoique ceux vers qui il daignera descendre soient morts, cependant ils ne seront point étrangers à son égard, parce qu'ils seront ci morts en Jésus Christ.» Quant à ceux qui existeront encore, ils auront un privilège tout particulier, celui d'être choisis dans la masse. Cependant et les uns et les autres seront «emportés» tout à la fois «dans les nuées, pour aller au-devant du Seigneur.» Ils n'attendront pas qu'il soit descendu sur la terre, mais ils iront au-devant de lui, afin de jouir au milieu de l'air de sa compagnie et de sa présence. Jusqu'à quel excès Jésus Christ ne porte-t-il pas sa bonté et sa miséricorde envers les hommes! il ne s'est pas contenté de se revêtir d'une chair humaine pour les sauver, il va encore les chercher jusque dans leurs tombeaux pour les ressusciter. Aussi nous avait-il donné dans sa mort même des signes de vie par l'eau et le sang qui sortirent de son côté. Jugeons des merveilles de son second avènement par les mystères du premier. Saint Jean, son précurseur, comme nous le lisons dans l'Evangile, disait : «Je suis la voix de celui qui crie dans le désert, etc.» Et que criait-elle dans le désert cette voix ? «Préparez les voies du Seigneur, rendez droits et unis ses sentiers.» Et quelle devait être la récompense de ceux qui auraient soin de préparer ses voies ? «Toute vallée sera remplie; toute montagne et toute colline sera abaissée; les chemins tortus deviendront droits et les raboteux unis, et tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu,» parce que «le Verbe a été fait chair et qu'il a habité parmi nous.» Mais au jour du jugement ce ne

sera point la voix d'un prophète qu'on entendra dans le désert, ce sera la voix d'un archange qui préparera la voie du Seigneur lorsqu'il viendra, non point revêtu des faiblesses et des infirmités de la chair, mais environné de la gloire et de la majesté qu'il possède avec son père comme fils de Dieu. Dans le premier avènement tous les peuples allaient en foule dans le désert pour entendre le précurseur d'un Dieu fait homme, et pour voir ce «roseau agité du vent,» dont on a fait des chalumeaux et des flûtes pour ces enfants qui, selon l'Évangile, se disaient les uns aux autres : «Nous avons joué de la flûte devant vous, et vous n'avez point dansé;» mais dans le second, lorsque le Seigneur descendra du ciel, il sera précédé d'un archange qui sonnera de la trompette pour appeler tous les fidèles, ou au combat, ou aux fonctions du sacerdoce, d'après ce que nous lisons dans le livre des Nombres, que les prêtres sonnaient de la trompette tandis qu'on offrait des holocaustes et des hosties pacifiques. Que si la voix de l'ange et de l'archange qui sonneront de la trompette doit être si forte, combien plus éclatant sera le son de «la trompette de Dieu» qui préparera les voies, premièrement de ceux qui seront endormis et morts en Jésus Christ, et ensuite de ceux qui seront restés en vie et qui attendront l'avènement du fils de Dieu ! Peut-être n'aura-t-on besoin que d'une trompette ordinaire pour réveiller ceux qui seront endormis et morts en Jésus Christ; mais quant à ceux qui seront en vie et réservés pour jouir de la présence du Seigneur, il faudra employer la voix terrible de l'archange et le son éclatant de la trompette de Dieu.

«Voyons maintenant comment on doit entendre ce qui suit : «Nous serons emportés avec eux dans les nuées.» Il me semble que saint Paul ne s'est servi du mot «emporter» que pour nous donner à entendre qu'il devait passer tout à coup à une vie plus heureuse, et, que son changement devait être si prompt et si subit qu'il n'aurait pas même le temps d'y faire réflexion. Il se sert de la même expression dans un autre endroit en disant : «Je connais un homme en Jésus Christ qui fut ravi, il y a quatorze ans (si ce fut avec son corps ou sans son corps, je n'en sais rien; Dieu le sait), qui fut ravi, dis-je, jusqu'au troisième ciel; et je sais que cet homme (si ce fut avec son corps ou sans son corps, je n'en sais rien; Dieu le sait), que cet homme, dis-je, fut ravi dans le paradis, et qu'il y entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de rappeler.» Les uns se sont avancés et perfectionnés peu à peu jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au comble de la perfection; les autres, comme nous le lisons dans l'Écriture, ont été transportés au ciel; mais, pour saint Paul, ce vaisseau d'élection, il a été ravi jusqu'au troisième ciel, et c'est pour cela qu'il y a entendu des paroles ineffables.

«Il faut aussi examiner comment ceux qui seront emportés dans les nuées» iront au-devant du Seigneur. L'Écriture sainte nous représente les prophètes comme des nuées. C'est à ce nuées mystérieuses que Dieu a commandé de ne point pleuvoir sur Israël depuis que ce peuple a achevé de combler la mesure de ses pères, et desquelles il est écrit : «La loi et les prophètes ont duré jusqu'à Jean-Baptiste.» Mais comme Dieu a donné à son Église quelques-uns pour être apôtres et quelques autres pour être prophètes, on doit entendre par ces nuées, non seulement les prophètes, mais aussi les apôtres. Celui donc qui est emporté «pour aller au-devant de Jésus Christ» monte sur les nuées mystérieuses de la loi et de l'Évangile, c'est-à-dire sur les prophètes et sur les apôtres; et, prenant les ailes de la colombe, il s'élève en haut, soutenu par la doctrine de ces grands hommes, et il va «à la rencontre du Seigneur,» non point sur la terre, mais «au milieu de l'air,» c'est-à-dire dans l'intelligence des saintes Écritures. Or quand une fois il se sera élevé au-dessus de toutes les choses de la terre et qu'il aura rencontré le Seigneur, soit endormi et mort en Jésus Christ, soit encore vivant et réservé pour jouir de sa présence, il vivra toujours avec le Seigneur et possédera éternellement celui qui est le Verbe, la vérité, la justice et la sagesse de Dieu.»

J'ai dicté ceci fort à la hâte pour vous faire voir quel est le sentiment des plus savants interprètes sur ce passage de l'Apôtre, selon les différentes leçons qu'on trouve dans les exemplaires. Je me suis contenté de vous marquer les raisons qu'ils apportent pour prouver leur opinion; car comme je ne tiens aucun rang dans le monde, et que je n'y suis guère connu que par les calomnies de mes envieux qui nuisent sans cesse à ma réputation, il s'en faut bien que mon autorité soit d'un aussi grand poids que celle de ces hommes illustres qui nous ont précédés. Au reste, c'est par la doctrine qu'ils enseignent qu'on doit juger leurs ouvrages, et non pas, comme faisaient les disciples de Pythagore, par l'estime dont nous nous sommes laissés prévenir en leur faveur. Que si quelqu'un de leurs partisans me demande pourquoi je lis les traités de ceux dont je n'approuve pas la doctrine, je lui répondrai avec l'apôtre saint Paul : «Epreuvez tout, et approuvez ce qui est bon;» et avec le Sauveur :¹⁴ «Soyez habiles banquiers,» afin de rejeter les pièces

¹⁴ Ce passage, que les pères grecs citent fort souvent, ne se trouve plus aujourd'hui dans aucun de nos exemplaires ni grecs ni latins.

fausses qui ne porteront ni l'image du prince ni la marque de la monnaie publique, et de mettre en réserve dans le fond de votre coeur celles qui seront marquées du sceau de Jésus Christ. En effet, si je veux apprendre la dialectique, ou la philosophie, ou l'Ecriture sainte, je ne dois pas consulter des gens simples et ignorants qui, parmi les autres grâces dont Dieu les a comblés, n'ont pas reçu le don de la science («car chacun abonde en son sens, et dans une grande maison il y a des vases de plusieurs sortes»); mais je dois consulter ceux qui ont étudié sous d'habiles maîtres, et qui méditent jour et nuit la loi du Seigneur. J'ai dit autrefois, et je le répète encore aujourd'hui, qu'Origène et Eusèbe de Césarée sont d'une érudition très profonde, mais qu'ils ont erré dans les dogmes de la foi. C'est ce qu'on ne peut pas dire de Théodore, d'Acace et d'Apollinaire. Cependant ils nous ont tous laissé des monuments célèbres de leurs travaux dans les commentaires qu'ils ont faits sur l'Ecriture sainte. On va chercher l'or jusque dans les entrailles de la terre, l'on tire du fond des rivières un gravier brillant et précieux, et fou estime plus le sable du Pactole que ses eaux. Pourquoi mes ennemis se déchaînent-ils contre moi avec tant de fureur ? pourquoi déchirent-ils si cruellement la réputation d'un homme qui ne leur dit mot ? Entêtés qu'ils sont d'une vaine érudition dont ils se piquent, tout leur plaisir est de critiquer les ouvrages des autres, et de défendre l'erreur aux dépens même de leur foi.

Pour moi, le parti que j'ai pris est de lire les ouvrages des anciens, de juger de tout, de profiter de ce que j'y trouve de bon, et de ne m'écarter jamais de la foi de l'Eglise catholique.

Comme je me disposais à répondre aux autres difficultés que vous m'avez proposées, et à vous dire ce que j'en pense on ce que les autres en ont pensé, notre cher frère Sisinnius est venu me demander les lettres que j'avais à vous envoyer, et à ceux de voire province qui me font la grâce de m'aimer : je ne vous en dirai donc pas davantage, et je me réserve, si Dieu me donne des jours, à vous expliquer le reste dans un autre ouvrage, afin de faire peu à peu ce que vous souhaitez de moi, et de ne me pas charger d'un fardeau trop pesant pour mon âgé. Avant de finir je vous dirai que eu paroles de la version latine : «Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés,» ne se trouvent point dans les exemplaires grecs, qui tous portent : «Nous dormirons tous, mais nous ne serons pas tous changés;» ou bien : «Nous ne dormirons pas tous, mais nous serons tous changés.» Je viens de vous dire dans quel sens on doit expliquer ces deux différentes leçons.